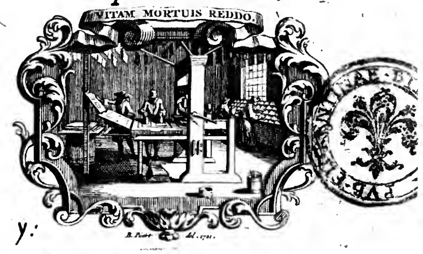



PIERRE DANIEL HUET.
Evêque d'Avranches, né à Caen
le 8 de Fevrier 1630 et mort à Paris
le 26 de Janvier 1721.

# TRAITÉ PHILOSOPHIQUE DE LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN,

PAR

*Feu Mr.* HUET, *Ancien Evêque d'Avranches.*




A AMSTERDAM,
Chez *HENRI DU SAUZET.*

M. D. CC. XXIII.

# AVERTISSEMENT
## DU
# LIBRAIRE.


'Ouvrage que je donne au Public auroit paru depuis long-tems, ſi l'illuſtre Auteur qui l'a compoſé, eût jugé à propos de lui laiſſer voir le jour. Il étoit ſi perſuadé que la plûpart des gens deſaprouveroient ſes ſentimens ſur la Foibleſſe de l'Eſprit humain, qu'il n'a pu ſe reſoudre à les publier pendant ſa vie. Il ſe contentoit de lire cet Ouvrage à ſes meilleurs

Amis, ne voulant pas s'expoſer au reſſentiment de ceux qu'il appelle ſouvent lui-même, le Vulgaire de la Republique des Lettres.

Un homme de mérite, pour qui feu Mr. Huet avoit beaucoup de conſidération, m'avoit fait connoître avantageuſement cet Ouvrage, pluſieurs années avant la mort de ce ſavant Prélat. Il fit d'inutiles efforts pour m'en procuvrer une Copie; Mr. Huet ne voulut point y conſentir, quoiqu'il le regardât comme le meilleur de tous ſes Ouvrages. Rien ne marque mieux l'eſtime qu'il en faiſoit, que le ſoin qu'il a pris de le traduire

duire lui-même en Latin, après l'avoir composé en François; ce qu'il n'a fait pour aucun autre de ses Livres. J'ai sa Traduction Latine, & je pourrai l'imprimer dans la suite, si le Public témoigne la souhaiter. Tout le monde sait, que ce Prélat avoit cultivé le Latin avec un soin extraordinaire, & qu'il écrivoit en cette Langue avec beaucoup d'élégance.

Après la mort de Mr. Huet, un de ses parens à qui il avoit confié son Manuscrit, a eu la bonté de me l'envoyer, pour n'en pas priver plus long-tems le Public. Mais comme on pourroit douter que l'Auteur

de la *Démonſtration Evangelique*, le fût auſſi d'un Ouvrage où l'on établit fortement le Pyrrhoniſme, il eſt bon d'avertir ici, que ce dernier a été fidelement imprimé ſur le Manuſcrit Original de Mr. Huet, que je conſerve avec ſoin, & que j'offre de montrer aux perſonnes qui auront la curioſité de l'examiner. Il m'a été d'autant plus facile de vérifier, que le Manuſcrit eſt de la propre main du Prélat, que j'ai pluſieurs Lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire autrefois.

Je n'y ai fait d'autre changement que de mettre le nom de Mr. Huet, à la place du nom

nom ſupoſé de *Théocrite de Pluvignac, Seigneur de la Roche, Gentil-homme de Perigord*, ſous lequel il vouloit ſe cacher. Ceux qui aiment à connoître les véritables Auteurs des Livres qui paroiſſent, me ſauront bon gré de ce changement.

L'Ouvrage que je publie n'a pas été inconnu à l'Editeur du *Huetiana*, qui a paru depuis peu. Car il nous apprend, que le *Traité Philoſophique de la Foibleſſe de l'Eſprit humain* a été composé par Mr. Huet, dans le même tems que ſes *Quæſtiones Alnetanæ*, qui parurent à Caen en 1690.

On a ſouhaitté de voir ici

l'Eloge hiſtorique de ce Prélat; Mr. l'Abbé Olivet, connu par ſa belle Traduction des *Entretiens de Ciceron ſur la Nature des Dieux*, en eſt l'Auteur.

Je finirai par une remarque qui ſera plaiſir aux Lecteurs; c'eſt que le Philoſophe Provençal, dont Mr. Huet emprunte le perſonnage, eſt le même Mr. de Cormiſy, dont il parle dans les Memoires de ſa vie. Cet illuſtre Savant étoit Préſident au Parlement d'Aix en Provence, & il fut relegué à Caen par ordre de la Cour. Ce Magiſtrat y fit connoiſſance avec Mr. Huet, & lui donna du goût pour Sextus Empiricus, & pour la Philo-

ſo-

ſophie des Sceptiques. Voici l'endroit où le Prélat parle de Mr. de Cormiſy : c'eſt à la page 229. de ſes Memoires.

*Cadomum delatus eſt per eos dies vir literatus & priſcæ potiſſimùm Philoſophiæ benè peritus, ſed & morum præterea comitate amabilis, omnique elegantiâ excultus; Senatus Aquenſis Præſes Cormiſius, illuc reſtantis fortunæ invidiâ & Regis juſſu relegatus. Attulit ille ad me literas commendatitias ab illuſtri femina Catharina Vivonnæa Rambullieta, jam ſuperiùs commemorata, quibus viri prædicabat laudes, meque enixè rogabat, ſi quomodo hominis ſuble-*

*blevare possem infortunium, aut consolando, patriæque desiderium dictis leniendo, aut afflictum rebus ipsis juvando, & assidua consuetudine recreando, his officiis ne deessem. Ad id autem etsi me satis impellebat ipsa humanitas, multò tamen magis movebar ipsius eruditione & virtute, vel ex primo congressu cognita. Frequens itaque illi aderam; nec ullus effluebat dies, quin aut ille ventitaret ad me, aut illum ego convenirem, simulque vel per amœnissimas Olenæ ripas, vel per viridissima prata deambularemus. Omnis autem ferè sermo erat de veterum Philosophorum Sectis; quarum omnium cùm egre-*

*giè sciens erat, tùm earum præcipuè, quæ animum jubent ab omni assensu sustinere. Summopere itaque comprobabat Sexti Empirici Doctrinam, effecitque commendatione sua, ut Auctor adhuc de nomine tantùm mihi cognitus pervolutaretur à me diligenter, mihique fieret perfamiliaris, & summa esset illius apud me commendatio.*



# ELOGE HISTORIQUE
## *de Mr.* HUET.

PIERRE DANIEL HUET, ancien Evêque d'Avranches, mort à Paris le 26 de Janvier 1721, étoit né à Caen le 8 de Février 1630. L'amour de l'étude prévint en lui, ne disons pas tout-à-fait la raison, puisque nous ignorons quand elle commence, mais au moins l'usage de la parole. *A peine*, dit-il, *avois-je (a) quitté la mamelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire.* Il perdit son pére à dix-huit mois; sa mére quatre ans après. Il fut livré à des tuteurs négligens, qui le mîrent dans une pension bourgeoise, où, avec peu de secours, & n'ayant que de mauvais exemples, il ne

(a) Huetiana, p. 3. *Commentar.* p. 16.

ne laissa pas d'achever la carriére des Humanitez, avant que d'avoir treize ans faits.

Pour sa Philosophie, il tomba sous un excellent (*a*) Professeur, qui, à la maniére de Platon, voulut qu'il commençât par apprendre un peu de Géométrie. Mais le disciple alla plus loin qu'on ne souhaitoit. Il prit un tel goût à la Géométrie, qu'il en fit son capital, & méprisa presque les écrits que dictoit son maître, qui heureusement étoit assez sage & assez habile pour ne lui en savoir pas mauvais gré. Il parcourut tout de suite les autres parties des Mathématiques; & quoique cette science ne fût pas encore accréditée dans les Colléges, ni même dans le monde, au point qu'elle l'a été depuis, on lui en fit soûtenir des théses publiques, les premiéres qui aient été soûtenuës à Caen.

Il devoit, au sortir de ses classes, étudier en Droit, & y prendre des degrez.

(*a*) Le P. Mambrun. connu pas ses vers Latins, & par un Traité du Poëme Epique.

degrez. Deux ouvrages, qui parurent (*a*) en ce temps-là, interrompirent cette étude utile, & le jettérent dans une autre plus amusante. Ces deux ouvrages étoient les Principes de Descartes, & la Géographie sacrée de Bochart. Une preuve qu'on ne doit jamais avoir de préjugez, ou du moins s'y opiniâtrer, puisqu'un même homme, & un homme très-judicieux, peut quelquefois, dans ses âges differens, penser si différemment; c'est que M. Huet, qui a vivement censuré Descartes longtemps après, le goûta d'abord, l'admira, & le suivit durant plusieurs années. Quant à la Géographie de Bochart, elle fit une double impression sur lui, & par l'érudition immense de l'ouvrage, & par la présence de l'Auteur, Ministre des Protestans à Caen. Tout ce livre étant plein d'Hébreu & de Grec, aussi-tôt il voulut savoir ces deux langues, alla salüer l'Auteur, lui demanda ses con-

(*a*) Les Principes de Descartes, imprimez en 1643. & le Phaleg de Bochart, en 1646.

conseils, son amitié, & se fit son disciple, mais disciple prêt à devenir émule. Souvent un jeune homme avec de l'esprit & du courage, n'a besoin que d'un modelle vivant, pour déterminer le genre de ses études. Tel, qui n'a fait toute sa vie que des Madrigaux, auroit été un Savant du premier ordre, s'il avoit eû de bonne heure un Bochart devant les yeux.

Qu'on ne croie pas cependant, que M. Huet fût ennemi des amusemens, & des exercices, qui conviennent à la jeunesse. Il voyoit (*a*) le monde, il avoit soin de se bien mettre, il cherchoit à plaire. Véritablement, il n'avoit pas de grace à danser; mais il primoit à la course, il étoit meilleur homme de cheval, il faisoit mieux des armes, il sautoit mieux, il nageoit mieux, dit-il, que pas un de ses égaux.

A vingt ans & un jour, la Coûtume de Normandie le délivra enfin de ses tuteurs, qui lui épargnoient sordidement tout ce qu'ils pouvoient. Sa plus

(*a*) *Commentar. Lib.* I. p. 55. 56. 57.

plus forte passion, & la première qu'il satisfit, dès qu'il se vit son maître, fut de voir Paris: non pas tant par curiosité, que pour se fournir de livres, & pour connoître *les Princes (a) de la Litérature.* C'est une de ses expressions. Il rendit d'abord ses devoirs au P. Sirmond, plus que nonagénaire. Cet aimable & respectable vieillard joignoit à son grand savoir une grande candeur, qui lui venoit de son propre fonds; & une grande politesse, que la Cour de Rome & celle de France lui avoient donnée. Le P. Petau, bien moins âgé, mais naturellement plus rigide que son confrére, se dérida le front en faveur d'un jeune provincial, qui non seulement étoit déja digne de l'écouter, mais qui osoit même quelquefois (*b*) n'être pas de son avis, & lutter, presque enfant, contre un si grand homme.

Je nommerois tous nos Savans d'alors, si je nommois tous ceux que

(*a*) Huetiana, p. 4. *Comment.* p. 58.

(*b*) Voyez ses Dissertations sur diverses matieres, &c. Tom. II. p. 432. 433.

que M. Huet connut, & dont il s'acquit l'eſtime, à ſon premier voyage de Paris. Deux ans après, il eut occaſion de connoître ceux de Hollande. Car la Reine de Suéde ayant invité Bochart à l'aller voir, il ſe joignit à lui, & partit au mois d'Avril 1652. Bochart arriva en des circonſtances, où il ne fut pas ſi gracieuſement reçu, qu'il avoit lieu de s'y attendre. La ſanté de cette Princeſſe chanceloit. Trop d'application à l'étude, car elle y paſſoit les nuits entiéres, lui avoit échauffé le ſang. Bourdelot ſon médecin, habile courtiſan, & qui avoit étudié autant ſon eſprit que ſa complexion, l'obligea de rompre tout commerce avec les gens de Lettres, dans l'eſpérance de la gouverner lui ſeul. Bochart en ſouffrit. Pour M. Huet, ſa jeuneſſe l'empêcha de paroître ſi redoutable à ce médecin. Il vit ſouvent la Reine, elle voulut même ſe l'attacher : mais l'humeur changeante de Chriſtine lui fit peur, & il aima mieux au bout de trois mois revenir en France, où le principal fruit qu'il rapporta de ſon voyage, fut un manuſcrit d'Ori-

d'Origéne, qu'il avoit copié à Stockholm.

Parmi les Savans qu'il connut en Hollande, Saumaiſe tient le premier rang. Diroit-on, à l'emportement qui régne dans les écrits de Saumaiſe, que c'étoit au fond un homme facile, communicatif, & la douceur même? Juſque-là qu'il ſe laiſſoit dominer par une femme hautaine & chagrine, qui ſe vantoit d'avoir pour mari, mais non pas pour maître, *le plus ſavant de tous les Nobles, & le plus noble de tous les Savans.* Quand M. Huet fut de retour dans ſa patrie, il reprit ſes études avec plus de vivacité que jamais, pour ſe mettre en état de nous donner ſon manuſcrit d'Origéne. Deux ſortes d'Académies, l'une qui s'étoit formée en ſon abſence pour les belles Lettres, l'autre qu'il fonda lui même pour la Phyſique, ſervoient à le délaſſer: ou plûtôt, le faiſoient de temps en temps changer de travail. En traduiſant Origéne, il médita ſur les régles de la Traduction, & ſur les diverſes maniéres des plus célébres Traducteurs. C'eſt ce qui donna lieu au premier livre, qu'il publia, &

par

par lequel il fit, ſi j'oſe ainſi dire, ſon entrée dans le païs des Lettres. On y admira ce qu'on a depuis admiré dans ſes autres ouvrages, une lecture ſans bornes, une judicieuſe critique, & ſur tout une Latinité, qui feroit honneur au ſiécle d'Auguſte. Enfin, ſeize ans après ſon retour de Suéde, il mit ſon Origéne au jour. Ces ſeize ans, il les paſſa dans ſa patrie, ſans emploi, tout à lui & à ſes livres; ne ſe dérangeant que pour venir tous les ans ſe montrer un ou deux mois à Paris.

Pendant ce temps-là, il eut des lueurs de fortune, dont il ne fut point ébloui. La Reine de Suéde, qui après avoir abdiqué la Couronne, s'étoit tranſplantée à Rome pour toûjours, voulut l'attirer auprès d'elle en 1659. Mais l'avanture de Bochart, demandé avec tant d'ardeur, & puis oublié dès qu'il parut, l'empêcha de ſuccomber à la tentation de voir l'Italie. On le ſouhaita en Suéde pour lui confier l'éducation du jeune Roi, qui remplaça en 1660. Carles Guſtave, ſucceſſeur de Chriſtine. Mais il eut la force de remercier; & ceux

qui

qui jugent des actions par l'événement, trouveront qu'il fit très-bien de se tenir en France. Car, dix ans après, il fut nommé Sous-précepteur de M. le Dauphin, sans avoir d'autres patrons que son mérite, & le discernement de M. de Montausier.

Il arriva à la Cour en 1670, & y demeura jusqu'en 1680, qui est l'année que M. le Dauphin fut marié. Plus il sentit que ce nouveau séjour l'exposoit à de fréquentes distractions, plus il devint avare de son temps. A peine donnoit-il quelques heures au sommeil. Tout le reste de son loisir alloit, ou aux fonctions nécessaires de son emploi, ou à sa *Démonstration Evangélique*, commencée, & achevée parmi les embarras de la Cour.

Je ne dois pas oublier ici le service qu'il rendit aux Lettres, en nous procurant cette suite de Commentaires, qui se nomment communément *les Dauphins*. Quoique la premiére idée en fût venuë à M. de Montausier, on est redevable à M. Huet d'en avoir tracé le plan, & dirigé l'exécution,

au-

autant que l'a permis la docilité, ou la capacité des ouvriers.

Tout occupé depuis si long-temps, & de compositions, & de lectures, qui avoient directement la Religion pour objet, il prit enfin, à l'âge de quarante-six ans les Ordres sacrez. Après quoi il eut l'Abbaye d'Aunay, où il se retiroit tous les étez, lorsqu'il eut quitté la Cour. Un des ouvrages qu'il y composa, sous le titre de *Quæstiones Alnetanæ*, immortalisera le nom de cette solitude, agréablement située dans le Bôcage, qui est le canton le plus riant de la basse Normandie.

Il fut nommé à l'Evêché de Soissons en 1685. Avant que ses Bulles fussent expediées, M. l'Abbé de Sillery ayant été nommé à l'Evêché d'Avranches, ils permutérent avec l'agrément du Roi. Mais à cause de quelques brouilleries entre la Cour de France & celle de Rome, ils ne purent être sacrez qu'en 1692. Je m'imagine qu'un si long délai ne chagrina que fort peu M. Huet; car la vie qu'il avoit menée, & la seule qu'il aimoit, ne sympathisoit pas avec les fonc-

fonctions épiscopales. Aussi ne fut-il pas long-temps à s'en dégoûter. Il se démit de son Evêché d'Avranches en 1699.

Pour le dédommager, le Roi lui donna l'Abbaye de Fontenay, qui est aux portes de Caen. L'amour de M. Huet pour sa patrie, lui inspira de s'y fixer; & dans cette vuë, il appropria les jardins, & la maison de l'Abbé. Sa patrie lui avoit paru très-aimable, tant qu'il n'y avoit eu que des amis. Mais, du moment qu'il y posséda des terres, les procés l'assaillirent de tous côtez, & le chassérent, quoiqu'il eût aussi, grace à son air natal, quelque ouverture pour le jargon de la chicane.

Alors il revint à Paris, & se logea dans la maison Professe des Jesuites, où il a vêcu ses vingt dernieres années, pendant lesquelles il s'est appliqué principalement à faire des notes sur la Vulgate. Il ne regardoit pas seulement la Bible comme la source de la Religion; mais il croyoit que c'étoit (a) de tous les livres le plus pro-

(a) *Commentar.* p. 354. Huetiana, p. 182.

propre à former, & à exercer un Savant. Il avoit lû vingt-quatre fois le texte Hébreu, en le conférant avec les autres textes Orientaux. Tous les jours, dit-il, sans un seul d'excepté, il y employa deux ou trois heures, depuis 1681. jusqu'en 1712.

Une cruelle maladie, dont il fut attaqué cette année-là, & qui le tint au lit près de six mois, lui affoiblit considérablement, non pas l'esprit, mais le corps, & la mémoire. Cependant, dès qu'il eut un peu recouvré ses forces, il se mit à écrire sa vie; & il l'écrivit avec toute l'élégance, mais non pas avec tout l'ordre, ni avec toute la précision de ses autres ouvrages, parce que sa mémoire n'étoit plus la même qu'autrefois. Elle alla toûjours en diminuant. Ainsi, n'étant plus capable d'un ouvrage suivi, il ne fit plus que jetter sur le papier des pensées détachées, travail proportionné à son état.

Quoiqu'il m'en ait confié son unique copie, pour la publier sous le titre d'*Huetiana*, je ne me flate point qu'à ce sujet on me permît de rapporter ici avec quelle complaisance il

m'a

m'a souffert, depuis que j'eus l'honneur de le connoître en 1708. On doute, lorsqu'il s'agit des grands hommes, si c'est amour propre, ou reconnoissance, qui fait que nous parlons de leur amitié; & souvent, de peur d'être soupçonnez d'une foiblesse, nous renonçons à un devoir.

Je ne saurois pourtant ne pas avoüer que c'est moi qui procurai la cinquiéme édition de ses Poësies en 1709. Je m'en ressouviens d'autant plus volontiers, que sans cette édition, qui *reveilla ses Muses endormies*, vraisemblablement il n'eût jamais songé aux cinq (*a*) nouvelles Métamorphoses, qu'il composa en 1710. & 1711. Tout son esprit s'y retrouve. Quelle délicatesse, & pour un Savant de ce rang-là, & dans un âge si avancé! Quelle fleur, &, si nous osions parler ainsi, quelle jeunesse d'imagination!

Au reste, si l'on veut bien considérer qu'il a vêcu quatre-vingts & onze ans, moins quelques jours; qu'il se

(*a*) *Lampyris, Galerita, Mimus, &c.*

ſe porta dès ſa plus tendre enfance à l'étude; qu'il a toujours eû preſque tout ſon temps à lui; qu'il a preſque joui toûjours d'une ſanté inaltérable; qu'à ſon lever, à ſon coucher, durant ſes repas, il ſe faiſoit lire par ſes valets; qu'en un mot, & pour me ſervir de ſes termes, *ni le feu (a) de la jeuneſſe, ni l'embarras des affaires, ni la diverſité des emplois, ni la ſociété de ſes égaux, ni le tracas du monde, n'ont pu modérer cet amour indomptable de l'érudition, qui l'a toûjours poſſédé:* une conſéquence, qu'il me ſemble qu'on pourroit tirer de-là, c'eſt que M. d'Avranches eſt peut-être de tous les hommes qu'il y eut jamais, celui qui a le plus étudié.

Outre qu'il étoit naturellement robuſte, il vivoit de régime. Dès l'âge de quarante ans il ne ſoupoit point. Encore dînoit-il ſobrement. Il ne mangeoit que des viandes communes, point de ragoûts, & à peine mettoit-il dans ſon eau une huitiéme partie de vin.

(a) Huetiana, p. 4. Voyez auſſi *Commentar. lib.* I, p. 15. & *lib.* V. p. 278.

vin. Sur le soir il prenoit une sorte de bouillon (*a*) médicinal. A la vérité, lors même qu'il se portoit le mieux, il avoit le teint d'une pâleur à faire craindre qu'il ne fût malade.

Une singularité bien remarquable, c'est que deux ou trois jours avant sa mort, tout son esprit se ralluma, toute sa mémoire lui revint. Il employa ces précieux momens à produire des actes de piété, & mourut tranquille, plein de confiance en Dieu.

Je ne connois de ses manuscrits, que ceux-ci. Une Traduction Latine des *Amours de Daphnis & de Chloé*, faite à dix-huit ans; un Roman intitulé *Le faux Yncas*, fait à vingt-cinq; un Traité Philosophique *de la foiblesse de l'esprit humain*, fait dans le même temps que ses *Quæstiones Alnetanæ*; une Réponse à M. Regis, touchant la Métaphysique de Descartes; ses Notes sur la Vulgate; & un recueil de cinq à six cens Lettres, tant Latines que Françoises, écrites

(*a*) C'est un bouillon connu sous le nom de bouillon rouge du médecin Delorme.

écrites à des Savans. Pour ce qui eſt de ſes livres imprimez, les voici, dans l'ordre qu'ils ont paru.

*De Interpretatione libri duo.* Paris, 1661. in 4. Stade 1680. in 12. La Haye, 1683. in 8.

*Origenis Commentaria in Sacram Scripturam.* Rouën, 1668. in fol. 2. vol. Cologne, 1685. in fol.

De l'Origine des Romans. *Paris*, 1670. 1678. 1685. 1693. 1711. in 12. *Londres*, 1672. in 16. *Angl. Amſt.* 1679. 1716. in 12. *Belg.*

Diſcours prononcé à l'Académie Françoiſe. *Paris*, 1674. in 4. *Amſt.* 1709. in 12.

*Animadverſiones in Manilium, & Scaligeri notas :* à la fin du Manile Dauphin. Paris, 1679. in 4.

*Demonſtratio Evangelica.* Paris, 1679. 1694. in fol. Amſt. 1680. in 8. 2. vol. Leipſic, 1694. in 4.

*Cenſura Philoſophiæ Carteſianæ.* Paris, 1689. 1694. in 12. Helmſtad, 1690. in 4. Franeker, 1690. in 12. Hanovre, 1690. in 12.

*Quæſt. Alnetanæ.* Caen, 1690. in 4.

De la ſituation du Paradis terreſtre. *Paris*, 1691. in 12. *Leipſic*, 1694.

in 12. & in 4. *Amst.* 1701. in 12. *ibid. Lat.* 1698. in 12.

Nouveaux Mémoires pour servir à l'Histoire du Cartésianisme. *Paris*, 1692. 1711. in 12. *Utrecht*, 1698. in 16. *Amst.* 1698. in 12.

Statuts Synodaux pour le Diocése d'Avranches. *Caen.* 1693. 1695. 1696. 1698. in 8.

*Carmina.* Utrecht, 1664. 1700. in 8. Deventer, 1668. *in* 8. Amst. 1672. in 16. Paris, 1709. in 12.

*De Navigationibus Salomonis.* Amsterdam, 1698. in 8. & in fol.

*Notæ in Anthologiam Epigrammatum Græcorum:* à la fin de ses Poësies, édition de Grævius. *Utrecht*, 1700. in 12.

Origines de Caen. *Rouën*, 1702. 1706. in 8.

Dissertations sur diverses matiéres de Religion, & de Philologie. *Paris*, 1712. in 12.

Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. *Paris*, 1716. in 12. *Bruxelles*, 1717. in 12.

*Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.* Amsterdam, 1718. in 12.

Huetiana. *Paris*, & *Amst.* 1722. in 12.

I N-

# INDICE

## *des Parties de cet Ouvrage.*

---

## PREFACE.



---

## LIVRE PREMIER.





15a

42. *Nau-*

63. Et

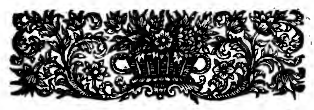
# LIVRE SECOND.

# LIVRE TROISIEME.

## On propose les Objections de nos adversaires, & on les refute.



CHAP.



# PREFACE.
## DE L'AUTEUR,
### *Aux Philosophes ses Amis.*

1. *Exorde & Argument de l'Ouvrage.*
2. *Sa Division.*

I.

ECOUTEZ, Mes chers amis, non pas mon sentiment touchant la nature de l'Esprit humain, & de la Raison, mais celui d'un excellent homme, fort versé dans toutes les Sectes anciennes & modernes de la Philosophie. Il étoit Provençal, homme de qualité. Il avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, par raport à ses études, & il avoit eu d'étroites liaisons avec ceux qui avoient quelque reputation dans les sciences speculatives. S'étant trouvé depuis revêtu d'une charge importante dans son païs, il se fit des ennemis puissans, qui lui rendirent de mauvais offices, *Exorde & Argument de l'Ouvrage.*

& l'obligerent de quitter sa patrie, & de se retirer à Padouë, lieu agréable & propre aux études qu'il avoit toûjours cultivées, & que j'avois choisi depuis assez long-tems pour la retraite des miennes. Il me vint voir, selon son ancienne coûtume, non pas comme me croiant Philosophe, mais comme amateur de la Philosophie; tel qu'il m'avoit reconnu par quelques écrits qui m'étoient échappez. Je fus frappé d'abord de la beauté de son esprit, de l'étendue de son savoir; & principalement de sa candeur & de son honêteté. Flaté lui-même de la maniere pleine d'estime & de reconnoissance, dont je recevois ses visites, & de la conformité de nos inclinations, il ne fut pas long-tems sans m'ouvrir le fond de son cœur. Car après que j'eus remarqué qu'il attaquoit avec chaleur toutes les Sectes des Philosophes, à la maniere des Academiciens, sans s'attacher à aucune, & sans qu'il me fût possible, avec toute mon adresse, & par toutes les questions dont je le harcelois, de lui faire prendre parti, j'eus recours enfin aux sollicitations, & je
le

le priai très sérieusement de se developer. Vaincu enfin par mon empressement, il se rendit, & dans cet entretien, & plusieurs autres qui suivirent, il me communiqua sans déguisement sa pensée, touchant la Philosophie. Ses discours me parurent subtils & fort éloignez des opinions communes, & je ne voulus pas les perdre. Je prenois donc soin de les écrire, si-tôt que nous étions séparez, de crainte de les oublier, & pour mon usage seulement, sans penser qu'ils dussent jamais sortir de mes mains. Voici donc comme il s'expliqua.

Lors que dans ma premiere jeunesse je m'appliquai à l'étude de la Philosophie, je fus fort choqué de ces disputes continuelles des Philosophes, sur toutes sortes de matieres; & dans l'attente de ces grands avantages de la Philosophie, que l'on m'avoit tant vantez, la connoissance de la Vérité, & le repos de l'esprit, j'étois fort surpris de me trouver plongé dans des tenebres épaisses d'une ignorance invincible, & dans des debats dont je ne voiois point la fin.

Et comme j'avois été élevé dans la Philoſophie d'Ariſtote, ſuivant la coûtume de ce Siecle, j'étois encore plus étonné que la ſeule Secte de ce Philoſophe eût pu produire une ſi grande diverſité d'opinions, des Grecs, des Arabes, & des Latins; des Anciens, & des Modernes. J'admirois l'aveuglement de l'Eſprit humain, voyant qu'Ariſtote avoit oſé dire que les Philoſophes, qui l'avoient précedé, étoient ou malhabiles, ou glorieux, d'avoir préſumé qu'ils avoient porté la Philoſophie à ſa derniere perfection; mais qu'il croioit pouvoir aſſurer que dans peu de tems ce grand ouvrage ſeroit conſommé: quoi que les choſes cependant en fuſſent ſi éloignées, que l'on voioit tous les jours renaître de nouvelles conteſtations, & que le tems qui modere toutes choſes, aigriſſoit au contraire les eſprits des Philoſophes; en ſorte qu'il sembloit que leur ſcience ne fût pas tant une recherche de la Verité, comme ils s'en vantoient, qu'une methode de chicaner avec addreſſe, & de diſputer ſubtilement. Je ſouhaittois que quelque homme d'au-

d'autorité & de savoir entreprît la même chose, que l'on raporte du Proconsul Gellius, qui étant venu autrefois à Athenes, assembla tous les Philosophes qui s'y trouvoient en grand nombre, & par un discours étudié les exhorta de terminer leurs longs debats, leur offrant sa mediation, & ses bons offices. Cela a paru ridicule à bien des gens, mais non pas à moi: car l'accommodement eût peu se faire, si chacun d'eux se dépouillant de ses préjugez, fût entré dans un nouveau & sérieux examen des dogmes, dont il paroissoit si entêté; s'il n'eût proposé que comme incertain, ce qu'il avoit coûtume de soûtenir comme indubitable, & qu'il eût appris une bonne fois à retenir sa créance, & à suspendre son jugement. Je ne desaprouverois pas non plus l'étude que fit Neron de la Philosophie, pour découvrir la cause d'une si grande diversité d'opinions; s'il eût eu un desir sincere de terminer ces controverses, & non pas de les entretenir pour son divertissement, suivant la legereté & la malignité de son naturel.

La doctrine de Des Cartes a eu dans ces derniers tems une grande reputation : & parce qu'elle attiroit beaucoup de monde par sa nouveauté, comme il arrive d'ordinaire, plusieurs jugerent qu'Aristote seroit bientôt abandonné, & que Des Cartes prendroit le dessus. Las comme j'étois de la division des Peripateticiens, je voulus connoître ce qu'on pouvoit attendre de cette nouvelle Philosophie. Elle me plut fort, car il me parut, que fondée sur un petit nombre de principes très simples, elle penetroit aux premieres causes par une voye nette & facile. Je ne fus pas longtems neanmoins sans m'appercevoir, que les Peripateticiens se soûtenoient encore; qu'il se formoit de dangereuses factions contre Des Cartes; que Gassendi se faisoit chef de parti, & renouvelloit avec succez la Secte d'Epicure, toute decriée qu'elle étoit, & suspecte d'impieté, quoi qu'il eût beaucoup plus d'adversaires que d'approbateurs. Je me voulus donc retrancher dans le Platonisme, ne croyant pas pouvoir choisir un meilleur maître, que ce grand homme, à qui l'anti-

l'antiquité a donné le ſurnom de divin, que tant de gens habiles ont admiré, & que les plus anciens Peres de l'Egliſe ont ſuivi, employans ſa methode & ſes dogmes, pour expliquer & pour defendre la doctrine Chrétienne. Mais lors que je vins à approfondir cette Philoſophie, moi qui cherchois des fondemens ſolides de la Verité, je n'y trouvai rien qui pût fixer mon eſprit; nuls principes certains & déterminez; nul Syſtême ni tiſſu de doctrine; rien de lié; rien de ſuivi. Tout y eſt traité avec délicateſſe & avec élegance, mais on y ſoûtient le pour & le contre; & on y defend l'affirmative & la negative par des raiſons de même force, ſans déterminer l'eſprit à aucun parti. Outre que cette Secte vague & flottante, en a produit pluſieurs autres, dont chacune prétend être la légitime & ſincere doctrine de Platon, & toutes les autres corrompues. De ſorte qu'après avoir leu les Ouvrages de Platon, & de la plûpart des Platoniciens, je me trouvai plus éloigné que jamais de la connoiſſance de la Verité. Cela ne me

rebuta pas. Je voulus parcourir toute l'ancienne Philoſophie. J'en ramaſſai les Dogmes de tous côtez. Je lus exactement ce que Diogene de Laërte, & d'autres encore ont écrit de la vie, & des ſentimens des Philoſophes qui les avoient précedez; eſperant que dans ce grand nombre de Sectes, quelque mépriſables qu'elles paruſſent, il s'en pourroit préſenter quelqu'une moins ſujette aux contradictions, & plus propre à fixer l'incertitude & l'agitation de l'eſprit.

Mon eſperance ne fut pas vaine. La doctrine d'Arceſilas, de Carneade, & de Pyrrhon me plut fort; & je jugai qu'ils avoient mieux connu la nature de l'Eſprit humain que tous les autres Philoſophes: quoi que je n'approuvaſſe pas leurs ſentimens en toutes choſes, & que les ayant abandonnez en pluſieurs points, je me fiſſe l'auteur de mon propre Syſtême. Un long uſage d'étude, de reflexions, & de meditations m'ayant depuis fait mieux connoître moi-même à moi-même, je ſuis demeuré perſuadé, que ni en moi, ni en aucun autre homme, il ne ſe trouve point de faculté natu-

naturelle, par laquelle on puiſſe découvrir la Verité, avec une pleine & entiere aſſurance, & que la ſource de toutes les erreurs, c'eſt la précipitation de notre eſprit, qui nous fait ajoûter foi trop legerement aux opinions qui nous ſont propoſées.

C'eſt ainſi que ce ſavant homme parla, & comme il remarqua l'étonnement où j'étois de voir renouveller une doctrine, que je croiois entierement éteinte & abolie: Vous admirez ma hardieſſe, me dit-il, d'oſer avancer un diſcours qui ſemble choquer le ſens commun: ou plûtôt ma timidité & ma défiance, de n'oſer ajoûter foi au témoignage de mes Sens & de ma Raiſon. Mais ſi vous voulez bien continuer de m'entendre, je me promets tant de la bonté de vôtre eſprit, & de vôtre candeur, que vous admirerez au contraire, la temerité & l'aveuglement de l'Eſprit humain, qui croit voir, ce qu'il ne voit point, & ſe précipite inconſiderément dans l'erreur. Je vous écoûterai, lui dis-je, avec toute l'attention que vous pouvez deſirer; & Dieu veuille que vous puiſſiez exe-

cuter ce que vous promettez. Alors il commença de parler ainſi.

II.

*Sa Diviſion.* Pour donner des bornes certaines à cette diſpute, il me paroît néceſſaire de la diviſer en trois parties. Il faut prouver avant toutes choſes, que l'Eſprit humain ne peut connoître la Verité par le ſecours de la Raiſon, avec une parfaite & entiere certitude. Il faudra chercher enſuite avec exactitude, quelle eſt la voye la plus ſure, & la methode légitime de philoſopher. Nous répondrons en dernier lieu aux objections de ceux qui ſont dans des ſentimens contraires aux nôtres.

TRAI-

# TRAITÉ PHILOSOPHIQUE DE LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

## LIVRE PREMIER.

*La Verité ne peut être connuë de l'Entendement humain, par le secours de la Raison, avec une parfaite & entiere certitude.*

### CHAPITRE PREMIER.

*Il faut montrer premierement: 1. Ce que c'est que la Philosophie. 2. Ce que c'est que l'Entendement humain. 3. Ce que c'est qu'Idée. 4. Ce que c'est que Pensée. 5. Ce que c'est que la Raison. 6. Ce que c'est que la Verité. 7. Il y a plusieurs sortes & plusieurs degrez de Certitude. La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine.*

CElui qui entreprend de prouver la foiblesse de l'Esprit & de la Raison humaine, trouve dez la pre-

miere entrée de la Philoſophie un grand champ ouvert, & battu depuis long-tems, par la plûpart des anciens Philoſophes; dans lequel il faut combattre ſur la nature & la recherche de la Verité. Car ce ne ſeroit pas garder l'ordre requis, que de travailler à connoître la Verité, ſans ſavoir ce que c'eſt que la Verité, ni ſi elle peut être connuë.

*Ce que c'eſt que la Philoſophie.*

1. Car la Philoſophie n'étant autre choſe que l'étude de la Sageſſe, que la recherche de la Verité, & qu'un effort de l'Eſprit humain pour connoître la Verité par le ſecours de la Raiſon; il eſt néceſſaire qu'un Philoſophe ſache ce que c'eſt que la Verité, l'Eſprit humain, & la Raiſon, & qu'il ſoit aſſuré que l'Eſprit humain peut connoître la Verité, par le ſecours de la Raiſon, avant que de s'engager dans une recherche, qui lui donneroit beaucoup de peine, ſans aucun ſuccez. Comme un chaſſeur, qui ſe prépare à pourſuivre une bête, s'il apprend que des rochers inacceſſibles, & des abîmes impenetrables en empêchent l'abord, il ne ſe donnera point un travail inutile

le pour l'aller chercher. Tâchons donc de découvrir quelle eſt la nature de la Verité, de la Raiſon, & de l'Entendement de l'homme; autant qu'il eſt permis à l'homme de le découvrir. Car étant perſuadé qu'on ne peut rien connoître par la Raiſon avec une parfaite certitude, je ſerois inſenſé ſi je prétendois connoître clairement & certainement, ce que c'eſt que la Verité, & la Raiſon.

2. C'eſt donc ainſi que je définis l'Eſprit humain: Un Principe, ou un Pouvoir né dans l'homme, lequel eſt émeu & ébranlé à former des Idées, & des penſées, par la reception & l'impreſſion des Eſpeces dans le cerveau. Ces Eſpeces dont je parle, ne ſont pas ces Images, ou Ombres qui partent des corps, que l'on appelle auſſi Eſpeces; mais j'entens les traces imprimées dans le cerveau par le mouvement des eſprits & des nerfs, lors qu'ils ſont ébranlez par les organes de la ſenſation, excitez par des cauſes exterieures: laquelle impreſſion de traces fait que l'Ame jointe intimement au cerveau, ſe trouve diſpoſée d'une certaine maniere. *Ce que c'eſt que l'Entendement humain.*

*Ce que c'est qu'Idée.* 3. J'appelle Idée, une Image que l'Ame disposée d'une certaine maniere par l'impression des Especes dans le cerveau, se forme à elle-même.

*Ce que c'est que Pensée.* 4. J'appelle Pensée, l'action de l'Entendement, émeu, & déterminé par la reception des Especes dans le cerveau, à se former des Idées, les comparer ensemble, & en porter des jugemens.

*Ce que c'est que la Raison.* 5. J'appelle la Raison, cette Faculté qu'a l'Entendement humain de rechercher la Verité par ses operations naturelles.

*Ce que c'est que la Verité.* 6. Quant à la Verité, (non pas celle que les Philosophes appellent *Verité d'existence*, mais celle qu'ils appellent, *Verité de jugement*) je la définis ainsi: la convenance & le raport du jugement que fait nôtre Entendement en veuë de l'Idée qui est en nous, avec l'objet exterieur qui est l'origine de cette Idée. Pour expliquer cette définition, supposons que l'objet qui se presente au dehors est un Loup, d'où s'est formé l'Idée qui est en moi. Mon Entendement en veuë de cette Idée, conçoit & juge que c'est un Loup. Ce jugement que forme

forme mon Entendement, se raporte & convient avec l'objet exterieur; & c'est pourquoi on dit qu'il est veritable: & ce raport, & cette convenance du jugement que mon Entendement a formé, avec l'objet exterieur, s'appelle Verité. Comme au contraire si mon Entendement en veuë de cette Idée conçoit & juge que c'est un Chien, ce jugement formé par mon Entendement est different & dissemblable de l'objet exterieur, & c'est pourquoi on dit qu'il est faux; & cette difference ou dissemblance d'avec l'objet exterieur, s'appelle fausseté ou erreur. J'appelle objet exterieur, soit qu'il soit present, lors que l'Entendement est meu & déterminé à y penser; soit qu'il ait été present auparavant, & ait formé son Idée en nous; soit la representation de cet objet que nous avons veuë auparavant; soit la description que l'on nous en a faite. De là vient que dans le sommeil, & dans les rêveries de la fievre, ou de la fureur, il se presente tant d'images à l'Entendement, dont les objects exterieurs ne sont point presents, mais dont les Idées nous sont

ſont demeurées. Quelques-uns définiſſent autrement toutes ces choſes que nous venons de définir, & attachent d'autres notions à ces termes. Je me ſervirai de celles que je viens de propoſer. Que s'il ſe trouve donc que la nature de l'homme ſoit telle, qu'il ne peut connoître avec une parfaite certitude, & une entiere évidence, par le ſecours de ſa Raiſon, que cet objet exterieur convient & ſe raporte avec le jugement que mon Entendement en a formé, en veuë de l'Idée que j'en ai; il faut néceſſairement avouër que l'homme ne peut connoître la Verité avec une parfaite certitude, par le ſecours de ſa Raiſon.

*Il y a plusieurs ſortes & pluſieurs degrez de Certitude.*

*La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine.*

7. Au reſte, il y a deux manieres de connoître la Verité. Car ou on la connoît avec doute & incertitude; comme quand on voit, ou que l'on croit voir, ſelon le langage du Poëte, la Lune au travers des nuages. Ou on la connoît avec Certitude; & cette Certitude a auſſi deux degrez. Car la Certitude avec laquelle les Bien-heureux connoiſſent les choſes dans le Ciel, que l'on peut appeller le

le ſouverain degré de Certitude, eſt differente de la Certitude avec laquelle les hommes connoiſſent les choſes ſur la terre pendant leur vie. De plus, cette derniere ſorte de Certitude a encore deux degrez. Car nous connoiſſons très certainement par la Foi les choſes que Dieu a revelées, d'une Certitude que l'on peut appeller divine, puiſque Dieu en eſt l'auteur; & nous connoiſſons les autres choſes d'une Certitude humaine. Cette Certitude humaine a encore divers degrez; car il y a des choſes que nous connoiſſons plus certainement que les autres. Nous connoiſſons plus certainement & plus évidemment, que le tout eſt plus grand que ſa partie, que nous ne connoiſſons que la Planete de Saturne eſt au deſſus de celle de Jupiter, & que nous ne connoiſſons ce qui eſt atteſté par deux témoins. Cette derniere connoiſſance n'eſt certaine que d'une Certitude de probabilité; la ſeconde eſt certaine d'une véritable Certitude; & la premiere eſt très certaine. Ce ſont donc trois degrez de Certitude humaine; Le plus élevé,
celui

celui du milieu, & le plus bas: dont chacun même peut recevoir de l'augmentation ou de la diminution.

Il y a encore deux autres genres de Certitude humaine; l'un que l'on peut appeller Physique, l'autre Moral. Je sçai certainement que deux fois deux font quatre, & que deux corps qui font égaux à un troisiéme, font égaux entre eux. Je sçai certainement aussi, que près du Bosphore de Thrace il y a une Ville, nommée Constantinople; & qu'il y a eu à Rome un Empereur, nommé Auguste; que le feu échaufe, & que la glace refroidit. J'ai ces premieres connoissances avec une Certitude, que j'appelle Physique, par la lumiere naturelle, qui est une faculté que la nature a donnée à mon Entendement: & j'ai ces dernieres connoissances, par des témoignages suffisans, par l'autorité de l'usage, & par le raport de l'experience; aux quelles choses les hommes suivant leurs mœurs, & leur pratique ordinaire, ont coûtume de donner leur créance avec Certitude. Tout cela vous fait voir combien de sortes de Cer-

Certitude Dieu a donnez à l'Entendement humain pendant cette vie. Cette Certitude divine avec laquelle nous connoiſſons les choſes par la Foi, n'eſt pourtant pas égale à cette Certitude celeſte des Bien-heureux, ni pour la fermeté, ni pour l'évidence, ſuivant le témoignage de St. Paul *(a)*, lors qu'il dit: que *Nous voyons preſentement par un miroir, en énigme*; & que les Bien-heureux voyent dans le Ciel *face à face*; qu'il connoît en partie preſentement, & qu'alors il connoîtra *comme il eſt connu.* De plus cette Certitude de la Foi, qui nous vient de Dieu, & dont nous jouïſſons preſentement, eſt fort au deſſus de la Certitude humaine, & même celle du premier degré; ſoit que nous l'ayons acquiſe par le ſecours de la Raiſon, ou par le ſecours des Sens. C'eſt pourquoi St. Chryſoſtome *(b)* a dit avec beaucoup de verité, que ſi nous ne tenons pas plus certaines les choſes que nous connoiſſons par la Foi, que celles que nous

*(a)* 1. *Cor.* XIII. 9, 12.
*(b)* *S. Chryſoſt.* Hom. 21. ſur l'Epiſt. aux Hebr.

nous connoiſſons par les Sens, nous manquons de Foi. Puiſqu'il eſt donc vrai, que le ſouverain degré de Certitude humaine, comme par exemple, celui par lequel je tiens certains les premiers principes, & les Axiomes Geometriques, eſt fort inferieur à la Certitude de la Foi; & que la Certitude de la Foi eſt fort inferieure à la Certitude des Bien-heureux, il eſt évident que le ſouverain degré de la Certitude humaine n'eſt pas parfait: car ce qui eſt parfait eſt accompli de tous points, & rien ne lui manque de tout ce qui eſt néceſſaire pour une entiere perfection; or il manque à la Certitude humaine, cette partie de Certitude qui ſe trouve dans la Certitude de la Foi, & qui ne ſe trouve pas dans la Certitude humaine; & il manque de plus à la Certitude humaine, cette autre partie de Certitude qui ſe trouve dans la Certitude des Bien-heureux, & qui ne ſe trouve pas dans la Certitude de la Foi.

Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître la Verité avec Certitude, il faut l'entendre ainſi; que l'homme en cette vie ne peut connoître

tre la Verité avec cette ſuprême Certitude, à qui il ne manque rien pour une entiere perfection; mais qu'il peut connoître la Verité avec une Certitude humaine, à laquelle Dieu a voulu que l'Entendement humain pût parvenir, pendant qu'il eſt joint à ce corps mortel. L'Entendement humain n'ayant rien de plus ſeur n'y de plus ſolide, ſur quoi il puiſſe s'appuyer, que cette Certitude, on peut l'appeller la ſouveraine Certitude humaine, quoi qu'elle ne ſoit pas entierement parfaite, & que l'homme aidé ſeulement des forces de la nature, ne puiſſe connoître la Verité avec une parfaite Certitude, & une entiere évidence; & qu'il la puiſſe connoître bien plus certainement par le ſecours de la Foi, mais ſuivant les termes de l'Apôtre, *Par un miroir, en énigme.* Car ce qui manque à la nature humaine pour avoir une parfaite connoiſſance des choſes, la grace de Dieu le ſupplée par la Foi, elle fortifie la foibleſſe de la Raiſon & des Sens, elle chaſſe l'obſcurité des doutes, & ſoûtient l'Entendement chancelant. Mais

Mais je vais bien-tôt expliquer toutes ces choses plus au long.

---

## CHAPITRE II.

*L'Homme ne peut connoître la Verité par le secours de la Raison, avec une parfaite & entiere Certitude. Premiere preuve tirée des Auteurs sacrez.*

MAis avant que de le prouver par les choses mêmes, nous le demontrerons par l'autorité de Dieu, qui nous avertit souvent de nôtre ignorance dans les Livres Sacrez, & nous apprend que nous nous donnons une peine inutile, lors que nous voulons parvenir à la connoissance des choses & de leurs causes; & que l'homme de sa nature est fait de telle sorte, qu'il ne peut retirer de ses études le fruit d'un veritable savoir. Voici comme il s'explique par la bouche de Salomon, le plus sage des hommes: *(a) J'ai appliqué mon esprit, pour*

(*a*) *Eccl.* VIII. 16, 17.

*pour acquerir la ſcience, & pour connoître les évenemens qui arrivent ſur la terre. Il y a tel homme qui y travaille jour & nuit, & ſe prive du ſommeil. Et j'ai compris, que l'homme ne peut trouver aucune raiſon de tous les ouvrages de Dieu, qui ſe font ſous le Soleil; & que plus l'homme ſe travaillera pour la chercher, moins il la trouvera; & qu'encore qu'un homme ſage ſe vante de l'avoir trouvée, il ne la pourra trouver.* Il rejette ſur le corps la cauſe de cette foibleſſe, dans la maſſe duquel tant que l'eſprit demeurera enveloppé, il ne pourra jamais s'élever à la connoiſſance des choſes. Car il dit: *(a) Le corps corruptible appeſantit l'ame; & cette demeure terreſtre abbaiſſe l'entendement plein de beaucoup de penſées. A peine pouvons-nous connoître par conjecture les choſes qui ſont ſur la terre: nous ne pouvons découvrir ſans travail ce qui eſt ſous nos yeux. Qui eſt-ce qui pourra découvrir ce qui ſe fait dans le Ciel? Qui eſt-ce qui connoîtra vos deſſeins, ſi vous ne don-*



(*a*) *Sap.* IX. 15, & ſuiv.

*nez vôtre ſageſſe, & ſi vous n'envoyez d'enhaut vôtre ſaint Eſprit?*

Il declare en un autre endroit que ce deſir infini de ſavoir, qui eſt né avec nous, a été donné de Dieu à l'homme, comme une demangeaiſon & une lepre, pour le tourmenter ſans aucun fruit. (*a*) *J'ai veu*, dit-il, *l'affliction que Dieu a donnée aux hommes, pour les exercer. Tout ce qu'il a fait, eſt bon, & il l'a fait dans ſon tems; & il leur a livré le monde, comme une matiere de méditation & de diſpute; mais ſous cette condition que l'ouvrage que Dieu a fait depuis le commencement juſqu'à la fin, demeurera inconnu à l'homme.* De là viennent ces Sentences de l'Eccleſiaſtique, qui paroiſſent avoir été tirées des écrits de Salomon. (*b*) *Ne cherchez point ce qui eſt au deſſus de vôtre portée, & n'entreprenez point de penetrer ce qui ſurpaſſe vos forces: mais occupez toûjours vôtre penſée des choſes qu'il vous a commandées, ſans porter vôtre curioſité dans*

(*a*) *Eccl.* III. 10, 11.
(*b*) *Eccl.* III. 22, & ſeq.

*dans la multitude de ses ouvrages: car il ne vous est point nécessaire de voir de vos yeux les choses qui sont cachées. Ne vous engagez point dans une recherche laborieuse des choses superflues, & ne poussez point vôtre étude dans le grand nombre de ses œuvres, car il vous a fait voir une infinité de choses, qui sont au dessus de vôtre conception.* Saint Paul qui fut envoyé de Dieu, pour enseigner aux Gentils la véritable Philosophie, montre clairement aux Grecs, qui cherchoient la connoissance de la Vérité avec tant d'empressement, combien les ouvrages de Dieu sont au dessus de la portée de l'Esprit humain. *(a) Il est écrit*, dit-il, *je perdrai la sagesse des sages, & la prudence des prudens. Où est le Sage? où est le Docteur de la loi? où est cet homme studieux des choses de ce Siecle? Dieu n'a-t-il pas rendu folle la sagesse de ce Siecle? car par ce que dans la sagesse de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse*; c'est-à-dire, par la sagesse humaine, qui est la Raison; *il a plu à Dieu*

(*a*) 1.*Cor.* I. 19, & suiv.

*Dieu de ſauver les fidèles par la folie de la prédication* ; c'eſt-à-dire, de pourvoir au Salut de ceux qui ſe ſervent de la Foi, & non pas de la Raiſon. Et enſuite: *Les Gentils cherchent la Sageſſe, mais pour nous, nous préchons Jeſus-Chriſt crucifié.* Puis il ajoûte: *Ce qui eſt folie en Dieu, eſt plus ſage que les hommes.* Et plus bas: *Dieu a choiſi ce qui eſt folie dans le monde, pour confondre les Sages.* Et il dit enſuite: *(a) La Sageſſe de ce monde eſt folie devant Dieu.* Et il confirme enfin cette doctrine tirée d'Iſaïe, par cet oracle de David: *(b) Dieu ſçait que les penſées des hommes ſont pleines de vanité.* Il détourne auſſi les Coloſſiens de l'étude de cette orgueilleuſe & trompeuſe Philoſophie, qui s'appuye ſur le Raiſon humaine, & non ſur la Foi de Jeſus-Chriſt. (*c*) *Prenez garde*, dit-il, *que perſonne ne vous trompe par le moyen de la Philoſophie, & de cette vaine trom-*

(*a*) 1 *Cor.* III. 19.
(*b*) *Iſa.* XXIX. 14. & XXXIII. 18. *Pſalm* XCIII. 12.
(*c*) *Col.* II. 8.

*tromperie, suivant la tradition des hommes, & les élemens de ce monde, & non suivant Jesus-Christ.* Ce fut donc par ces considerations que l'Empereur Constantin *(a)*, dans la Harangue à l'Assemblée des Saints, osa dire publiquement que l'homme ne peut connoître la Vérité. Et Arnobe plus ancien que Constantin, a écrit que *(b)* l'homme est *un animal aveugle, qui ne se connoît pas lui-même; & qui ne peut connoître par aucunes raisons, ce qu'il faut faire, en quel temps, & en quelle maniere.* Il met aussi au nombre des bienfaits, dont la nature humaine est rédévable à Jesus-Christ, & pour lesquels il auroit mérité d'être estimé Dieu, quand il n'auroit été qu'un simple homme, de ce qu'il a montré que les hommes sont *des animaux informes, qui donnent leur créance à de vaines opinions, qu'ils ne peuvent rien comprendre, ni rien savoir, ni voir ce qui est devant leurs yeux.* Il dit en un autre endroit, que lors que l'Entendement hu-

*(a)* *Constant. Orat. ad cœt. Sanct.* cap. 8.
*(b)* *Arnob.* Lib. 1. & 2. p. 46, 47.

humain *veut connoître la Vérité, l'obſcurité des choſes s'y oppoſe, & que comme étant aveugle, il ne voit rien de certain, & que par les détours obliques des ſoupçons & des conjectures, il tombe dans l'erreur; qu'on diſpute de tout, & que l'on ne ſçait rien:* & qu'encore que nous ne ſachions rien, nous nous abuſons néanmoins nous abandonnant à nôtre orgueil, qui nous perſuade que nous avons acquis la ſcience; & que nôtre foibleſſe & nôtre ignorance eſt d'autant plus digne de compaſſion, qu'encore qu'il nous puiſſe arriver quelquefois de dire vrai, nous ne ſavons pas même certainement ſi nous avons dit vrai; & que ç'a été dans cette veuë que Jeſus-Chriſt a détourné l'Eſprit de l'homme de la recherche de ces choſes, qui ſont au deſſus de ſa capacité, & les a excitez à la contemplation & au ſervice de Dieu.

Lactance, diſciple d'Arnobe, a marché ſur les traces de ſon maître, & a enſeigné que l'homme ignore la Vérité, qu'il ne connoît rien par la Philoſophie, & qu'il faut regler ſa vie ſuivant les coûtumes reçûës. Tout ſon ouvrage des Inſti-

tutions

tutions est rempli de cette doctrine, mais particulierement, lors que comme pour nous exciter à faire ce que nous faisons. présentement, il parle ainsi: *(a) Les Saintes Lettres nous apprenant que les pensées des Philosophes sont folles, il faut établir cette doctrine & par les effets, & par les preuves, de peur que quelqu'un trompé par ce nom specieux de Sagesse, ou abusé par l'éclat d'une vaine éloquence, aime mieux ajoûter foi aux choses humaines, qu'aux choses divines:* c'est-à-dire, obéir plûtôt à la Raison qu'à la Foi.

Saint Gregoire de Nazianze (*b*) nous avertit de nôtre ignorance, lors qu'il dit que nous ne voyons l'état & les raisons des choses créés & de la création, que par un nuage, pendant que nous sommes dans cette vie; tant les tenebres dont nôtre esprit est couvert sont épaisses, tant la pesanteur de nôtre corps nous fait obstacle; mais que nous verrons les choses clairement, quand nous en serons délivrez. Tel est le sentiment de

(*a*) *Lactant. Instit.* Lib. 3. cap. 1.
(*b*) *Greg. Naz. Orat.* 34. *quæ est* 2. *de Theologia.*

de S. Augustin. (a) *Ce n'est pas là la Philosophie de ce monde*, dit-il, *que nôtre Religion déteste avec justice; mais la Philosophie d'un autre monde intelligible: à laquelle cette Raison, toute subtile qu'elle est, n'auroit jamais rappellé nos ames, aveuglées comme elles sont des diverses ténébres de l'erreur, & souïllées des saletez de ce corps, si Dieu par sa clemence envers les hommes, n'avoit rabbaissé & soumis au corps humain l'autorité de l'Entendement divin; dont non seulement les préceptes, mais les actes mêmes auroient pu exciter les ames à rentrer en elles-mêmes, & tourner les yeux vers leur patrie, même sans la contention des disputes.*

Et dans un autre endroit il s'exprime ainsi: (b) *Par ce que l'Entendement humain obscurci par l'habitude des tenebres, dont ils sont envelopez dans la nuit du peché, ne peut envisager fixement la clarté & la sainteté de la Raison, ç'a été un établissement fort salutaire, que de laisser conduire & diriger par*

(a) *Augustin. contr. Academic.* Lib. 3. cap. 19.
(b) *Augustin. De mor. Eccles. Cath.* cap. 2.

*par l'autorité vers la lumiere de la Vérité, nôtre veuë chancellante, & couverte des rameaux de l'humanité.* (*a*) Isidore de Peluse déclare qu'il sçait très clairement qu'il ne sçait rien, suivant la maxime de Socrate.

On applaudit dans le Concile de Nicée avec un consentement universel, à ce qui fut dit par un homme du peuple, que Jesus-Christ & les Apôtres ne nous avoient pas enseigné les subtilitez de la Dialectique, & les finesses du raisonnement, mais une doctrine claire & nette, qui s'est conservée par la Foi, & les bonnes œuvres. Quand il fallut juger de la doctrine d'Arius, Alexandre Evêque de Constantinople n'eut recours qu'à la grace de Dieu, & méprisa les rafinemens de la Logique. Saint Thomas enfin, ce celebre Dictateur de l'Ecole a prononcé, que nos Esprits sont si étroitement enchaînez par les Sens, qu'ils ne peuvent comprendre parfaitement les choses; & que leur imbecillité est si grande, que s'ils veulent juger des choses qui sont certaines

(*a*) *Isidor. Pelus* Lib. 3. Epist. 241.

nes par elles-mêmes, elles deviendront incertaines.

## CHAPITRE III.

### SECONDE PREUVE.

*L'Homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet exterieur répond exactement à l'Idée qui en est empreinte en lui.* 1. *Les images, especes, ou ombres, qui partent des corps exterieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables.* 2. *La fidelité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou espece de l'objet exterieur passe, pour venir à l'instrument de nôtre sensation, est douteuse.* 3. *La fidelité des Sens est douteuse.* 4. *La fidelité des nerfs, & des esprits animaux est douteuse.* 5. *La fidelité du cerveau est douteuse.* 6. *La fidelité de l'Esprit ou Entendement humain est douteuse, & sa nature nous est inconnue.*

MAis il faut montrer par la chose même, que l'homme ne peut con-

connoître la Vérité par la Raiſon, avec une parfaite Certitude. J'ai dit ci-deſſus que la Vérité eſt la convenance de l'objet exterieur, avec le jugement qu'en forme nôtre Entendement, en veuë de l'idée de cet objet, qui eſt en nous. Or l'homme ne peut être certain de cette convenance, qu'il ne ſoit certain auparavant que l'eſpece, ou image, qui part de cet objet exterieur, de quelque nature qu'elle puiſſe être, eſt la véritable image de cet objet. Il faut de plus qu'il ſoit certain, que cette eſpece, ou image, eſt portée entiere aux organes des Sens, ſans avoir reçû aucune alteration par la rencontre des choſes interpoſées. Il faut qu'il ſache enſuite avec certitude, que les organes des Sens après avoir été ébranlez par l'abord de cette eſpece, lors qu'ils vont avertir le cerveau de cet ébranlement, par le moyen des fibres du corps, ont été des meſſagers ſûrs & fidéles, & qu'ils n'ont rien changé au véritable état de la choſe qu'ils ont raportée. Il eſt néceſſaire en outre qu'il ſoit aſſuré, que lors que le cerveau excité par cet avertiſſe-

ment, fait connoître à l'Ame qui lui eſt jointe l'avis qu'il a reçu, lui fait ſon raport de bonne foi, ſans rien changer de l'état des choſes. Et l'homme enfin doit ſavoir certainement, que le jugement que forme ſon Ame ſur ce raport du cerveau, eſt juſte & ſûr. Toutes ces choſes ſont de telle nature, que quelque peine que puiſſe prendre le Philoſophe le plus ſubtil, il ne peut alleguer aucune preuve de la certitude de ces choſes. Et nous au contraire nous avons pluſieurs ſujets de douter de la convenance de l'image, ou eſpece, de l'objet exterieur, avec cet objet; de la fidelité du milieu interpoſé par où paſſe cette eſpece, pour parvenir à l'organe des Sens; de la fidelité des Sens, du cerveau, & de la perception de nôtre Ame.

*Les images, eſpeces, ou ombres, qui partent des corps exterieurs, qui ſe préſentent à nous, ne leurs ſont pas ſemblables.*

1. Car premierement, qui eſt-ce qui oſera dire, que l'image, ou ombre, ou eſpece, qui s'écoule de ce corps exterieur, qui ſe préſente à nous, eſt ſa véritable reſſemblance, ſans aucune difference? Je n'examine point ici, ce que c'eſt qu'image; car cette recherche ne convient pas à ce lieu-ci, & je me ſers cependant des opi-

opinions & des termes, dont on se sert communement dans les Ecoles des Philosophes. Par quel art, par quelle industrie mon Entendement, qui juge de cette ressemblance, peut-il comparer cet objet exterieur avec son image; puisque l'un & l'autre sont hors de mon Entendement; puisque cette image ne peut être ni arrêtée, ni considerée, & que quelques-uns mêmes ont douté si elle existoit?

Suposons toutefois qu'elle puisse être considerée, & qu'on puisse en juger; on les trouvera sans doute fort dissemblables. L'espece, ou image, qui part d'un arbre, est-elle un arbre? Et si elle n'est pas un arbre, peut-elle être semblable à un arbre? Car nous abusons du mot de *ressemblance*, quand nous disons qu'un tableau, ou une statue ressemble à son original. Il s'agit d'une véritable & parfaite ressemblance, qui ne represente pas seulement la figure exterieure, la grandeur, & la couleur, mais toutes les proprietez du corps entier & des parties qui le composent, tant celles du dedans que du dehors. A quoi s'il

manque quelque chose, il y aura en cela une dissemblance, & nous ne connoîtrons pas l'objet exterieur tel qu'il est. Or l'espece, ou image, de cet arbre est differente de l'arbre en plusieurs choses. L'arbre est visible, il est immobile, il est solide; son espece, ou image, n'est point visible, elle n'a nulle consistence, & est très mobile, très mince & très fluide.

*La fidelité du milieu interposé, par lequel l'ombre, ou espece de l'objet exterieur passe pour venir à l'Instrument de nôtre Sensation, est douteuse.*

2. Mais quand j'accorderois que l'image ou espece de l'objet exterieur, lui est entierement semblable, il ne laisseroit pas de demeurer constant par une infinité d'experiences, que le milieu par où passe cette espece, qui part de l'objet pour venir ébranler l'organe de la sensation, est fort variable, & changeant. Prenons pour exemple l'image ou espece de la couleur d'un objet, qui vient frapper l'œil. La couleur que l'on voit au soir dans les objets, est differente de celle qu'on y voit au midi. La couleur que l'on y voit à la lumiere du Soleil, est differente de celle que l'on y voit à la lumiere d'un flambeau.

Si dans une chambre bien fermée on allume de l'eau de vie, dans laquel-

quelle on aura délayé du Sel; ou qu'on allume du soufre dans un vase neuf, comme fit par divertissement Anaxilaus Medecin, au raport de Pline(*a*), les visages de ceux qui seront presents, paroîtront pâles d'une pâleur cadavereuse, & l'on croira voir marcher des corps morts. Les maisons semblent trembler, lors qu'on les regarde au travers de la fumée qui sort d'un feu allumé. Nous voyons une grande varieté de couleurs dans les objets, qui sont proches de nous. Si nous regardons ces mêmes objets dans une grande distance, ils paroîtront tous d'une même couleur, & cette couleur est ordinairement bleuë, telle qu'on la remarque dans la Mer, & dans le Ciel, quoi que ni l'un ni l'autre ne soit bleu. Car ce bleu de la Mer, change selon la diversité du vent, & devient quelquefois de couleur de pourpre, & quelquefois jaune. Ces vastes corps des Astres, dont nous connoissons la grandeur par les Mathematiques, de quelle petitesse paroissent-ils à nos yeux?

Faut-

(*a*) *Plin.* Lib. XXXV. cap. 15.

Faut-il raporter l'exemple de l'aviron, qui, quoi que véritablement droit, paroît rompu à l'endroit où il sort de l'aîr pour entrer dans l'eau? Celui des verres colorez qui donnent leur couleur aux especes, ou images, des corps exterieurs, lors qu'ils en sont traversez? Celui des Prismes de verre, qui bien que composez de trois faces plates, & d'une matiere simple, nette, & transparente, si on les approche de l'œil, feront paroître ronds tous les objets exterieurs, & peints d'une agréable diversité de couleurs: & celui de ces feuïlles d'or, qui, bien qu'elles soient jaunes, paroissent vertes, quand on regarde le jour au travers?

On peut dire la même chose des sons, & des odeurs, qui nous paroissent differents selon la diversité du milieu, par où ils passent pour venir à nous. Il est donc constant que ces especes, ou ombres, ou images des corps exterieurs sont sujettes à une infinité de changemens, selon la varieté & le changement du milieu par où elles passent.

3. Su-

3. Supoſons néanmoins encore, que ces eſpeces, ou pour parler comme Apulée (*a*), que ces dépouïlles, qui s'écoulent ſans ceſſe des corps, ſont reçûes par nos Sens ſans aucun changement; combien de preuves ont aporté les Philoſophes, pour nous convaincre de l'infidelité de nos Sens? Je n'en raporterai qu'une, à laquelle je ne vois pas ce que l'on peut répondre. *La fidelité des Sens eſt douteuſe.*

Il eſt certain que le Sens dépend de l'inſtrument du Sens. Nous ſentons les choſes autrement, quand les organes des Sens ſont ſains & vigoureux; & autrement, quand ils ſont malades. Pluſieurs choſes étoient à nôtre goût pendant nôtre enfance, qui nous paroiſſent dégoûtantes dans un âge avancé. Il y a bien des gens à qui les objets paroiſſent plus grands, lors qu'ils les regardent d'un œil; & plus petits, lors qu'ils les regardent de l'autre. Puiſque la diverſité des Sens eſt ſi grande, que l'on n'y peut pas même trouver de conformité dans la même perſonne, il faut avouër que cette

(*a*) *Apul.* Apol. 1.

cette diverſité eſt plus grande encore, dans cette multitude d'hommes, dont les corps, & les organes des Sens qui dépendent des corps, ſont ſi diſſemblables. Car ſi la difference des viſages eſt ſi grande, qu'il ſemble qu'en cela la nature a voulu ſe jouër, ou éprouver ſa fécondité; & que dans un ſi grand nombre d'hommes, on n'en peut pas trouver deux qui ſe reſſemblent parfaitement, pourrons-nous croire qu'ils ne different en rien dans la conformation interieure de leur corps, puiſque leurs figures exterieures ſont ſi differentes ? Que ſi nous ſommes aſſez ſimples pour le croire, les Medecins ſe moqueront de nous, puis qu'ayant diſſequé des corps humains, ils ont trouvé une grande diverſité dans les parties du dedans.

Il faut donc avouër que nos Sens ne ſentent pas les choſes exterieures, mais ſeulement l'impreſſion des eſpeces, ou images, qui partent des choſes du dehors; & que cette impreſſion qui vient du dehors, ne fait pas le même effet dans tous les hommes, mais eſt differente ſelon la diverſité des organes des Sens; comme les ſons

ſont

ſont differens, ſelon la differente groſſeur, & la differente tenſion des cordes qui les rendent; & partant que l'on ne peut ſavoir, laquelle de toutes les ſenſations, qui ſont produites en differentes perſonnes par un même objet exterieur, eſt plus differente de cet objet.

C'eſt ce que le Satirique a élegamment exprimé par ces paroles: *Nos yeux nous trompent, & l'incertitude de nos Sens impoſe à la Raiſon. Une tour que je vois quarrée, quand je la regarde de près, me paroît ronde dans l'éloignement. Un homme raſſaſié rebute le miel, & le nez a ſouvent de l'averſion pour les parfums. Une choſe ne nous plairoit pas plus qu'une autre, ſi les Sens ne ſe faiſoient pas une guerre immortelle.*

4. Continuons à être faciles, comme nous avons commencé, & ſuposons encore, que le témoignage des Sens eſt fidele, lors qu'ils reçoivent du dehors les eſpeces, ou images, qui portent une déclaration certaine & particuliere de l'objet exterieur, d'où elles ſont parties; & telle qu'elles n'en puiſſent pas porter une ſemblable de l'ob-

*La fidelité des nerfs & des eſprits animaux eſt douteuſe.*

l'objet exterieur d'où elles ne ſont point parties : ce que Zenon jugeoit néceſſaire pour la connoiſſance de la Vérité ; qui eſt-ce qui nous répondra de la fidelité des Sens, lors qu'ils raporteront à l'Entendement les ſentimens qu'ils auront eus ? Car ils ſe ſervent pour cela des fibres des nerfs, dont la conformation étant fort diverſe, comme les Medecins l'ont remarqué, il s'enſuit que les raports qu'ils font à l'Entendement ne peuvent pas être uniformes. Ils ſe ſervent auſſi des eſprits animaux, qui ne ſe trouvent pas en même quantité dans tous les hommes, & dont les mouvemens ſont fort differens.

Je ſçai que Des Cartes a cru, & a fait croire à beaucoup de gens, que les eſprits animaux vont du cerveau dans les tuyaux des nerfs, & ſe répandent au tour des fibres interieures des nerfs, & qu'ils ſervent à exciter le mouvement dans les muſcles; que ces fibres ſont ſemblables à des filets fort deliez, & jointes enſemble en forme de cordes, qui s'étendent de tous côtez juſqu'à l'extrêmité des membres exterieurs, & ſervent aux orga-

organes des Sens ; en ſorte que l'organe du Sens étant ébranlé par l'eſpece ou image de l'objet exterieur, les fibres qui ſont jointes à cet organe, ſont auſſi ébranlées ; & que comme elles ſont environnées & enflées de ces eſprits animaux, elles portent au cerveau avec une très grande vîteſſe ce mouvement qui leur a été imprimé dans les extrêmitez, & les parties exterieures de nôtre corps. Comme lors que l'on touche une corde tendue par une des extrêmitez, l'autre extrêmité eſt auſſi-tôt ébranlée.

Pour moi, qui par pluſieurs diſſections que j'ai faites des corps d'animaux vivans, ai reconnu clairement que les tuyaux des nerfs, qui ſont répandus par tout le corps, quelqu'enflez qu'ils ſoient par les eſprits animaux, ſont très lâches & fort tortueux, & contournez en pluſieurs manieres differentes ; & qu'ils s'allongent & s'accourciſſent aiſément par le mouvement de la partie, à laquelle ils ſont attachez, je ne puis pas comprendre comment ils reſſemblent à une corde tendue, ni comment ils peuvent porter au cerveau avec tant de

de vîtesse ce mouvement qui leur a été imprimé dans une de leur extrêmitez. Suposons toutefois que cela se puisse faire en quelque maniere, il est toûjours certain que les esprits animaux sont beaucoup plus propres à cette fonction, par ce qu'étant comme ils sont d'une subtilité & d'une legereté nompareille, & remplissant la cavité du nerf, il est aisé de comprendre que le mouvement qui leur est imprimé par le dehors, est porté incontinent au cerveau. Car encore que les canaux qui renferment ces esprits, soient sinueux & contournez tant qu'on voudra, ils gardent néanmoins leur disposition & leur forme. De même que quand on sonne d'une trompette recourbée, si lors qu'on met la bouche à un des trous, on applique la main à l'autre trou, on sentira que la main est poussée par l'air du dedans, sitôt que cet air interieur est poussé par le souffle de la bouche.

Cette opinion n'est point combatue par l'experience que l'on a faite quelquefois d'une Paralysie, qui a fait perdre le mouvement à un des membres, sans

ſans lui avoir ôté le ſentiment; car ce membre reçoit le mouvement, quand une grande quantité d'eſprits eſt portée dans ſes muſcles par les nerfs. Que ſi le cerveau ne fournit pas la quantité d'eſprits néceſſaire pour enfler ce muſcle, ou que ce muſcle ne les reçoive pas; & qu'il n'en demeure qu'autant qu'il en faut pour emplir ce nerf, le ſentiment y reſtera ſans le mouvement. Il ſe peut faire auſſi que comme il y a pluſieurs fibres cachées dans la concavité du nerf, quelques-unes ſoient deſtinées pour fournir des eſprits aux muſcles, & les porter vers les extrêmitez du corps, & former le mouvement. De même que le Sang étant porté du cœur aux extrêmitez par les arteres, eſt reporté par les veines des extrêmitez au cœur. Mais cela ſoit dit en paſſant. Ajoûtons ſeulement à ce qui a été dit ci-deſſus, que les eſprits ſont quelquefois ſi agitez, par la maladie, par le ſommeil, par le vin, & par d'autres cauſes, & que les fibres du cerveau ſont ſi violemment ébranlées, que le cerveau en reçoit diverſes impreſſions; en ſorte que l'Entendement penſe quelque-
ſois

fois avoir de certains sentimens, que les organes des Sens n'ont point eus.

*La fidelité du cerveau est douteuse.*

5. D'ailleurs le cerveau, qui est comme la Citadelle de l'Ame, le Laboratoire de la Raison, l'Ouvrier de la perception, telle qu'elle puisse être, est-il d'une même forme, & d'une même structure dans tous les hommes? Ne le voyons-nous pas plus petit dans les uns, & plus grand dans les autres. La conformation de la tête, qui est une marque certaine de celle du cerveau, est si differente dans les hommes, que des Nations entieres ont la tête ronde, d'autres l'ont longue, quelques-unes pointue, & plusieurs l'ont plate. On sçait que la bonté de l'esprit, la force du raisonnement, & la fidelité de la memoire, viennent de la conformation, & de la disposition du cerveau & de la tête.

C'est une maxime du Philosophe Parmenide (a), que la disposition de l'Entendement de l'homme, dépend de

(a) *Parmenid. apud Arist. Metaph.* Lib. III. cap. 3.

de la diſpoſition des parties de ſon corps. L'experience, confirmée par un Proverbe commun, nous apprend que ceux qui ont de groſſes têtes ſont ordinairement gens de bon ſens, & que la petiteſſe de la tête eſt accompagnée de la legereté de l'eſprit. Hippocrate *(a)* raporte, que la Nation des Macrocephales, c'eſt-à-dire *des Longuetêtes*, étant perſuadée que la longueur de la tête contribuoit à la Valeur de l'homme, avoit d'abord employé l'artifice pour allonger la tête de leurs enfans, & que la nature enſuite ayant obéi à l'art, avoit donné cette figure à toutes les têtes de ce peuple. Il y a une Nation dans l'Amerique, qui prend ſoin de former en pointe les têtes de leurs enfans, & qui eſt toute folle & preſque furieuſe.

Therſite, cet homme qui nous eſt repreſenté par Homere ſi fat & ſi ſot, avoit la tête de cette même forme. De-là vient ce Proverbe, autant de têtes, autant d'avis: car de cette diverſité d'organes, qui nous ſont néceſ-

(a) *Hippocr. De aq. aër. & locis.* Sect. 3.

cessaires pour nous donner le sentiment des objets exterieurs, des fibres, des esprits, des cerveaux, des têtes, & de leurs changemens, vient cette grande diversité d'opinions, qui se rencontre dans les hommes. De là vient aussi qu'ils sont si changeans dans leurs jugemens, qu'ils rejettent dans leur vieillesse, ce qu'ils recherchoient dans leur enfance; que souvent dans un même jour, & quelquefois dans une même heure, un même homme change d'avis & d'inclinations, se contredit soi-même, & s'embrouïlle dans une si grande varieté de desirs.

*La fidelité de l'Esprit, ou Entendement humain est douteuse, & sa nature nous est inconnuë.*

6. Mais quand tous ces organes, qui sont si peu sûrs, seroient d'une fidelité incontestable, nous ne serions pas pour cela plus instruits de la maniere dont l'Ame perçoit les especes, ou images, imprimées dans le cerveau; de la maniere dont elle juge des choses qu'elle a perçeuës, & de la maniere enfin dont ces especes qui sont purement corporelles & materielles, peuvent se faire sentir à l'Ame qui est incorporelle & immaterielle.

Puisque nous ne savons donc pas de

de quelle maniere cette impreſſion qui ſe fait dans le cerveau peut parvenir à l'Ame, & que l'Ame cependant ſe ſent ébranlée & affectée en quelque façon par le cerveau, qui a été ébranlé lui-même par un mouvement corporel; de ſorte qu'elle concevra l'objet exterieur d'une certaine maniere; comme par exemple, elle concevra le Soleil comme un diſque lumineux & rayonnant, elle ſera incertaine ſi cette même figure ſe trouve dans l'œil, ou s'il s'y trouve une figure differente. Bien au contraire l'Ame eſt perſuadée, que l'image du Soleil ſe repréſente renverſée dans l'œil, quoi qu'elle reconnoiſſe en ſoi-même une idée du Soleil qui n'eſt point renverſé. Elle eſt auſſi perſuadée que tous les objets qui viennent à elle par le raport des yeux, ſe repréſentent en elle dans une ſituation contraire à celle dont ils ſont repréſentez dans les yeux; que ce qui lui paroit en haut, eſt dans le bas de l'œil; & que ce qui lui paroît à la droite, eſt dans le côté gauche de l'œil.

L'Ame eſt auſſi incertaine ſi l'image qui eſt partie du Soleil, eſt ſembla-

ble à celle qui eſt repréſentée dans l'œil. Elle ne ſçait pas même, ſi aucune image du Soleil s'eſt repréſentée dans ſon œil; ou ſi elle s'eſt formé elle-même cette idée ſur les traces, qui ſe ſont trouvé imprimées auparavant dans le cerveau; de même que les Idées que l'on ſe forme dans le ſommeil, dans la folie, ou dans l'yvreſſe, & qui n'ont cependant aucune réalité; & de même encore que les Idées que nous formons nous mêmes étant éveillez, étant en nôtre bon ſens, & étant ſans yvreſſe.

D'ailleurs, l'on a recherché juſqu'à cette heure, par une infinité de méditations, & de diſputes, quelle eſt la nature de nôtre Entendement, la plus noble faculté de nôtre Ame, en quelle partie de nôtre corps il eſt placé, quelle eſt ſon action, s'il n'a aucunes Idées, que par le miniſtere, & le meſſage des Sens, ou ſi la nature les lui a imprimées en le formant. Cette diverſité même d'opinions qui ſe trouvent dans les hommes, la difference de leurs Idées, & de leurs manieres de concevoir les choſes, qui ſont des operations de l'Entendement,

ment, nous montrent clairement combien la nature de l'Entendement eſt variable, incertaine, & inconnuë. Or toutes ces diſputes & ces queſtions touchant la nature de l'Entendement, ne peuvent être décidées que par l'Entendement même, qui étant d'une nature douteuſe, comment une choſe douteuſe ſe décidera-t-elle par une choſe douteuſe? Le goût ſe peut-il goûter lui-même? l'odorat ſe peut-il ſentir? la veuë peut-elle ſe voir?

Pour bien comprendre & entendre parfaitement la nature de l'Entendement, il faudroit aſſurément un autre Entendement: car il n'y a point d'autre faculté en nous, par le moyen de laquelle nous puiſſions le connoître. Que s'il nous eſt inconnu, & que nous ne ſachions pas ce qu'il peut faire, avec quelle aſſurance pourrons-nous nous ſervir d'une choſe qui nous eſt inconnuë, pour la perception des autres choſes qui nous ſont inconnuës? ou quelle créance pourrons-nous avoir aux choſes que nous aurons perçeuës par ſon moyen?

Puiſque les eſpeces, ou images, des objets exterieurs, qui ſont la ſource

des Idées qui se forment en nous, sont sujettes à tant de changemens ; puisque les Sens de nos corps sont si obtus & rebouchez ; puisque les organes de nos Sens sont si imbecilles ; puisque la nature de l'Entendement humain est si cachée, quelle connoissance certaine pouvons-nous nous promettre, de la convenance qui est entre l'objet exterieur qui se présente à nous, & l'Idée de cet objet qui se trouve imprimée dans nôtre Ame ?

---

## CHAPITRE IV.

### *TROISIE'ME PREUVE.*

*L'Esprit humain ne peut connoître la nature des choses avec une parfaite Certitude.*

NOus avons encore une Preuve bien claire de l'ignorance qui nous est naturelle, en ce que l'essence des choses est telle, qu'elle est incomprehensible à l'Esprit humain. Car puisque je viens de prouver, que la nature a formé l'homme de telle sorte,

te, & a diſpoſé ſon Eſprit de telle maniere qu'il ne peut acquerir une connoiſſance certaine des objets exterieurs, quoi que cela doive ſuffire pour nous ôter toute eſperance de connoître certainement la Vérité par la Raiſon : ſi je montre outre cela, que l'eſſence & la nature des choſes, & de l'homme même, eſt telle que l'homme ne la peut connoître, la confiance de l'Entendement humain n'aura plus aucun fondement qui la puiſſe ſoûtenir, puiſque j'aurai montré, que l'homme par ſa nature ne peut connoître les choſes avec certitude & évidence ; & d'un autre côté que les choſes par leur nature ne peuvent être connuës de l'homme certainement & évidemment. Et voici quelle en eſt la Preuve.

On ne peut connoître l'eſſence d'une choſe, ſi l'on ne ſçait en quoi elle convient, & en quoi elle diffère des autres choſes : c'eſt-à-dire, ſi l'on ne connoît ſon Genre & ſa Difference. Car les Philoſophes conviennent, que c'eſt en cela que conſiſte l'eſſence des choſes ; & que la meilleure définition qu'on en puiſſe donner, conſiſte

dans leur Genre & leur Difference. Que si le Genre & la Difference des choses ne peuvent donc pas être connuës, on n'en pourra pas non plus connoître la définition ni l'essence. Or on ne peut connoître le Genre d'une chose, c'est-à-dire, en quoi elle convient avec une autre chose de differente espece, si l'on ne connoît l'essence de l'une & de l'autre. Il est donc nécessaire de connoître l'essence de cette chose, dont on veut connoître le Genre. Or nous venons de dire que pour connoître l'essence de cette chose, il en faut connoître le Genre; ainsi l'essence & le Genre ont besoin l'un de l'autre pour être connus, & la connoissance de l'un dépend de la connoissance de l'autre. De sorte que l'on tombe dans un Cercle, qui est une sorte de raisonnement defectueuse & qui ne prouve rien.

On doit dire de la Difference, la même chose que je viens de dire du Genre: car je ne puis savoir en quoi une chose differe d'une autre, si je ne les connois toutes deux. Cela s'éclaircira par un exemple.

De-

Demandez aux Profeſſeurs de Philoſophie ce que c'eſt que l'homme, ils vous diront que c'eſt un Animal raiſonnable. Voilà le Genre, & la Difference. Or le Genre doit être commun également aux eſpeces qui ſont compriſes ſous ce Genre. L'homme doit donc être Animal de la même maniere que le cheval eſt Animal. Car ſi l'homme eſt Animal d'une autre maniere que le cheval, il y aura de la Difference dans le Genre même comme Genre, & partant il ne ſera point Genre. Or comment ſaurez-vous que l'homme & le cheval ſont également Animaux, ſi vous ne connoiſſez pas leur nature; & même ſi vous ne connoiſſez pas parfaitement ce que c'eſt qu'Animal: & c'eſt ce qui n'eſt pas moins incertain. Car ſi vous demandez à ces mêmes Profeſſeurs, ce que c'eſt qu'Animal, ils vous répondront que c'eſt ce qui vit, & ce qui ſent; ce qui a la vie & le ſentiment. Or comment pouvez-vous ſavoir, mes chers maîtres, ſi l'homme & le cheval ſentent également; ſi le ſentiment de l'homme eſt

entierement égal au ſentiment du cheval.

Voici Des Cartes, ce nouvel inventeur de la Vérité, ſi on l'en veut croire lui-même, qui ſoûtient que le cheval ne ſent pas mieux les éperons qui le piquent, que l'arbre ſent la hache qui le coupe. Nous voyons d'ailleurs de certaines plantes, qui donnent des marques de ſentiment quand on les touche, & qui pourtant ne ſont pas Animaux: ni par conſequent le cheval. Ajoûtez à cela, que l'on voit un cheval, que l'on voit un homme; mais que l'on ne voit un Animal, que lors que l'on voit un cheval, ou un homme, ou un poiſſon, ou un oiſeau, ou quelque autre Animal. On ne connoît donc l'Animal, qui eſt le Genre, que par ſes eſpeces: & nous cherchions tout à cette heure à connoître l'eſpece par le Genre: nous tombons donc dans ce genre vicieux de raiſonnement, que l'on appelle Diallele, comme qui diroit Alternatoire, lors que pour prouver une choſe qui eſt en queſtion, nous nous ſervons d'une autre choſe dont la

preuve dépend de celle-la même qui eſt en queſtion.

De plus, puis que pour connoître l'eſſence d'une choſe, il faut connoître ſon Genre; pour connoître l'eſſence du Genre, il faudra connoître ſon Genre; & le Genre de ce Genre, & toûjours de même en remontant. Ainſi la choſe ira à l'infini, & nous ne pourrons jamais parvenir à la connoiſſance de la choſe que nous cherchons; ou bien il faudra s'arrêter à quelque Genre ſuperieur, dont on ignore le Genre. Or ſi l'on ignore le Genre de ce Genre ſuperieur, on ignorera même ce Genre ſuperieur, & par conſéquent tous les autres Genres qui en dépendent, & la choſe même qui eſt en queſtion. Venons maintenant à la Difference, qui avec le Genre compoſe l'eſſence de l'homme.

Cette Difference eſt tirée de la Raiſon, dont on prétend qu'il eſt doüé. Or c'eſt cela même qui eſt en queſtion dans nôtre préſente recherche, ſavoir ſi l'homme eſt doüé de Raiſon, & s'il peut raiſonner. Puiſque nous ne ſommes pas aſſurez qu'il puiſſe raiſonner, nous ne ſommes pas

aſſurez qu'il ſoit un Animal raiſonnable, ni que la Raiſon ſoit ſa Difference. Supoſons néanmoins qu'il ſoit raiſonnable, ſommes-nous aſſurez qu'il ſoit le ſeul de tous les Animaux qui ſoit raiſonnable?

Nous avons les Livres de quelques grands Philoſophes, qui ſoûtiennent que la Raiſon ſe trouve auſſi dans d'autres Animaux. Perſonne ne peut décider cette conteſtation, s'il ne connoît auparavant ce que c'eſt que l'homme, & ce que c'eſt que ces autres Animaux. Il faut donc en revenir à la choſe même qui eſt en queſtion; ſavoir, ce que c'eſt que l'homme; & on cherche dans ce qui eſt inconnu la connoiſſance de ce qui eſt inconnu, ſans pouvoir ſortir de cet embarras.

CHA-

## CHAPITRE V.

### *QUATRIE'ME PREUVE.*

*Les choses ne peuvent être connuës avec une parfaite Certitude, à cause de leur continuel changement.*

IL y a encore une autre cause, & très manifeste, qui nous empêche de connoître les choses; savoir le continuel changement où elles sont sujettes: & ce changement est tel, qu'elles ne peuvent demeurer au même état quelque peu de temps que ce soit. Pour exprimer cette continuelle mutabilité des corps, les anciens Philosophes se sont servis de la comparaison d'un fleuve, qui est très convenable à ce sujet. Car comme Heraclite a fort bien dit, que jamais personne n'est entré deux fois dans le même fleuve; par ce que les eaux qui s'écouloient hier de cet endroit du fleuve où un homme est entré, sont déja écoulées, & que d'autres ont pris leur place, qui s'écoulent

présentement : & comme le Philoſophe Cratyle n'a pas dit moins vrai, lors qu'il a ſoûtenu qu'on ne peut entrer ſeulement une fois dans le même fleuve : de même ce cheval ſur lequel vous étes porté, & que vous croyez connoître, eſt un autre cheval que celui qui vous portoit hier ; & que celui même qui vous portoit il n'y a qu'un moment. Le tems en a emporté une partie. Ses chairs, ſes os, ſa peau, ſon poil ſont changez, par la nourriture qu'il a priſe, par les excremens qu'il a rendus, par ſon accroiſſement, par la reſpiration, par la tranſpiration, par la chaleur exterieure, par l'interieure, par l'abord de l'air qui l'environne, par les eſprits qui s'écoulent : la matiere qui ſurvient réparant la perte de celle qui eſt échappée.

C'eſt pourquoi Platon, & tous ces anciens Philoſophes qu'il cite dans ſon Theætéte ; je veux dire Empedocle, Heraclite, Protagore, & la plûpart des autres Philoſophes, ſi vous en exceptez Parmenide ; & ces Poëtes celebres, Homere & Epicharme,

qui

qui ont été ſuivis par *(a)* Seneque; ils ont tous dit que toutes choſes ſe font, mais qu'aucune n'exiſte, en ſorte qu'on puiſſe dire qu'elle eſt quelque choſe d'aſſuré & de fixe. Il s'enſuit de là, que lors que je m'appliquerai à rechercher la connoiſſance de quelque choſe, elle ceſſera d'être ce qu'elle étoit, avant que mon Eſprit ſe ſoit attaché à cette recherche. C'eſt ce qui obligeoit le Philoſophe Cratyle d'aſſurer, qu'il ne falloit rien dire; & de ſe contenter de remuer le doit. Or comme ce que l'on appelle les Univerſaux, ſont compoſez des choſes particulieres & ſingulieres, puiſque l'on ne peut connoître les choſes particulieres, à cauſe qu'elles nous échapent par ce changement & cet écoulement continuel, il s'enſuit que l'on ne peut connoître les Univerſaux, qui en ſont compoſez.

Ce raiſonnement a eu un tel pouvoir ſur l'eſprit de St. *(b)* Auguſtin, qu'il en a tiré cette conſéquence: *Qu'il ne faut point attendre de nos*



*(a)* *Senec.* Epiſt. 58.
*(b)* *Auguſtin.* Quæſt. 83. Quæſt. 9.

*Sens la parfaite connoiſſance de la Vérité.* Et Ariſtote (*a*) voulant répondre à ce même raiſonnement, s'y eſt pris d'une maniere ſi frivole, qu'il l'a même confirmé. Allons encore plus loin.

Puiſque toutes choſes ſont ſujettes au changement, il faut que j'y ſois ſujet moi-même, & que je change d'heure en heure, & de moment en moment. Pendant que je parle, je deviens un autre homme; & encore que ce changement ne s'apperçoive pas aiſément dans ſi peu de tems, on le reconnoît aiſément quelque tems après. Comment donc un homme, qui eſt ſi changeant, ſi variable, & ſi peu conſtant en lui-même, pourra-t-il juger aſſurément de toutes les autres choſes?

(*a*) *Ariſtot. Metaph.* Libr. III. cap. 5.

CHA-

## CHAPITRE VI.

### *CINQUIE'ME PREUVE.*

*Les choses ne peuvent être connuës avec une parfaite Certitude, à cause de la difference des hommes.*

SI les hommes sont si sujets au changement, qu'il n'y en a pas un seul qui pendant quelque peu de tems soit semblable à lui-même, il faut qu'il se trouve une difference infinie dans cette grande multitude d'hommes, comme je l'ai déja remarqué. De cette grande varieté quelle convenance de Jugemens peut-on attendre? quelle conformité & quelle fermeté de sentimens? Comment pourrai-je savoir que ce qui me paroît, vous paroît comme à moi? que ce qui me paroît blanc, vous paroît blanc? & que cette couleur, que nous appellons blanche, vous & moi, nous paroît à vous & à moi une même couleur.

Puisque les choses paroissent donc differentes aux hommes, ou du moins que

que nous ne pouvons ſavoir ſi elles leur paroiſſent ſemblables, dans cette grande multitude d'hommes, qui voyent les choſes differemment, ou qui ignorent s'ils les voient d'une même ſorte, lequel d'entr'eux croira-t-on, qui les voit telles qu'elles ſont véritablement? & dans un décord ſi univerſel, quelle ſera la regle de Vérité à laquelle tous les hommes conviendront de s'arrêter?

Le Poëte Euripide à fort bien reconnu ce défaut de la nature humaine, lors qu'il a fait dire à Eteocle, que (*a*) *Parmi les hommes rien n'eſt égal, rien n'eſt ſemblable, hormis les noms des choſes, mais que les choſes mêmes n'ont rien de fixe ni d'aſſuré.*

Le Philoſophe Protagore l'a auſſi reconnu, & c'eſt ce qui lui a fait dire, que chacun eſt à ſoi-même la regle de Vérité. Mais pour moi je dis de plus, que perſonne ne peut être à ſoi-même la regle de Vérité, à cauſe de cette diſſemblance, dont je viens de parler, non ſeulement de tous les hommes entr'eux, mais de chacun d'eux

(*a*) *Euripid. Phœniſſ.* vs. 504, 505.

d'eux avec soi-même. Cette matiere a été traitée excellemment par Platon dans son Theætéte, & par Sextus Empiricus *(a)*. Ils méritent l'un & l'autre d'être consultez.

---

## CHAPITRE VII.

### *SIXIE'ME PREUVE.*

*Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, par ce que leurs causes sont infinies.*

A Toutes ces preuves il faut encore ajoûter celle-ci, que toutes les choses de ce monde sont liées entr'elles de telle sorte, qu'on ne peut en concevoir aucune sans en concevoir une autre; ni cette autre sans une troisiéme; ni cette troisiéme sans une quatriéme, jusqu'à ce que portant nôtre Esprit de l'une en l'autre, nous ayons parcouru l'infinité des choses dont le monde est composé. Or

(*a*) *Sext. Empir. Pyrrhon. Hypot.* Libr. I. cap. 14.

Or l'Entendement humain n'étant pas capable de sa nature de savoir tout, & ne pouvant rien savoir sans savoir tout, il s'ensuit qu'il ne peut rien savoir.

Je veux, par exemple, savoir ce que c'est que l'homme; comme il est composé d'un corps, d'une Ame, & qu'il est doüé de Raison, je ne puis connoître ce qu'il est, si je ne connois la nature du corps, de l'Ame, & de la Raison. Le corps de l'homme étant composé de feu, d'air, d'eau, & de terre, je dois connoître la nature de ces quatre Elemens, pour pouvoir connoître la nature de l'homme. Je commence par le feu, & pour le connoître, je m'applique à la recherche de ce que les Philosophes en ont pensé. Je consulte Des Cartes, & je vois que je ne puis aprendre de lui quelle est la nature du feu, si je ne m'instruis exactement du Systême du monde qu'il a inventé. Et ce n'est pas assez que de m'en instruire, il faut l'examiner, & le comparer avec les Systêmes des autres Philosophes, & juger ensuite lequel de tous ces Systêmes est véritable.

ble. Pour le pouvoir bien faire, il faut remonter à la connoissance des premieres causes, qui jusqu'ici sont inconnues.

Quand j'aurai recherché la nature du feu, il faudra passer à celle de l'air, & ensuite à celle de l'eau, & enfin à celle de la terre ; & en chacune de ces recherches nous trouverons les mêmes difficultez. Il faudra de là en venir à celle de la fabrique du corps humain, à la structure & à l'usage des parties du corps : matiere d'un travail, & d'une étude infinie, chacune de ces choses aprés les disputes & les experiences de tant d'années, étant demeurées dans une grande obscurité.

On ne pourra pas se dispenser de rechercher, comment le corps de l'homme est engendré, recherche importante & difficile touchant la generation & les causes de la generation; ce que le pere, ce que la mere y contribuë; d'où leur vient cette faculté d'engendrer; comment l'enfant se forme dans le ventre de sa mere, comment il s'y nourrit; qui lui donne la force & l'industrie de sortir de cet-

cette prison; savoir si un homme peut être engendré sans pere, ou sans mere, comme quelques-uns l'ont cru; pourquoi il s'engendre un mâle, pourquoi une femelle; pourquoi un enfant camus, pourquoi crespu, pourquoi petit, pourquoi colere, pourquoi adonné aux femmes, pourquoi grand mangeur, pourquoi yvrogne, pourquoi sain, pourquoi de longue vie. Voyez quelle infinité de choses il faut savoir.

Je supose néanmoins qu'on les puisse savoir, voici d'autres difficultez inexplicables qui se présentent touchant la nature de l'Ame de l'homme; ce que c'est, où elle est, comment elle agit, quel est l'effet de son action, comment elle est jointe au corps. Quand on aura sçu tout cela, il faudra voir ensuite ce que c'est que la Raison, quel est son usage, quels sont ses effets. Cette recherche vous engagera dans l'étude de toute la Dialectique. La chose iroit à l'infini, si l'on vouloit faire le denombrement de toutes les connoissances qui sont nécessaires pour parvenir à celle de l'homme; & la vie ne

ne ſufiroit pas pour ſavoir la moindre partie des choſes qu'il faut ſavoir pour connoître quelque choſe. Il vaut donc mieux s'arrêter dès l'abord, de peur de s'engager dans un travail inutile.

---

## CHAPITRE VIII.

### *SEPTIE'ME PREUVE.*

*L'Homme n'a point de regle certaine de la Vérité.*

C'Eſt une Preuve invincible & capitale contre la temerité des Dogmatiques, que le défaut d'une Regle certaine de Vérité, dont Dieu a privé la nature humaine. Car comme tous les choſes ſont mêlées du vrai & du faux, & que nous ſommes en peine de les diſcerner, & que nous nous y trompons ſouvent, comment pourrons-nous faire ce diſcernement, ſi nous n'y appliquons une Regle certaine de Vérité, qui nous fera connoître ſans aucun doute que ce qui y conviendra, ſera véritable; & que

que ce qui n'y conviendra pas sera faux. C'est pourquoi ceux qui se sont appliquez à la recherche de la Vérité, auxquels on a donné le nom de Philosophes, ont employé toute la force de leur esprit pour trouuer cette Regle. Ils lui ont donné le nom de *Criterium*, & ils en ont fait deux especes; l'une pour regler les actions, l'autre pour regler les opinions. Toute la vie se conduit par le premier, & toutes nos connoissances dépendent du second : lequel étant bien établi, nous aurons un moyen de distinguer le vrai du faux : & c'est ce qu'on appelle, la Regle, ou le κριτήριον de la Vérité.

Ce *Criterium* se peut prendre en diverses sortes, mais nous ne cherchons présentement que celui qui est proprement la mesure de la comprehension ou perception; par le moyen de laquelle mesure, en y procedant avec art, on peut comprendre les choses obscures. Nous ne parlons ici que de cette sorte de *Criterium*, ou de Regle de Vérité, qui se sert de la Raison pour acquerir la connoissance de la Vérité.

Ce

Ce *Criterium* ſe diviſe en trois eſpeces, le *Criterium duquel*, le *Criterium par lequel*, & le *Criterium ſelon lequel.* Le *Criterium duquel*, c'eſt l'homme ; car il s'agit de la connoiſſance de la Vérité que l'homme veut acquerir. Le *Criterium par lequel*, ſont les inſtrumens dont l'homme ſe ſert pour connoître la Vérité, comme les Sens, ou l'Entendement. Et le *Criterium ſelon lequel*, c'eſt l'action de l'Eſprit humain', qui applique à la recherche de la Vérité le *Criterium par lequel.*

D'autres ont déja prouvé par des Raiſons très-claires, que ces trois ſortes de *Criterium* ſont incertaines, & inutiles à la connoiſſance de la Vérité. Car puiſque la nature de l'homme nous eſt inconnuë, ayant été vainement recherchée par tant de méditations & de conteſtations des Philoſophes ; il nous eſt encore bien plus inconnu, ſi elle peut connoître la Vérité. Le *Criterium duquel*, qui eſt la nature humaine, eſt donc incertain.

Si cela eſt ainſi, comme la choſe parle d'elle même, il s'enſuit que le *Cri-*

*Criterium par lequel*, eſt encore plus incertain, ſavoir les Sens de l'homme, ou les impreſſions qu'ils reçoivent, ou leurs ébranlemens intimes; ou la Phantaiſie, qu'on appelle autrement l'Imagination; c'eſt-à-dire, une impreſſion ou impulſion faite dans l'Ame par un objet exterieur, ou une modification de l'Entendement, que les Philoſophes Latins appellent *Viſum*. L'Entendement même, que d'autres veulent être le *Criterium par lequel*; ou la Raiſon, ſelon pluſieurs, qui eſt une faculté de l'Entendement; tout cela eſt également incertain. Car on ne peut pas connoître les facultez d'une nature qui eſt inconnuë.

Les facultez étant inconnues, les actions le ſont auſſi: & c'eſt en elles que conſiſte le *Criterium ſelon lequel*. Je n'ai pas entrepris de raporter ici tout ce qui fait à ce ſujet, car nous avons encore trop de chemin à faire, pour pouvoir nous arrêter long-tems dans les mêmes lieux: veu principalement que peu de gens ignorent, tout ce que l'on a coûtume de dire dans les Ecoles de Philoſophie ſur l'infidelité des Sens, & ſur celle de l'Enten-

tendement: car il n'y a point de matiere ſur quoi les Academiciens & les Sceptiques ſe faſſent plus valoir. Je propoſerai ſeulement quelques preuves, qui ôtent toute la créance que l'on pourroit avoir aux Regles de Vérité ou *Criterium.*

Puiſque pour connoître la Vérité, il faut avoir un *Criterium*, ou Regle de Vérité, il eſt néceſſaire de le trouver, avant que de rechercher la connoiſſance de la Vérité. Or pour trouver ce *Criterium*, il faut ſavoir diſcerner le vrai *Criterium* du faux. Pour cela, nous devons chercher auparavant ſi le vrai *Criterium* a des marques certaines de Vérité, par le moyen deſquelles nous le puiſſions connoître, & ſans leſquelles nous ne le ſaurions connoître. Et comment connoîtrons-nous ces marques de Vérité, ſi nous ne connoiſſons la Vérité? Il faut donc avoir trouvé la Vérité avant que de pouvoir trouver le *Criterium*; & il faut avoir trouvé le *Criterium* avant que de pouvoir trouver la Vérité; & puiſque nous n'avons trouvé ni la Vérité ni le

*Criterium*, il s'enſuit qu'on ne peut trouver ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs puiſque le *Criterium* eſt la Regle de la Vérité; il faut avoir dreſſé cette Regle, & être aſſuré qu'elle ſoit droite, avant que de l'appliquer à la Vérité; car ſi elle n'eſt droite, & que nous ne ſoyons aſſurez qu'elle ſoit droite, elle ne ſera pas ſûre & nous ne pourrons pas nous y fier. Or nous ne ſaurions la dreſſer, ni être aſſurez qu'elle ſera droite, ſi nous n'avons une autre Regle de Vérité, qui ſoit aſſurément droite, & qui nous puiſſe ſervir à rectifier la premiere. Cette ſeconde pour être bien dreſſée, doit être rectifiée ſur une troiſiéme, & cette troiſiéme ſur une quatriéme, & ainſi juſqu'à l'infini. Ces matieres ont été expliquées plus au long par le Philoſophe Sextus Empiricus, homme ſubtil & pénétrant, qui a rabatu mieux que perſonne la fierté des Dogmatiques. Pour moi je me ſuis contenté de toucher la choſe ſommairement.

CHA-

## CHAPITRE IX.

### *HUITIE'ME PREUVE.*

1. *On dispute contre l'Evidence.* 2. *Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis, qui sont yvres, & qui sont fous, sont aussi évidens que les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont éveillez, qui sont à jeun, & qui sont en leur bon Sens.*

1. TOus ceux qui se vantent de pouvoir parvenir à la connoissance de la Vérité, par le moyen de quelque Regle de Vérité, ou *Criterium*, conviennent tous qu'outre cela il est nécessaire d'avoir une évidente & distincte perception des choses, soit par les Sens, soit par la Raison, soit de quelque autre maniere que ce puisse être; en sorte que l'Entendement pour comprendre quelque chose, ait besoin d'une idée distincte & évidente de cette chose. C'est là le langage de tous les Dogma- *On dispute contre l'Evidence.*

 tiques;

tiques; en quoi ils ne s'apperçoivent pas qu'ils rendent par là la connoissance de la Vérité encore plus difficile; & qu'au lieu d'un *Criterium*, ils en demandent deux, à savoir l'idée de la chose, & l'évidence de cette idée. Or si l'on convient qu'il n'y a point de *Criterium*, comme je viens de prouver qu'il n'y en peut avoir, il s'ensuit que l'Evidence, qui est la compagne du *Criterium*, ne subsistera point. Ajoûtez à cela, qu'il n'y a rien d'évident que ce qui est évident à tout le monde. Car si personne ne veut recevoir pour évident, que ce qui lui paroît évident, le vrai & le faux seront également évidens; car chacun de ceux qui auront des opinions contraires, alleguera l'Evidence pour preuve de son opinion; car rien n'est si évident, qu'il paroisse évident à tout le monde, d'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'Evidence.

En quoi l'on ne peut assez admirer l'imprudence de ces Philosophes, qui se vantant tous d'avoir l'Evidence par devers soi, ne voyent pas ce qui est très évident; savoir que cette Eviden-

vidence eſt trompeuſe, qui prend également la défenſe des parties oppoſées, & prête ſon ſecours à chacune d'elles contre l'autre; & que l'on ne pourra jamais tirer aucun avantage de ce ſecours, juſqu'à ce que tous les Philoſophes ſoient d'accord, & ſe reüniſſent tous en une même Secte. Quelqu'un aura-t-il aſſez de préſomption, quelques claires & diſtinctes notions qu'il ait des choſes, pour croire être le ſeul ſage au monde, & que tous les autres hommes ſont inſenſez. L'Evidence ne trompe-t-elle pas même ſouvent une même perſonne, qui trouve dans ſa vieilleſſe une choſe évidemment fauſſe, qui lui paroiſſoit évidemment véritable dans ſon enfance.

Ecoutons ce que dit Sophocle: (a) *Jamais deux hommes amis, ni deux peuples alliez, n'ont gardé entre eux les mêmes ſentimens. Car les uns plûtôt, les autres plus tard, trouvent les mêmes choſes douces & ameres.* Ajoûtons encore ces paroles

(a) *Sophocl. Ædip. Tyr.* vſ. 639. & ſeq.

les de Terence : (a) *Jamais homme n'a si bien reglé sa vie par la raison, que l'état des choses, le tems & l'usage ne lui ayent apporté quelque nouveauté, & quelque instruction, lui faisant connoître qu'il ignoroit ce qu'il croioit savoir, & lui faisant éprouver que ce qu'il auroit cru le plus desirable, devoit être rejetté.* Or de toutes les Evidences, laquelle croirons-nous devoir suivre ? Sera-ce celle de l'enfance ? Sera-ce celle de l'âge viril ? Sera-ce celle de la vieillesse ? Ce Denys d'Heraclée qui, vaincu par la douleur, passe de la Secte des Stoïciens à celle des Epicuriens, & qui pour cela fut surnommé le Changeant, pendant qu'il tenoit le parti des Stoïciens, trouvoit-il de l'obscurité & de la confusion dans toutes choses ?

*Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis, qui sont yvres, & qui sont fous, sont aussi évidens que les objets qui se présentent à l'Esprit*

2. Je dis de plus que ce qui paroît à l'Esprit dans le sommeil, dans l'yvresse, & dans la folie, n'a pas moins d'Evidence que ce qui paroît à l'Esprit quand on est éveillé, quand on est à jeun, & quand on est dans son bon Sens. Quand on

(a) *Terent. Adelph.* Sc. 4. Act. V.

on eſt éveillé, quand l'yvreſſe eſt paſſée, ou que l'on eſt revenu de ſa folie, on reconnoît véritablement que l'on étoit alors dans l'erreur; mais l'on ne s'en apperçoit point dans le tems du ſommeil, du vin, ou de la folie. On doute même quelquefois en dormant ſi l'on veille, ou ſi l'on dort; & après y avoir fait reflexion, on croit quelquefois veiller, & voir avec une parfaite Evidence ce qui paroît à l'Eſprit.

*de ceux qui ſont éveillez, qui ſont à jeun, & qui ſont en leur bon ſens.*

Cet homme d'Argos qui croioit être à la Comedie, & qui ſeul frappoit des mains devant un Théatre vuide, ne croioit-il pas voir & entendre clairement le geſte & le recit des Acteurs? Les emportemens des fous, leurs craintes, leurs fuites, leurs tranſports, ne ſont-ce pas des marques d'un Eſprit évidemment & violemment agité par les images des choſes qui ſe préſentent à lui. Ne ſe trouve-t-il pas des gens qui étant endormis répondent fort à propos à ce qu'on leur demande; d'autres qui font de fort beau vers, & quelques-uns qui marchent ſur les toits des maiſons avec beaucoup de cir-

conſpection? Ce qu'ils ne feroient pas, s'ils n'y étoient excitez par de très-claires idées? Ceux qui croyent aſſiſter aux aſſemblées nocturnes des Sorciers, n'ont-ils pas en eux des idées très-claires de choſes très-fauſſes & très-frivoles? Et telles qu'étant éveillez, ils ne reconnoiſſent pas qu'ils dormoient quand ces viſions leur paſſoient par l'eſprit; & croyent ſi certainement les avoir veuës, qu'ils s'imaginent que ceux qui leur contredisent, dorment eux-mêmes, ou ne ſont pas dans leur bon Sens.

Puiſque ces images qui ſe préſentent à nous dans le ſommeil, quelque évidentes qu'elles nous paroiſſent, ſont néanmoins très-fauſſes, comment pourrons-nous ſavoir, ſi nôtre veille n'eſt point un autre ſommeil, pendant lequel les images des choſes qui paroiſſent à nôtre Eſprit, de quelque lumiere qu'elles ſemblent environnées, ſont néanmoins vaines & fauſſes? Platon dans ſon Théœtete a formé ce doute comme moi. Ceux-là ſe trompent fort, qui croyent avoir trouvé une marque certaine, pour découvrir la fauſſeté des ſonges; ſavoir

voir en ce qu'ils n'ont pas de raport avec les choſes, que nous avons faites en veillant. Car ſi par hazard elles y ont du raport, il n'y aura plus de marque qui puiſſe ſervir à les diſtinguer. Or il peut fort bien arriver qu'il s'y trouve du raport. Comme, par exemple, ſi je ſonge en dormant que je raconte à mes amis les mêmes choſes que je leur racontois le jour précedent, & que l'aboyement d'un chien a interrompu mon recit; le lendemain après mon reveil, je ſerai en doute ſi l'aboyement de ce chien a interrompu le recit que je faiſois étant éveillé, ou celui que je faiſois étant endormi. Comme il nous arrive quelquefois de douter, ſi de certaines choſes nous ſont effectivement arrivées, ou ſi nous les avons rêvées. Que ſi d'ailleurs nos ſonges n'ont point de raport avec les choſes que nous avons faites en veillant, pourquoi croirons-nous plûtôt que les choſes que nous avons penſées en dormant, ſont fauſſes, que celles que nous avons penſées, étant éveillez? Car puiſqu'elles ſont également diſcordantes entr'elles, &

que ce decord eſt la marque de la fauſſeté, les unes ne doivent pas être plus ſuſpectes de fauſſeté que les autres.

On demeure d'accord que les veuës de nôtre Entendement ſont formées par l'impulſion du cerveau, & par le mouvement des fibres & des eſprits comme je l'ai dit. D'où il s'enſuit que l'évidence des images que j'ai préſentes à l'Eſprit, n'étant qu'une certaine maniere, ou une modification de ces images, vient de la même cauſe que ces images mêmes. Si l'on convient de ce point, que l'on ne peut nous conteſter, il faut auſſi convenir que le cerveau peut être ébranlé, & que les eſprits & les fibres peuvent être agitées de la même ſorte par des cauſes internes, que par des objets exterieurs. D'où il faut conclure, que l'Evidence peut ſe trouver dans le faux comme dans le vrai; & que l'Evidence du vrai ne porte aucunes marques, par où on la puiſſe diſtinguer de l'Evidence du faux. Et ces marques ne peuvent pas être priſes d'ailleurs, s'il eſt vrai, comme le ſoûtiennent les défenſeurs

de

de l'Evidence, que ce qui est évident est évident par soi-même, & n'a point besoin de preuves du dehors.

Car autrement pour reconnoître l'Evidence on auroit besoin d'une autre Evidence, comme d'une lumiere exterieure pour voir la lumiere. De même que si quelqu'un portoit plusieurs piéces de monnoye dans un sac, qui fussent toutes de cuivre, à la reserve d'une seule qui seroit d'argent; & que des pauvres, qui sauroient la chose, demandassent qu'on leur donnât en aumône ces piéces de monnoye, chacun d'eux esperant que la piéce d'argent seroit pour lui; que celui à qui ce sac & ces piéces apartiennent, en face ensuite la distribution dans l'obscurité & pendant la nuit, aucun de ces pauvres ne pourra savoir s'il a reçu la piéce d'argent, ni même si elle aura été tirée de dedans le sac; & si quelqu'un d'entre eux faisant des conjectures sur le son de sa piéce, ou sur les remarques qu'il y peut faire en la maniant, ou sur d'autres indices frivoles, croit savoir certainement, & avoir reconnu évi-

demment qu'il a la piéce d'argent, il ſera ridicule. Les autres pauvres ne le ſeront pas moins, ſi chacun d'eux a la même opinion de ſa piéce, & croit que tous les autres ſe trompent; & ce decord ne pourra être terminé qu'à la lumiere & au grand jour.

Il en eſt de même de l'erreur des Dogmatiques. Environnez des tenebres épaiſſes de l'ignorance, chacun d'eux tient dans ſes mains, & manie ſa piéce de cuivre, & il n'y en a aucun qui ne ſe vante d'avoir reconnu à des marques infaillibles, que ſa piéce eſt cette piéce unique & précieuſe, à ſavoir la Vérité, qu'il a reçue de Dieu, diſpenſateur de tous les biens, & qui ne s'attribue une perception diſtincte, évidente, & plus claire que la lumiere du Soleil en plein midi; qui ne ſoit perſuadé que tous les autres ſont dans l'erreur, ayant la même opinion de leurs piéces de monnoye: & il ne reconnoîtra que ſon Evidence tant vantée n'eſt que tenebres, qu'après que la lumiere lui ſera venue d'ailleurs.

CHA-

## CHAPITRE X.

### *NEUVIE'ME PREUVE.*

*1. Raison de douter de toutes choses, proposée par Des Cartes; savoir, que nous ignorons si Dieu ne nous a point créez de telle nature, que nous nous trompions toûjours. 2. D'où il s'ensuit que l'intime perception des choses est douteuse.*

1. DES Cartes nous fournit encore une autre Raison de douter, lorsqu'il dit dès l'entrée de ses Meditations, & de ses Principes, (a) *Que nous ne savons pas si Dieu ne nous a point voulu créer de telle nature, que nous nous trompions toûjours, même dans les choses qui nous paroissent les plus claires.* Ce doute étoit digne d'un Philosophe, si celui qui l'a proposé, eût pris soin de le resoudre. Quand je dis qu'il est digne d'un *Raison de douter de toutes choses, proposée par Des Cartes, savoir que nous ignorons si Dieu ne nous a point créez de telle nature, que nous nous trompions toûjours.*

(a) *Cartes. Medit.* 1. & 6. *Princip. Part.* I. § 5. & 13.

d'un Philoſophe, je n'entens pas un Philoſophe Chrêtien, qui ſçait que (a) *Dieu éclaire tous les hommes venants en ce monde.* Mais Des Cartes parloit alors en Philoſophe, & non pas en Chrêtien. Et celui qui a bien pu ſupoſer qu'il n'y a point de Dieu, (b) a bien pu ſupoſer auſſi que Dieu a créé les hommes ſujets à l'erreur. Mais lors qu'il ſe porte pour nouvel inventeur de la Vérité, ayant commencé le Syſtême de ſa Philoſophie par le doute, & ayant propoſé les raiſons de ce doute; néanmoins incontinent après, comme ſi le chemin de la Vérité lui avoit été montré du Ciel, il ceſſe ſi abſolument de douter, qu'il ne ſe met pas ſeulement en peine de reſoudre les argumens qui l'avoient obligé de douter.

Mais ce n'eſt pas ici que cette matiere doit être traitée. Il ſuffit de dire maintenant, que ce doute eſt de telle importance pour empêcher nos Eſprits de recevoir aucune propoſition comme certaine, tant que nous ne nous

(a) *Job.* I. 9.
(b) *Cartes. Princ.* Part. I. §. 7.

nous servirons que de nôtre Raison, que tant s'en faut que Des Cartes l'ait détruit, mais même qu'il ne peut aucunement être détruit, si la Raison n'enprunte le secours de la Foi. Car si quelqu'un se persuade que l'homme est un Animal, formé de telle sorte par la nature, que ce qui paroît vrai soit faux, tout ce qu'on lui proposera contre cette opinion, lui paroîtra faux ou véritable; s'il lui paroit faux, il le rejettera avec justice; s'il lui paroît véritable, se croyant de telle nature que ce qui lui paroît véritable est faux, il sera encore obligé de le rejetter comme faux. Ainsi il lui sera aisé de renverser toutes les raisons qu'on pourra lui objecter contre son opinion: & l'on n'en pourra inventer aucune, qui ne tombe sous cette loi generale, que ce qui paroît le plus vrai à l'homme est le plus faux.

2. Au reste, tout ce que j'ai allegué ci-dessus, & principalement cette raison de douter de toutes choses que Des Cartes a proposée; renversant de fond en comble ce fort dans lequel les Dogmatiques se retranchent, lors qu'ils

*D'où il s'ensuit que l'intime perception des choses est douteuse.*

qu'ils disent, que nous avons une certaine connoissance intime de plusieurs choses; qui bien que non fondée sur la Raison, est néanmoins certaine & évidente; que telle est la connoissance des premiers principes; telle la connoissance que j'ai d'être présentement éveillé; qu'encore que ces choses ne puissent pas se prouver par des raisonnemens, nous appercevons néanmoins par une certaine perception intime, que ces choses sont certaines. Car si la nature m'a formé de telle sorte, que ce qui me paroît le plus vrai soit le plus faux, lors que je croirai savoir & sentir par une perception intime, que le tout est plus grand que sa partie, ou que je suis éveillé, je serai obligé de croire que cela est faux, si je veux m'en tenir à cette raison de douter, proposée par Des Cartes.

CHA-

## CHAPITRE XI.

### *DIXIE'ME PREUVE.*

*C'eſt une petition de principe, que de vouloir prouver par raiſon, que la Raiſon eſt certaine.*

NOus avons encore une autre preuve pour faire voir la foibleſſe de la Raiſon, qui revient au même que la précedente. Quelque raiſonnement que l'on puiſſe former pour defendre la Raiſon, c'eſt une production de la Raiſon. Or la Raiſon ne peut rien produire qui ſoit entierement certain. Donc quelque preuve que je puiſſe inventer pour defendre la certitude de la Raiſon, elle ſera incertaine. C'eſt donc une petition de principe, que de defendre la Raiſon par raiſon: car les argumens que l'on propoſe pour cela, comme certains, & véritables, ſont produits par la Raiſon; & c'eſt cela même qui eſt en queſtion, ſavoir ſi la Raiſon peut produire quelque choſe de certain & de véritable.

## CHAPITRE XII.

### ONZIE'ME PREUVE.

*Les raiſonnemens ſont incertains.*

IL faut nous endurcir le front, & puiſque nous avons commencé de douter, il faut douter à bon eſcient, quand les Dogmatiques devroient s'en deſeſperer. Quelque preuve qu'ils propoſent contre moi, ils ſe ſerviront pour cela d'un raiſonnement. Je ne me ſervirai point ici de l'autorité de pluſieurs Philoſophes, à qui tout cet art de raiſonner a paru douteux, incertain, trompeur; qui ont ſoûtenu que ces regles de Dialectique ſont des piéges, & des entraves dont on ne peut ſe débarraſſer, qui font paroître véritable ce qui eſt conſtamment faux; & qui concluent de là, qu'il faut être inſenſé pour ajoûter foi à ce qui nous trompe ſouvent.

Je veux me rendre plus facile. Qu'on me propoſe ici un raiſonnement que nos adverſaires tiennent pour très certain

tain & inconteſtable, je vais vous faire voir qu'il eſt très incertain, & ne prouve rien. Ils veulent prouver que Pierre eſt un Animal raiſonnable: voici comme ils raiſonnent. Tout homme eſt un Animal raiſonnable; Pierre eſt homme; Donc Pierre eſt un Animal raiſonnable. La prémiere de ces trois propoſitions, qui eſt univerſelle, paſſe principalement pour être véritable, par ce que chaque homme en particulier eſt un Animal raiſonnable. Car après que l'on a reconnu que cet homme eſt un Animal raiſonnable, & celui-là encore, & cet autre auſſi, & que l'on n'a vû aucun homme qui ne fût un Animal raiſonnable, de l'amas de toutes ces propoſitions particulieres, qui décident que chaque homme en particulier eſt un Animal raiſonnable, on a formé cette propoſition univerſelle; Tout homme eſt un Animal raiſonnable; d'où il s'enſuit que la certitude de cette propoſition univerſelle, dépend de la certitude de toutes ces propoſitions particulieres.

Mais dans le raiſonnement que nous examinons, la certitude de la propoſi-

sition particuliere dépend de la certitude de la proposition universelle; car de ce que tout homme est un Animal raisonnable, on conclud que Pierre est un Animal raisonnable; ainsi l'on tombe dans ce raisonnement vicieux que l'on appelle un Cercle, & que les anciens Philosophes nommoient Diallelle. D'ailleurs puisque Des Cartes a cru & soûtenu, que Dieu peut changer l'essence des choses, & faire qu'elles ne soient pas ce qu'elles sont, en sorte que le nombre de vingt ne soit pas composé de deux dixaines, qu'un homme ne soit pas un Animal raisonnable, (je n'examine point maintenant la Vérité de ces propositions) il se pourra faire qu'il se trouvera quelque homme qui ne sera point un Animal raisonnable; & partant cette premiere proposition universelle, tout homme est un Animal raisonnable, ne sera pas véritable.

Cet exemple peut nous suffire, pour nous faire douter de la certitude de tous les autres raisonnemens: & c'est à quoi nous engagent les preuves qu'en ont données de très habiles Philosophes. Mais je ne fais maintenant qu'ef-

qu'effleurer ces matieres. C'eſt pourquoi, ſi je ſuis ſage, je dois prendre garde de n'ajoûter pas foi legerement aux raiſonnemens, dont j'ai ſi ſouvent éprouvé la fauſſeté. Etant dans cette diſpoſition; ſi je ſuis attaqué par une troupe de Dogmatiques, de quelles armes ſe ſerviront-ils pour me combattre, tant que je ſerai couvert de mes doutes & de ma défiance? Les meilleures armes qu'ils puiſſent employer, ſeront ces raiſonnemens, qu'on appelle Démonſtrations. Car de quelque preuve que l'on ſe ſerve, elle ſera ſans force, ſi on ne la reduit en forme d'argument & de raiſonnement. Or il n'y a point d'argument ni de raiſonnement, qui ne tombe ſous cette loi de douter que j'ai propoſée.

CHAP.

## CHAP. XIII.

### *DOUZIE'ME PREUVE.*

*Il s'ensuit des dissensions des Dogmatiques, qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes.*

LEs dissensions des Dogmatiques nous fourniront encore une très bonne preuve pour les refuter. Et c'est cette même preuve dont les Medecins, surnommez Empiriques, se servoient contre les Medecins qui se servoient du raisonnement, & que pour cela l'on nommoit Rationaux, ou Raisonneurs. Car si rien n'a jamais été assuré par quelqu'un, qui n'ait été nié par quelque autre; s'ils n'ont jamais avancé aucun dogme qui n'ait été contesté, quelle assurance pourrons-nous prendre sur leurs affirmations, voyant que les autres Philosophes Dogmatiques, remplis d'une pareille arrogance, n'y en prennent aucune?

Parcourons toutes leurs Sectes, de-

demandons à chacune d'elles ce qu'elle pense d'elle-même, & des autres; elle répondra hardiment que la Vérité est de son côté, & que toutes les autres sont dans l'erreur. Demandons aux autres ce qu'elles pensent de celle-là, elles diront sans balancer qu'elle est dans l'erreur, & chacune d'elles s'attribuera la Vérité. De sorte que chacune n'aura que sa propre approbation, & sera condamnée par les suffrages de toutes les autres. Sera-t-il d'un homme sage, de suivre un parti, qui n'est approuvé que d'un seul, & qui est condamné de plusieurs?

---

## CHAP. XIV.

### *TREIZIE'ME PREUVE.*

*La Loi de douter a été établie par d'excellens Philosophes.* 1. *Par Anacharsis.* 2. *Pherecyde.* 3. *Pythagore.* 4. *Empedocle.* 5. *Gorgias le Leontin.* 6. *Xenophane.* 7. *Epicharme.* 8. *Parmenide.* 9. *Xeniade.* 10. *Zenon d'Elée.* 11. *Heraclite.* 12. *Ana-*

*Anaxagore.* 13. *Democrite.* 14. *Protagore.* 15. *Socrate.* 16. *Platon, Auteur de la premiere Academie.* 17. *Ariſtote.* 18. *Arceſilas, Auteur de la ſeconde Academie.* 19. *Lacyde.* 20. *Carneade, Auteur de la troiſiéme Academie.* 21. *Clitomaque.* 22. *Philon, Auteur de la quatriéme Academie.* 23. *Antiochus, Auteur de la cinquiéme Academie.* 24. *Ciceron.* 25. *Varron, Piſon, Lucullus, & Brutus.* 26. *Origine du Pyrrhoniſme.* 27. *Metrodore.* 28. *Anaxarque.* 29. *Pyrrhon.* 30. *Combien il y a eu véritablement d'Academies; & quelle a été la difference de l'Academie, & du Pyrrhoniſme.* 31. *Il n'y a eu que deux Academies, l'ancienne & la nouvelle; & la nouvelle a été un véritable Pyrrhoniſme.* 32. *On propoſe les differens de la nouvelle Academie, & de la Secte des Sceptiques; & on les concilie. Premier different.* 33. *Second different.* 34. *Troiſiéme different.* 35. *Quatriéme different.* 36. *Cinquiéme different.* 37. *Sixiéme different.* 38. *Septiéme different.* 39. *Pourquoi les Phi-*

*Philosophes qui font profession de douter, aiment mieux passer pour Academiciens que pour Pyrrhoniens.* 40. *Il est faux que la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon.* 41. *Timon de Phliûs.* 42 *Nausiphane de Teos.* 43. *Theodose de Bithynie.* 44. *Ænesideme de Cnossus.* 45. *Ptolemée d'Alexandrie.* 46. *Cornelius Celsus.* 47. *Favorin.* 48. *Sextus Empiricus.* 49. *Savoir si Sextus Empiricus est le même que Sextus de Cheronée.* 50. *Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique, & de la Secte Methodique.* 51. *Lucien.* 52. *Uranius.* 53. *Et encore du nombre des Dogmatiques, Porphyre.* 54. *Aristipe, Ariston de Chio.* 55. *Herillus de Carthage.* 56. *Menedeme d'Eretrie.* 57. *Les Philosophes Eretriques, & les Megariques.* 58. *Monime le Cynique.* 59. *Parmi les Nations étrangeres, les Mages.* 60. *Lés Brachmanes.* 61. *Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.* 62. *Parmi les Juifs les Esseniens.* 63. *Et les Seboréens.* 64.

*R. Moses fils de Maimon. 65. Et parmi les Arabes les Discoureurs.*

*La Loi de douter a été établie par d'excellens Philosophes.*

DEs gens habiles & intelligens ayant reconnu de quelles tenebres l'Entendement humain est envelopé, & de quelle profonde nuit les choses qui environnent l'homme sont couvertes; & ayant en même-tems remarqué que la principale cause des erreurs à quoi les hommes sont sujets, vient de la témerité & de la précipitation avec laquelle ils marchent dans des lieux raboteux & entrecoupez, au milieu de ces tenebres, comme s'ils marchoient dans une campagne unie, à la lumiere du Soleil, ils ont jugé à propos de se modérer, & d'arrêter cette impetuosité inconsiderée de leur Esprit.

Après avoir donc rapellé leur Esprit, & lui avoir jetté comme un frein, pour le faire rentrer en luimême, ils l'ont degagé de ses préjugez. Ils ont examiné soigneusement la nature de leur corps, & de leur Entendement, & des choses du dehors, observant tout, éprouvant tout; & ils ont enfin experimenté, que

que le ſeul moyen d'éviter l'erreur, c'eſt de ſuſpendre leur créance. Il eſt conſtant que c'eſt là l'origine de la Philoſophie, & qu'elle doit ſa naiſſance à cette Methode de douter, que ces hommes ſages ont priſe par la connoiſſance qu'ils ont euë de la foibleſſe de leur Eſprit. Il n'y avoit point alors d'autre difference entre un homme intelligent, & un homme groſſier; entre un Philoſophe, & un ignorant, qu'en ce que l'un ſavoit qu'il ne ſavoit rien, & que l'autre ne le ſavoit pas.

Si nous voulons donc repaſſer ſur l'hiſtoire de la Philoſophie, depuis ſa prémiere origine juſqu'à aujourd'hui, dans une ſi grande diverſité d'opinions, nous trouverons que ces excellens perſonnages qui en ont été les Auteurs, ſi vous en exceptez un fort petit nombre, ſont tous convenus en ce point, que la Vérité eſt cachée, que les Sens & l'Entendement ſont trompeurs & imbecilles, & que cet Entendement eſt dans une profonde ignorance de toutes choſes.

Je ne mettrai point Homere à leur tête, & je ne me parerai point de

 ſon

ſon autorité, comme les Sceptiques s'en parent volontiers, ou ſuivant la coûtume de toute l'antiquité, qui en toutes ſortes de queſtions a toûjours reclamé le ſuffrage d'Homere, ou par ce qu'ils ſavoient qu'Arceſilas & Pyrrhon avoient toûjours Homere entre les mains, & en faiſoient leur lecture ordinaire. Je n'allegue-rai point non plus les Sept Sages de la Gréce, dont on veut que les maximes établiſſent cette loi de douter. Ces autoritez mandiées ont plus d'oſtentation que de Vérité.

*Anacharſis.* 1. J'en excepte toutefois Anacharſis, qui a ſoûtenu, à ce que l'on dit; qu'il n'y avoit aucune Regle de Vérité, ou *Criterium*, & que l'homme ne pouvoit rien comprendre; & qui a repris ceux des Grecs, qui étoient dans un ſentiment contraire.

*Pherecyde.* 2. Pour Pherecyde, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait été de ce ſentiment, puiſqu'il a écrit, qu'il n'y a aucune Vérité dans toutes les choſes, & qu'il n'y en connoît point.

*Pythagore.* 3. Telle a auſſi été la doctrine de Pythagore, & dans les ouvrages qui lui ſont attribuez, on trouve cette cele-

celebre maxime; que personne ne doit rien souhaiter, par ce que personne ne sçait ce qui lui est le plus utile. Sachant donc bien, qu'avec toute l'application dont un homme est capable, il ne parviendroit jamais à la Sagesse, qui dépend de la connoissance de la Vérité, il déclara à Leon, Prince des Phliasiens, qu'il ne possedoit ni la Science, ni la Sagesse, que Dieu seul jouït de ce bien; qu'il ne se vantoit d'autre chose que d'être amateur de la Sagesse, c'est-à-dire, Philosophe.

4. Empedocle, disciple de Pythagore, profita de cette leçon, & se plaignit souvent, que la voye des Sens étoit trop étroite pour nous conduire à la Vérité. *Empedocle.*

5. Gorgias Leontin, Prince de ceux qu'on appelloit autrefois Sophistes, sortit de l'Ecole d'Empedocle. Il composa un Livre, qu'il divisa en trois parties. Il montroit dans la premiere, qu'on ne peut pas dire que rien existe. Il prouvoit dans la seconde, que quand il feroit vrai que quelque chose existe, l'homme ne le peut comprendre; n'y ayant aucune Regle *Gorgias Leontin.*

de Vérité, ni l'Entendement, ni les Sens. Et dans la troisiéme il faisoit voir, qu'encore que l'homme pût comprendre quelque chose, il ne peut toutefois expliquer à un autre ce qu'il comprend.

Xenophane. 6. Xenophane, qu'on met au nombre des Pythagoriciens, reconnut aussi qu'on ne peut rien comprendre avec certitude; qu'il n'y a nulle Regle de Vérité, ni la Raison, ni les Sens; que tout dépend de l'opinion. Et il soûtenoit cette doctrine avec tant de hauteur, qu'on l'en crut le premier inventeur, quoi qu'il ne le fût pas.

Epicharme. 7. Epicharme, qui fut de la même troupe, vouloit qu'on suspendît son jugement & sa créance, & prétendoit que de là dépendoit uniquement la Sagesse.

Parmenide. 8. Parmenide, à qui Platon donne le surnom de Grand, appelloit téméraires & arrogans, ceux qui croioient avoir acquis la Science, puisqu'elle est au dessus de la portée de l'homme.

Xeniade. 9. Xeniade Corinthien a avancé, qu'il n'y a aucun *Criterium*, ou Regle de

de Vérité; que toutes choſes ſont fauſſes, nos Idées, nos opinions. Democrite fait mention de ce Xeniade; & c'eſt pourquoi j'ai de la peine à croire, quoi que je n'oſe pas le nier, que ce ſoit le même Xeniade, pareillement Corinthien, qui eut Diogene pour eſclave, & qui lui ſurvêcut. Democrite fut plus ancien que Diogene, qui mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

10. Zenon d'Elée, eſt celebre entre ceux qui ont enſeigné, qu'il faut ſuſpendre ſa créance. Il a été Auteur de la Secte Eleatique, laquelle néanmoins Platon *(a)* attribue à Xenophane, & qu'il ſoûtient même avoir été plus ancienne que Xenophane. *Zenon d'Elée.*

11. Heraclite a ſoûtenu la même doctrine. *Heraclite.*

12. Comme auſſi Anaxagore, qui a décidé, que toutes choſes ſont environnées de tenebres. *Anaxagore*

13. Democrite enſeignoit que les cauſes des choſes étoient inconnuës; qu'il n'y avoit rien de vrai; ou que s'il y avoit quelque choſe de vrai, nous *Democrite.*



(*a*) *Platon. Sophiſt.*

ne le connoiſſions point; qu'il ne ſavoit point s'il ſavoit quelque choſe, ou s'il ne ſavoit rien; s'il y avoit quelque choſe, ou s'il n'y avoit rien. Il rejettoit toute ſorte de démonſtrations; & on raporte principalement de lui cette Maxime, que la Vérité eſt cachée dans le fond d'un puits.

*Protagore.* 14. Protagore, un des diſciples de Democrite, fût ſurnommé la Sageſſe. Il diſoit qu'il n'y avoit nulle Regle de Vérité; qu'il n'y avoit rien de vrai ni de faux; qu'il y avoit une grande difference d'homme à homme; que ce qui paroît à l'un ne paroît pas à l'autre; qu'aucune choſe n'eſt pas plus d'une ſorte, que d'une autre ſorte. Et ayant reconnu qu'il n'y a rien, dont on ne puiſſe dire le pour & le contre, & qu'il étoit même incertain ſi l'on pouvoit diſputer pour & contre une même choſe, il fut le premier qui établit la methode de défendre ſur chaque matiere les deux opinions contraires.

*Socrate.* 15. Socrate, cet illuſtre Auteur de l'art de douter, prit enſuite la même voye, & la rendit fort commune. Car ayant remarqué que les hommes ne ſavent rien, & ne ſavent

pas

pas même qu'ils ne ſavent rien, il le déclara hautement, & fit profeſſion de ne rien ſavoir; & il crut que ce fut par là qu'il mérita l'éloge qui lui fut donné par l'Oracle d'Apollon, d'être le plus ſage de tous les hommes; le ſouverain point de la Sageſſe étant de reconnoître ſon ignorance.

Nous voyons donc par les Dialogues de Platon, que ſur quelque matiere qu'on lui proposât, il n'aſſuroit jamais rien, ſe contentant de refuter ceux qui avoient eu la témérité d'aſſurer quelque choſe. C'eſt ce qui obligeoit ſes Adverſaires de le traiter d'ignorant & de fat, voyant qu'il ſe contentoit d'interroger les autres, ſans vouloir jamais répondre à aucune queſtion, & qu'il avoüoit ſon ignorance & ſa ſtupidité. Il ſe donna donc tout entier à l'étude de la Morale, abandonnant celle de la Phyſique, qu'il avoit d'abord cultivée diligemment, & qu'il reconnut enfin ſurpaſſer la portée de l'Eſprit de l'homme. En ſon particulier, il s'en ſentit ſi incapable, qu'encore que dans les commencemens il s'y crût fort habile, & que d'autres en ju-

geassent comme lui, à la fin néanmoins il en fût aveuglé à un tel point, qu'il fut obligé d'oublier tout ce qu'il y avoit appris. Il faisoit profession d'une si profonde ignorance, qu'il ne savoit pas même s'il étoit homme, ou quelque autre chose, ni enfin ce qu'il étoit.

Quelques-uns ont prétendu qu'il ne parloit pas sincerement ni sérieusément, lors qu'il tenoit ce langage, mais par ironie, ou par modestie, & pour rabbattre la vanité des Sophistes, qui se vantoient sottement de ne rien ignorer, & d'être toûjours prêts de discourir sur toutez sortes de matieres. Si cela eût été ainsi, il n'eût pas perseveré si constamment dans l'aveu public qu'il faisoit de son ignorance; principalement lors qu'il parloit à ses Amis, & à des gens graves & sérieux, & lors qu'il n'y avoit nulle occasion de décrier les Sophistes. Il n'eût pas examiné toutes choses, comme il avoit coûtume de faire, conformement à cette doctrine; & il n'eût pas donné une si fausse interpretation, & si contraire à ses sentimens, à l'Oracle qui avoit rendu témoi-

moignage à sa Sagesse. De lui sont sorties plusieurs Sectes de Philosophes, dont la plus celebre, que l'on a nommée Academie, a suivi cette sage methode de douter de toutes choses, & l'a même augmentée, & portée à sa derniere perfection.

16. Platon, pere & instituteur de l'Academie, dressé par Socrate dans l'art de douter, & se déclarant son sectateur, prit sa maniere de traiter les matieres, & entreprit de combattre tous les Philosophes qui l'avoient précedé. Ce n'est pas seulement dans ses Livres, qu'on appelle Gymnastiques, mais lors même qu'il paroît plus affirmatif, soit qu'il fasse parler Socrate, soit qu'il en fasse parler un autre, qu'il n'avance rien comme véritable, mais seulement comme vraisemblable, & qu'il s'attache à sa maxime, qu'il faut laisser la connoissance de la Vérité aux Dieux, & aux enfans des Dieux; & que nous devons nous contenter de la recherche de ce qui est probable. *Platon, Auteur de la premiere Academie.*

Les Academiciens qui ont suivi Platon, tâcherent de fixer cette Philosophie, qui avoit été jusqu'alors

libre & vagabonde, & qui se trouvoit déja chargée de la connoissance de plusieurs choses. Ils dresserent des Systêmes, des plans & des regles de doctrine; & négligeant le précepte de Socrate leur premier maître, qui n'avoit point approuvé cette voye, ils établirent des loix pour enseigner & pour apprendre; & ils eurent même la hardiesse d'avancer des Dogmes.

*Aristote.* 17. Aristote retint néanmoins ces manieres incertaines & douteuses de disputer de toutes choses, & il fut suivi en cela par les Peripateticiens ses Sectateurs. On trouve plusieurs traits dans ses ouvrages, & principalement dans ses Livres Metaphysiques; qui bien qu'ils ne nous ferment pas le chemin de la Vérité, n'en permettent pas néanmoins la recherche, qu'en la commençant par le doute, & après en avoir fait voir la difficulté. Il lui est même échappé de dire, qu'il n'y a point de difference entre une ferme opinion, & une science. D'où il s'ensuit que toutes les opinions des hommes étant incertaines, toutes leurs sciences le sont aussi.

18. Ar-

18. Arcesilas vint ensuite, qu'un ancien (*a*) Auteur appelle élegamment, l'illustre Prince de l'Academie, qui n'affirme rien. Ce fut lui qui rapella cette loi de douter de toutes choses, qui avoit été proposée par Socrate, & qui se trouvoit presque anéantie de son tems. Il reprit cette coûtume ancienne, de contredire toûjours dans la dispute tout ce que l'on avançoit, de soûtenir ce qui paroissoit le plus probable, & de n'aller point au delà du vraisemblable. Il poussa les choses encore plus loin; car ayant remarqué que contre cette maxime de Socrate; je ne sçai autre chose, sinon que je ne sçai rien, l'on pouvoit faire cette importante objection: Que l'homme peut donc savoir quelque chose, s'il sçait seulement qu'il ne sçait rien, il ne voulut pas même recevoir la maxime que Socrate avoit laissée, comme pour servir de consolation à l'imbecillité humaine; & il prononça que nous ne savons pas même, si nous ne savons rien; qu'il n'y a rien de cer- *Arcesilas, Auteur de la seconde Academie.*



(*a*) *Pompon. Mel.* Lib. I. cap. 18.

tain; que la nature ne nous a donné aucune Regle de Vérité; que les Sens & l'Entendement humain ne peuvent rien comprendre de vrai; que dans toutes les choses il se trouvoit des raisons opposées, d'une force egale; qu'aucune chose n'étoit ni plus véritable, ni même plus vraisemblable qu'une autre; que tout étoit enveloppé de tenebres; & partant qu'il ne falloit rien approuver, ni rien affirmer, & qu'il falloit toûjours suspendre son consentement. Ainsi jamais il ne déclaroit son sentiment, ne voulant pas même que l'on eût de sentiment. Et si quelqu'un vouloit avancer & soûtenir le sien, il le combattoit avec beaucoup d'agrément & de politesse, & avec beaucoup d'esprit & de subtilité.

Mais après tout ce même homme, qui lors qu'il étoit question de Philosopher, ne demeuroit pas d'accord qu'une chose fût plus véritable ou plus vraisemblable que l'autre, quand il revenoit à l'usage de la vie commune, il suivoit ce qui lui paroissoit avoir plus de probabilité. Cependant en pratiquant & soûtenant cette methode

de de philosopher, sa grande modestie ne lui permettoit pas de s'en dire l'Auteur ni l'inventeur, mais il la raportoit à Socrate, & à Platon, à Parmenide, & à Heraclite. Il avoit été pourtant attiré à ce parti par Pyrrhon, auquel il s'étoit attaché, après avoir abandonné Theophraste, Crantor, Diodore, & Menedeme.

Il fut donc véritablement Pyrrhonien, & les Pyrrhoniens l'ont mis au nombre des Sceptiques & des Pyrrhoniens; quoi qu'il ne rejettât pas le titre d'Academicien. Il le faut donc tenir, non seulement pour le restaurateur, mais encore pour le reformateur de la doctrine de Socrate, & de l'ancienne Academie. C'est lui qui a donné la naissance à la nouvelle Academie, qui est établie sur des fondemens bien plus solides, que l'ancienne. Cependant quoi qu'il eût beaucoup de disciples, sa doctrine néanmoins ne fut pas d'abord fort goûtée, par ce qu'il sembloit vouloir éteindre toute la lumiere de la science, jetter des tenebres dans l'Esprit, & renverser les fondemens de la Philosophie.

19. La-

*Lacyde.* 19. Lacyde fut le ſeul qui défendit la doctrine d'Arceſilas. Il la tranſmit à Evandre, qui fut ſon diſciple avec beaucoup d'autres. Evandre la tranſmit à Hegeſime, & Hegeſime à Carneade.

*Carneade, Auteur de la troiſiéme Academie.* 20. Carneade ne ſuivoit pas pourtant en toutes choſes la doctrine d'Arceſilas, quoi qu'il en retînt le gros & le ſommaire. Cela le fit dire Auteur d'une nouvelle Academie, qui fut nommée la troiſiéme. Sans jamais découvrir ſon ſentiment, il combatoit avec beaucoup d'eſprit & d'éloquence toutes les opinions qu'on lui propoſoit. Car il avoit apporté à l'étude de la Philoſophie une force d'eſprit admirable, une memoire fidele, une grande facilité de parler, & un long uſage de la Dialectique. On l'alloit donc entendre en grand concours; & lors que les Atheniens le députerent vers le Senat de Rome, pour des affaires de conſéquence, & lui donnerent pour adjoints Critolaus Peripateticien, & Diogene Stoïcien, Philoſophes de grande reputation, il fut reçu des Romains fort favorablement.

Ce

Ce fut alors que l'on commença à connoître à Rome le pouvoir de l'Eloquence, & le mérite de la Philosophie. Et cette floriſſante jeuneſſe, qui méditoit dès-lors l'Empire de l'Univers, attirée par la nouveauté & l'excellence de cette noble ſcience, dont Carneade faiſoit profeſſion, le ſuivoit avec tant d'empreſſement, que Caton, homme d'ailleurs d'un excellent jugement, mais rude, un peu ſauvage, & manquant de cette politeſſe que donnent les belles Lettres, à la maniere des Romains de ſon ſiecle, eut pour ſuſpect ce nouveau genre d'érudition, qui perſuadoit & obtenoit tout ce qu'il vouloit, & fut d'avis dans le Senat, qu'on accordât à ces Députez ce qu'ils demandoient, & qu'on les renvoiât promtement avec honneur.

Il eſt vrai que Carneade renverſoit par ſes raiſons tout ce qu'il avoit entrepris de combattre; & qu'il demeuroit invincible dans les opinions qu'il ſoûtenoit. De ſorte que les Stoïciens, gens contentieux, & ſubtils dans la diſpute, avec qui, & lui, & Arceſilas, avoient de fréquentes con-

conteſtations, ſe pouvoient à peine défendre contre lui. Il s'attacha, comme j'ai dit, à la doctrine d'Arceſilas, ſi l'on en excepte quelques points, ſur quoi ils ne convenoient pas, comme ſur la Regle de Vérité, ſur l'Incomprehenſibilité, ſur les choſes qui ſont incertaines, & ſur la ſuſpenſion de la créance.

Il apportoit pluſieurs nouvelles preuves ſur cette matiere; mais tout cela ſe reduiſoit néanmoins à ſoûtenir, qu'il n'y a nulle Regle aſſurée de ſcience, qu'on ne peut rien comprendre, qu'il faut ſuivre en toutes choſes la probabilité; que toutes les loix & les coûtumes ont été établies par les opinions des hommes, & par la nature; que les hommes vivent dans une ſi grande ignorance de la Vérité, & dans une ſi grande obſcurité de toutes choſes, qu'il ne recevoit pas même ces principes, dont il ſemble que la lumiere naturelle nous fait connoître la Vérité, comme par exemple; Que deux choſes ſont égales entre elles, quand elles ſont égales à une troiſiéme. Les Stoïciens, à qui il faiſoit la guerre, diſoient pour diminuer

nuer ſa reputation, qu'il n'apportoit rien contre eux, dont il fût l'inventeur, & qui fût de ſon cru, mais qu'il avoit pris ſes objections dans les Livres de Chryſippe Stoïcien. Il étoit ſi modeſte, qu'il en demeuroit d'accord, diſant que ſans le ſecours de Chryſippe il n'auroit rien fait, & qu'il combattoit Chryſippe des propres armes de Chryſippe.

Il eſt vrai que Chryſippe voulant combattre cette loi de douter, & cette Suſpenſion des Academiciens, avoit raporté toutes les preuves, non ſeulement dont ils avoient coûtume de ſe ſervir pour la défendre, mais encore dont ils ſe pouvoient ſervir. Mais lors qu'il fut queſtion de détruire ces preuves, & qu'il n'eut rien oublié pour en rabbattre les coups, ce fut alors qu'on reconnut ſans peine, combien la cauſe des Academiciens étoit ſuperieure à celle des Stoïciens, puiſque l'ennemi declaré des Academiciens étant armé de leurs raiſons, avoit paru bien plus fort, que lors qu'il avoit entrepris de les refuter. Ainſi Chryſippe ſe nuiſit à lui-même par ſa propre force, & il fournit à

Car-

Carneade des armes contre lui-même.

Clitomaque. 21. Carneade jouït long-tems de sa gloire, & il eut d'excellens hommes pour ses disciples : Clitomaque entre autres, qui étant Carthaginois, & déja instruit dans la Philosophie de son païs, fut instruit ensuite par Carneade dans la Philosophie Grecque, lui aida à l'établissement de la troisiéme Academie, & enfin lui succeda. Il avoit beaucoup d'esprit, il étoit studieux & diligent, & ayant demeuré long-tems avec Carneade, qui n'avoit jamais rien écrit, il avoit eu soin de recueillir tous ses discours, toutes ses actions, & toutes ses pensées. Il y avoit pourtant de certains points, sur quoi il n'avoit jamais pu pénétrer le sentiment de Carneade.

Tel fut l'effet de la longue habitude qu'avoit prise Carneade, même avec ses plus familiers, de n'assurer jamais rien. De reste, il n'y avoit entr'eux nulle diversité d'opinions ; car Clitomaque vouloit comme lui, que l'on suspendît sa créance, parce qu'on ne peut rien comprendre; que l'on eût égard seulement aux choses probables dans la conduite de la vie, pourvu que

que l'on n'y donnât point ſa créance & ſon conſentement: y ayant pluſieurs choſes, qui bien que probables ne laiſſent pas d'être fauſſes, & n'ont aucune marque de Vérité, qui ne ſe puiſſe rencontrer dans les choſes fauſſes. Il n'avançoit point cette doctrine, comme lui étant propre, mais comme celle de l'Academie. Il avoit écrit quatre Livres ſur la néceſſité de ſuſpendre ſa créance. Je ſouhaitterois qu'ils fuſſent venus juſqu'à nous.

22. Philon fut diſciple de Clitomaque, qui pour s'être éloigné ſur de certains points des ſentimens de Carneade & de Clitomaque, mérita d'être appellé avec Charmide fondateur de la quatriéme Academie. Car il diſoit que les choſes ſont comprehenſibles par elles-même; mais que nous ne pouvons toutefois les comprendre par la faculté que la nature nous a donné de comprendre les objets, dont les idées ſe préſentent à nôtre Eſprit: & qu'ainſi nous ne pouvons rien comprendre.

*Philon, Auteur de la quatriéme Academie.*

23. Antiochus fut fondateur de la cinquiéme Academie. Il avoit été diſciple de Philon pendant pluſieurs an-

*Antiochus, Auteur de la cinquiéme Academie.*

années, & il avoit soûtenu la doctrine de Carneade, car il étoit subtil & poli, mais enfin il quitta le parti de ses maîtres sur ses vieux jours; soit qu'il y fût engagé par les persuasions de Mnesarque Stoïcien, dont il avoit aussi pris les leçons; soit qu'il ne pût resister aux persecutions continuelles que lui faisoient les Dogmatiques; soit enfin que chatouillé par une vanité secrette, il voulût être Auteur d'une Secte, & avoir des disciples qu'on appellât de son nom les Antiochiens. Il se vantoit pourtant d'être rentré dans l'ancienne Academie, quoi qu'en effet il fût passé dans la Secte des Stoïciens. Mais il cherchoit à se laver de la note de legereté, & il étoit si bien persuadé que le nom de l'Academie lui feroit honneur, qu'il vouloit persuader aux autres qu'il en étoit sorti.

Il avoit donc fait passer dans l'Academie les Dogmes des Stoïciens, qu'il attribuoit à Platon, soûtenant que la doctrine des Stoïciens n'étoit point nouvelle, mais qu'elle étoit une reformation de l'ancienne Academie. Il publia même un ouvrage contre Philon son maître, ou plûtôt contre lui-mê-

même. Car cette même doctrine qu'il combattoit dans sa vieillesse, il l'avoit long-tems enseignée, & défenduë par de savans écrits. En cela même il confirmoit la doctrine de la nouvelle Academie, qu'il entreprenoit de refuter ; montrant assez par son inconstance, combien les jugemens des hommes sont peu surs pour la connoissance de la Vérité, & combien les hommes sont éloignez, de pouvoir jamais être assurez, s'ils peuvent savoir quelque chose ou non. Cette cinquiéme Academie ne fut donc autre chose, qu'un assemblage de l'ancienne Academie, & de la Philosophie des Stoïciens ; ou plûtôt c'étoit la Philosophie même des Stoïciens, portant l'habit & les titres de l'ancienne Academie ; je veux dire celle qui fut florissante entre Platon & Arcesilas. Car les Stoïciens avoient abandonné la Loi de douter, comme elle fut aussi abandonnée par Antiochus, dont les Dogmes se sont conservez, & que l'on voit n'avoir été ni Platonicien véritable, ni Socraticien.

24. Ce Philon dont j'ai parlé, ayant été contraint de quitter Athenes dans *Ciceron.*

la

la guerre de Mithridate, se retira à Rome,& eut Ciceron pour disciple. Il lui enseigna exactement tout le Systême de la nouvelle Academie. Après quoi Ciceron étant venu à Athenes, il fut instruit pendant six mois par Antiochus dans les préceptes de l'ancienne Academie. Lors même qu'il fut engagé dans les emplois honorables de la Republique, il ne quitta point l'étude de la Philosophie, & sa maison fut le reduit des premiers Philosophes de son tems.

Il demeura long-tems attaché à la doctrine de l'ancienne Academie, depuis qu'il l'eut connue par l'institution qu'il reçut d'Antiochus. Mais enfin les reflexions, l'étude, & l'usage du monde, l'ayant rendu plus savant, il revint à la Philosophie de Philon; & il lui arriva tout le contraire de ce qui étoit arrivé à Antiochus, qui quitta la nouvelle Academie, pour retourner à l'ancienne: car Ciceron passa de l'ancienne à la nouvelle, qu'il éclaircit & défendit par des écrits qu'on ne sauroit assez estimer. Il se servit de la liberté que lui donnoit cette Secte avec si peu de contrainte, qu'il ne fai-

faisoit nul scrupule de changer d'opinions selon les diverses rencontres, disant ouvertement qu'il étoit libre, qu'il vivoit au jour la journée, & qu'il suivoit ce qui lui paroissoit le plus probable. Il loüoit souvent & publiquement cette maniere de Philosopher des Academiciens, comme modeste, commode, polie, & constante, & il ne craignit point de déclarer, qu'on ne peut rien dire de si extravagant, qui n'ait été dit par quelque Philosophe.

*Varron, Pison, Lucullus, & Brutus.*

25. Varron s'exprima plus durement encore, disant qu'il ne peut rien venir de si étrange dans l'Esprit d'un malade qui est en délire, que quelque Philosophe n'ait osé l'avancer. Cet homme, qui étoit le plus savant des Romains, avoit été imbu des préceptes d'Antiochus, & je ne fais pas de doute que dans cette Satire, qu'il avoit intitulée, Les Eumenides, & par laquelle il avoit entrepris de prouver que tous les hommes sont insensez, il n'eût ramassé plusieurs preuves pour montrer, qu'il n'y a aucune connoissance de la Vérité dans l'Esprit humain.

Pison avoit pris aussi des leçons d'Antiochus, comme beaucoup d'autres, & principalement Lucullus, si illustre par les grandes choses qu'il avoit executées, par l'élegance de son esprit, & par son érudition dans les belles Lettres. Etant Questeur, & ensuite General d'Armée, il se fit toûjours accompagner par Antiochus. Et ce fut lui qui le rendit si zélé partisan de l'ancienne Academie; comme Aristé frére d'Antiochus, engagea dans la même Secte Brutus, homme de très grand mérite. Et eux, & tous les autres disciples d'Antiochus, se continrent dans les bornes de cette ancienne Academie. L'étude de la Philosophie fleurissoit alors à Rome, pendant que l'Academie étoit presque deserte dans la Gréce même, qui étant opprimée par les armes des Romains, & agitée continuellement des troubles de la guerre, pensoit bien moins à la recherche de la Vérité qu'à son salut.

*Origine du Pyrrhonisme.*

26. Or cet art de douter correctement, qui ne fait pas seulement profession d'ignorance, mais d'ignorer même son ignorance, avoit fait de

de grands progrez avant Arcesilas.

27. Car Metrodore de Chio, qui étoit sorti de l'Ecole de Democrite, ou comme quelques-uns le prétendent, de celle de Nassa, & qui étoit de la même Isle de Chio, & qui avoit été instruit par Protagore, disciple de Democrite, mit cette maxime à la tête de son ouvrage *De la nature*; Personne de nous ne sçait rien, & nous ne savons pas même, si nous savons quelque chose, ou si nous ne savons rien. Ce fut cela qui fit dire, qu'il avoit ôté toute Regle de Vérité, qu'on nomme *Criterium*. *Metrodore.*

28. Anaxarque fit le même. Il étoit natif d'Abdere, défenseur de la doctrine de Democrite, & il fut surnommé Eudæmonique, à cause de la fermeté de son courage, & de la facilité de ses mœurs. C'est-ce qui le mit en grande considération auprès d'Alexandre qu'il accompagna. Il ôta, comme j'ai dit, toute Regle de Vérité, disant que nous ne pouvions comprendre les choses par nôtre Esprit, que comme les foux, ou ceux qui sont endormis les peuvent compren- *Anaxarque.*

 dre;

dre; que les choſes de la maniere qu'elles ſe préſentent à nôtre Eſprit, ſont ſemblables à un tableau, qui nous préſente la reſſemblance des choſes, mais non pas les choſes mêmes; qu'enfin il ne ſavoit rien; & qu'il ne ſavoit pas même s'il ne ſavoit rien. Ce qu'il avoit appris de ſon maître Metrodore.

*Pyrrhon.* 29. L'art de douter étoit alors preſque dans ſa perfection, & l'Eſprit humain étoit convaincu de ſa foibleſſe, lors que Pyrrhon, natif de la Ville d'Elide, mit à cet art la derniere main. Car après avoir leu les Livres de Democrite & de Metrodore, il ſuivit Anaxarque dans les Indes, & il eut des conferences avec les Mages & les Gymnoſophiſtes; & étant de retour en ſon païs, il propoſa un genre plus parfait d'Incomprehenſibilité, que les Grecs nomment *Acatalepſie.* Car ayant remarqué avec beaucoup de pénétration que les Anciens après avoir reconnu leur ignorance en toutes choſes, & même leur ignorance de cette ignorance, gardoient néanmoins une maniere de Philoſopher, qui ſembloit admettre quelques connoiſſances, com-

comme certaines, & uſer de quelques affirmations, il lui fit prendre une nouvelle forme, & la mit hors de priſe à toutes les chicanes des Dogmatiques. Véritablement il n'en a rien laiſſé par écrit: mais il a eu des diſciples, & ces diſciples en ont eu d'autres, qui ont pris ſoin d'expoſer cette doctrine dans des ouvrages, dont quelques-uns ſont venus juſqu'à nous; & qui nous l'ont conſervée dans ſon integrité.

C'eſt ce qui nous diſpenſe d'en faire un plus grand détail. Il ſuffit de dire que les Pyrrhoniens n'ont admis aucune Regle de Vérité, nul raiſonnement, nulle marque pour reconnoître la Vérité, qu'ils n'ont rien affirmé, rien défini, rien jugé; qu'ils ne croioient point qu'une choſe fût plûtôt ceci que cela; que quelques raiſons qu'on leur propoſât, ils en trouvoient de la même force pour ſoûtenir le parti contraire; qu'ils ne préferoient aucune raiſon à une autre; qu'ils ſoûtenoient qu'il n'y avoit rien de vrai, & que tout ſe faiſoit par coûtume; & que lors même qu'ils avançoient toutes ces propoſitions, ils ne

les aſſuroient pas, mais qu'ils le faiſoient ſeulement par eſprit de contradiction. Car Pyrrhon combattoit tous les Dogmes des autres Sectes, lors qu'il ſoûtenoit qu'il les falloit rejetter, il n'exemtoit pas de cette loi ſes propres ſentimens, qu'il ne croioit pas plus certains, ni plus recevables que tout le reſte: & quand il diſoit qu'on ne pouvoit rien comprendre, il ne prétendoit pas avoir compris cela même, qui étoit également incomprehenſible.

C'eſt pourquoi de ſa propoſition, que rien ne peut être compris, qui eſt une propoſition univerſelle, il n'exceptoit pas cette même propoſition; & il la comparoit à une Medecine, qui ne chaſſe pas ſeulement de nôtre corps les matieres peccantes & ſuperflues, mais qui s'en chaſſe ſoi-même avec le reſte. Cependant en ceſſant d'eſperer de pouvoir connoître la Vérité, il s'arrêtoit aux apparences; & vouloit qu'elles tinſſent lieu de *Criterium*, ou de Regle de Vérité, dans l'uſage de la vie; & qu'on ſuivît les loix, les coûtumes, & les ſentimens naturels; mais ſans former au-

aucuns jugemens ni aucunes opinions.

Par cette voye il parvint fortuitement à cette tranquillité d'Esprit, qu'il cherchoit, & qu'il avoit esperé de trouver dans l'étude de la nature. Et par ce que ces sentimens qui nous viennent du dehors, & que nous appellons *Des Maux*, comme le froid, la faim, la soif, & les autres choses semblables, ne dépendent point de nos opinions, il fit seulement ce qui étoit en son pouvoir, s'abstenant de déterminer, si c'étoient des maux, ce qui les lui faisoit suporter avec beaucoup plus de modération. Par là il mérita la loüange d'une grande constance dans les perils. Il fut bien éloigné d'être tel qu'on l'a voulu représenter, n'évitant aucun peril, ne se détournant pas de son chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chassant point les chiens qui le vouloient mordre, fuyant la compagnie des hommes, errant solitaire, ou demeurant immobile dans le même état.

Tout cela a été controuvé pour le tourner en ridicule, par des gens peu

ſinceres, & mal informez de ſa doctrine. Il fut au contraire fort conſideré parmi ſes concitoyens, qui lui défererent le Souverain Pontificat de ſa patrie, & lui rendirent de grands honneurs, accordant même en ſa faveur à tous les Philoſophes l'immunité des charges publiques. Les Atheniens lui donnerent le droit de bourgeoiſie. On dit même qu'il reçeut d'Alexandre un préſent de dix-mille écus d'or, lors qu'il l'aborda la premiere fois, ſoit pour le ſaluer, ſoit pour lui préſenter un Poëme, qu'il avoit fait en ſon honneur.

Epicure avoit beaucoup d'admiration pour lui, & s'informoit ſouvent de ſes mœurs, & de ſon genre de vie. Mais, direz-vous, Epicure l'a traité d'ignorant. Mais qui des Philoſophes la médiſance d'Epicure a-t-elle épargné ? Il n'a pas même reſpecté Democrite, qui fut la ſource d'où il puiſa ſa Philoſophie; ni Nauſiphane de Teos, qui avoit été ſon maître, & qui avoit été diſciple de Pyrrhon. Il lui ſeioit mal de reprocher à Pyrrhon ſon ignorance, ignorant lui-même, & n'ayant nulle teinture des belles Lettres.

tres. Il avoit même coûtume d'insulter ceux qui s'y appliquoient, sous prétexte que ces connoissances ne contribuent rien à la Sagesse, mais en effet pour cacher son ignorance sous ce mépris simulé.

Mais Pyrrhon fut estimé ignorant, non pas tant par ce qu'il l'étoit en effet, comme Ciceron (*a*) le témoigne, & comme il en faut tomber d'accord, que parce que suivant le Systême de sa Philosophie, il faisoit profession de ne rien savoir, & de ne pouvoir rien savoir; quoi que d'ailleurs des hommes de grande érudition soient sortis de son Ecole. D'autres personnes encore le traiterent avec beaucoup d'indignité: non pas tant par l'aversion que l'on avoit pour le Docteur, que pour la doctrine.

Mais d'un autre côté il fut en grande estime parmi le peuple. Ses disciples, qui furent en grand nombre, le comblerent de loüanges, & principalement Timon de Phlius, qui vante merveilleusement son esprit, sa subtilité, & sa pénétration dans la dispute,

(*a*) *Cicer.* libr. 3. *De finib.*

te, sa constance dans les accidens de la vie, & sa modestie. Il l'appelle un Soleil, & ne croit pas qu'aucun autre homme lui puisse être comparé. C'est lui selon la conjecture de Pocockius, que les Arabes appellent *Phurun*; & que dans l'ignorance où ils sont de l'Histoire Grecque, ils croient avoir été disciple de Thalés & de Pythagore; comme si la doctrine de Pyrrhon avoit renfermé toute la Philosophie des Grecs, qui fut divisée en deux Sectes, l'Ionique & l'Italique.

Les Sectateurs de Pyrrhon, furent appellez de son nom Pyrrhoniens. On les nomma aussi Sceptiques, par ce qu'ils considéroient & examinoient le poids des raisons, qui se présentoient pour & contre, sur chaque question. On les appella Zetetiques, par ce qu'ils s'appliquoient à chercher la Vérité. Et on leur donna le nom d'Aporetiques, par ce qu'ils faisoient profession de douter de toutes choses.

Ce fut sur leurs préceptes qu'Arcesilas entreprit de reformer l'ancienne Academie, & de former la nouvelle. Car on dit qu'il imita Pyrrhon,

& qu'il conversa avec Timon. De sorte, qu'ayant enrichi l'Epoque, c'est-à-dire, l'art de douter de Pyrrhon, de l'élegante érudition de Platon, & l'ayant armée de la Dialectique de Diodore, Ariston lui appliquoit plaisamment ce vers d'Homere sur la Chimere, qui dit qu'elle étoit Lion par devant, Dragon par derriere, & Chimere, c'est-à-dire, Chevre par le milieu. Ainsi Arcesilas étoit, selon lui, Platon par devant, Pyrrhon par derriere, & Diodore par le milieu. C'est pourquoi quelques-uns le rangent au nombre des Sceptiques, & Sextus Empiricus soûtient, qu'il y a fort peu de difference entre sa Secte, qui est la Sceptique, & celle d'Arcesilas, qui est celle de la moyenne Academie.

*Combien il y a eu véritablement d'Academies, & quelle a été la difference de l'Academie, & du Pyrrhonisme.*

30. Quoi qu'il suffise pour mon dessein, d'avoir démontré, comme j'ai fait, & comme je vais continuer de faire, que les plus illustres Philosophes de l'antiquité ont reconnu la foiblesse de l'Esprit humain, je ne croirai pas néanmoins avoir perdu ma peine, si je fais voir en quoi la nouvelle Academie a été differente de l'an-

l'ancienne; & en quoi l'une & l'autre a été differente du Pyrrhonisme. Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y a eu qu'une seule Academie. Philon, qui fut Auteur de la quatriéme Academie, avoit écrit un Livre pour le prouver. Plutarque en avoit écrit un autre.

Cela se trouvera vrai, si sans s'arrêter à leurs contestations, on n'a égard qu'à ce premier principe, qui fut posé par Socrate, que l'homme ne sçait rien. Car comme plusieurs branches qui sortent d'un même tronc, & qui s'étendent vers differens côtez, ne sont pas des arbres differens; de même toutes ces Sectes, qui sont sorties de ce tronc unique de la doctrine de Socrate, quoique partagées en diverses Ecoles, ne sont cependant qu'une seule Academie. Que si néanmoins nous y regardons de plus près, il se trouve une telle difference entre l'ancienne & la nouvelle Academie, qu'il faut nécessairement reconnoître deux Academies. Car lorsque Socrate a dit, qu'il ne savoit qu'une chose, savoir qu'il ne savoit rien, il a reconnu

nu qu'il ſavoit quelque choſe, & partant il a cru que l'homme pouvoit ſavoir quelque choſe avec certitude.

Arceſilas au contraire a laiſſé cela dans l'incertitude: & en cela conſiſte une difference capitale & invincible; les uns croyans avec Socrate que l'homme peut ſavoir quelque choſe; & les autres ſoûtenans avec Arceſilas, que l'homme ne peut rien ſavoir. Quant au correctif que Carneade & Philon apporterent à la doctrine d'Arceſilas, il eſt très leger, & ne doit preſque être compté pour rien. Car il eſt aiſé de concilier ce que diſoit Arceſilas, qu'il ne ſe trouve aucune Vérité dans les choſes, avec ce que diſoit Carneade qu'il ne nioit point qu'il n'y eût quelque Vérité dans les choſes, mais que nous n'avons aucune regle pour les diſcerner. Car il y a deux ſortes de Véritez, ſelon la diſtinction de l'Ecole, l'une que l'on appelle *Vérité d'exiſtence*, l'autre que l'on appelle *Vérité de jugement*. Or il eſt clair que ces deux propoſitions d'Arceſilas, & de Carneade, regardent la Vérité de jugement: car comment des gens qui ſoûtenoient

qu'on ne peut rien ſavoir, ni affirmer, auroient-ils cru pouvoir ſavoir & affirmer quelque choſe de la *Vérité d'exiſtence*, c'eſt-à-dire, que les choſes exiſtent? Mais la *Vérité du jugement* eſt du nombre des choſes relatives, qui ne doivent point être conſiderées ſeules, & en elles-mêmes, mais comme ayant raport à d'autres choſes, car elle ſe raporte à nôtre Eſprit. Donc quand Arceſilas a dit, qu'il n'y a rien de vrai dans les choſes, il a voulu dire qu'il n'y a rien dans les choſes, que l'Eſprit humain puiſſe connoître avec certitude. Et c'eſt cela même que Carneade ſoûtenoit.

De plus Arceſilas diſoit que rien ne pouvoit être compris, & que toutes choſes étoient obſcures: (car le mot d'*obſcures* exprime mieux le terme Grec ἄδηλα, dont s'eſt ſervi Arceſilas, que celui d'*incertaines*, qu'a employé Ciceron.) Carneade convenoit que rien ne peut être compris, mais il ne convenoit pas pour cela que toutes choſes fuſſent obſcures; par ce que les choſes probables, auxquelles il vouloit que l'homme ſage s'at-

s'attachât, ne ſont pas obſcures. Mais encore qu'il ſe trouve en cela quelque difference d'expreſſion, il ne s'y trouve aucune difference en effet: car Arceſilas ſoûtenoit que les choſes ſont obſcures de telle ſorte, qu'elles ne peuvent être compriſes, mais non pas de telle ſorte qu'elles ne ſoient point probables, ou improbables. C'étoit là le ſentiment de Carneade: car il ne nioit pas que les choſes ne ſoient obſcures de telle ſorte, qu'elles ne peuvent être compriſes, mais il nioit ſeulement qu'elles ſoient obſcures de telle ſorte, qu'on ne puiſe pas diſcerner celles qui méritent d'être préferées dans l'uſage de la vie, de celles qui doivent être rejettées.

Il s'enſuit de là, qu'il n'y avoit pas même de diverſité de ſentimens entre eux, en ce que Carneade permettoit à l'homme ſage d'avoir des opinions, & peut-être même de donner quelquefois ſon conſentement; au lieu qu'Arceſilas défendoit l'un & l'autre. Carneade prétendoit ſeulement, que l'homme ſage devoit ſe ſervir des choſes probables dans le commun uſage de la vie, & ſans leſquelles on ne pour-

pourroit vivre; mais non pas dans la conduite de l'Esprit, & dans la recherche de la Vérité, d'où seulement Arcesilas bannissoit l'opinion & le consentement. Tous leurs differens ne consistoient donc que dans les expressions, mais non dans les choses mêmes.

Il n'y avoit pas non plus grande difference entre la doctrine de Pyrrhon & les précedentes. Car quand il disoit que c'étoit la foiblesse de nôtre Esprit, & non pas la nature des choses, qui empêchoit que nous ne les puissions comprendre, c'étoit en cela même qu'Arcesilas & Carneade ne convenoient pas entr'eux; Arcesilas soûtenant qu'il n'y avoit aucune Vérité dans les choses, & Carneade avoüant qu'il y avoit bien quelque Vérité dans les choses, mais prétendant que nous ne la saurions comprendre. Or encore que cela soit different dans les termes, il n'est pourtant pas different en effet. Car de dire qu'il n'y a nulle Vérité dans les choses, & que la Vérité des choses de sa nature ne peut-être comprise, ce sont des propositions relatives,

&

& qui se raportent à l'Entendement humain, & telle est leur signification, que la nature des choses n'est pas ce qui empêche que l'Entendement humain ne les puisse comprendre; mais l'obscurité & la foiblesse de l'Entendement humain.

Philon demeuroit aussi d'accord avec Carneade, que le Sage pouvoit avoir quelques opinions. Mais quand il disoit que le Sage pouvoit aussi comprendre quelque chose, non toutefois de telle sorte qu'il n'y restât quelque sujet de douter, il semble qu'il a abusé du mot de comprendre. Car si dans la comprehension, il se trouve quelque sujet de douter, elle n'est point comprehension, mais opinion. De sorte qu'il retomboit dans le sentiment de Carneade, & il convenoit qu'il failloit suivre la probabilité dans l'usage de la vie, & dans la conduite des mœurs. Mais pour la cinquiéme Academie, qui fut celle d'Antiochus, elle fut purement dogmatique, car elle ne fut autre chose que l'ancienne Academie, parée des lambeaux des Stoïciens; & ainsi elle ne doit avoir aucune part à cette dissertation.

31.

*Il n'y a eu que deux Academies, l'ancienne, & la nouvelle, & la nouvelle a été un véritable Pyrrhonisme.*

31. Il faut donc tomber d'accord, qu'il n'y a eu proprement que deux Academies, l'ancienne, qui fut celle de Socrate, & d'Antiochus; & la nouvelle, qui fut celle d'Arcesilas, de Carneade, & de Philon: & je soûtiens que cette nouvelle Academie, n'est autre que la Philosophie de Pyrrhon. Car encore que l'on propose quelques chefs, en quoi elles semblent differer, néanmoins cela n'est pas si considerable, qu'il en faille faire deux Sectes, puisque l'ancienne & la nouvelle Academie, quoique differentes en des points bien plus essentiels, ont néanmoins retenu le même nom d'Academie. Nous voyons même qu'encore que la doctrine d'Aristote se soit tellement répandue, qu'il s'en est formé une infinité de Sectes, si differentes dans leurs Dogmes, qu'ils se traitent les uns les autres d'insensez, il retiennent tous néanmoins le nom de Peripateticiens, & d'Aristoteliciens.

C'est une ancienne question, comme nous l'apprenons d'Aulugelle (*a*), &

(*a*) *A. Gell.* Libr. II. cap. 5.

& fort debatue par plusieurs Auteurs Grecs, savoir en quoi different les Academiciens & les Pyrrhoniens. Plutarque avoit fait un Livre sur cette matiere. Mais puisque le tems nous a privez de ces secours de l'antiquité, suivons Sextus Empiricus, qui a raporté si exactement tous les points en quoi consiste cette difference, qu'il ne s'y peut rien ajoûter.

*On propose les differens entre la nouvelle Academie, & la Secte des Sceptiques; & on les concilie. Premier different.*

32. Il met le premier point du decord de la nouvelle Academie, & de la doctrine Sceptique, en ce que l'une & l'autre disant que l'Entendement humain ne peut rien comprendre, les Academiciens le disent affirmativement, & les Sceptiques le disent en doutant. Mais cette difference n'est d'aucune considération, & Sextus la propose avec incertitude. En effet, celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, & qu'on ne sçait pas même si l'on ne peut rien savoir, comment pourra-t-il affirmer quelque chose? Car quiconque affirme quelque chose, il déclare qu'il sçait ce qu'il affirme.

33. Le second point de difference pro-

Second different. proposé par Sextus, paroit plus important, quoi qu'il soit leger en effet, & ne consiste que dans l'usage du mot, & nullement dans la chose. Ils conviennent les uns & les autres, qu'il y a quelque chose qui est bon, & quelque chose qui est mauvais. Mais lors que les Academiciens disent cela, ils disent en même-tems qu'ils sont persuadez qu'il est plus probable que ce qu'il trouvent bon, est bon, qu'il n'est probable qu'il ne soit pas bon: & qu'il en est de même de ce qui est mauvais. Et lors que les Sceptiques disent que quelque chose est bon, ils ne disent pas pour cela qu'ils soient persuadez que ce qu'ils disent soit plus probable que son contraire: ils disent seulement qu'ils suivent l'usage commun de la vie, mais sans persuasion & sans opinion.

Toute la difference consiste donc dans cette opinion, que les Academiciens confessent avoir, & que les Sceptiques desavoüent. Mais quand les Sceptiques, dans l'usage de la vie, choisissent quelque chose comme

me bon, & le préferent à une autre, ils sont conduits à cela par une apparence de bonté qui se trouve dans cette chose, & qui ne se trouve pas dans l'autre. Ils ont donc dans l'Esprit une idée forte & remarquable, qui y a été imprimée par cette image & apparence de bonté, qui se trouve dans cette chose, & non pas dans l'autre: & c'est par cette idée qu'ils sont conduits au choix de cette chose, d'où l'idée est partie. Mais les Academiciens sont conduits aussi par une semblable idée, au choix d'une chose qui leur paroît bonne.

Toute la difference consiste en ce que les uns & les autres étant conduits par cette idée, imprimée dans leur Esprit par cette apparence de bonté, les Academiciens la suivent, & les Sceptiques s'y laissent conduire; & en ce que les Academiciens appellent cela opinion ou persuasion, & non les Sceptiques: bien que ni les uns ni les autres n'affirment que la chose d'où part cette image ou apparence de bonté, soit bonne; mais les uns & les autres avoüent que la chose qu'ils ont choisie, leur semble bon-

bonne, & qu'ils ont cette idée imprimée dans l'Esprit, à laquelle ils se laissent conduire. Les Sceptiques ne nient pas même qu'ils n'ayent quelque persuasion, mais ils mettent quelque difference entre leur genre de persuasion, & celle des Academiciens, comme je le ferai voir.

*Troisiéme different.* 34. Leur troisiéme decord revient au même. Les Academiciens soûtiennent que quelques-unes de leurs idées sont vraisemblables, les autres non; & qu'entre celles qui sont vraisemblables, il y a du plus & du moins. Les Sceptiques prétendent qu'elles sont égales, par raport à la créance que nous leur donnons. Mais Sextus qui propose cette difference, fournit lui-même le moyen de la lever: car il dit que les Sceptiques veulent que la foi des idées soit égale par raport à la Raison, c'est-à-dire, en tant qu'elle se raporte à la connoissance de la Vérité, & à l'acquisition de la science par la Raison. Car l'idée, la plus claire n'a pas plus de pouvoir pour me faire connoître la Vérité, que la plus obscure: mais en ce qui regarde l'usage de la vie, ils veulent

que

que l'on préfere cette idée claire à celle qui est obscure. Et sur cela Arcesilas ne parloit & ne pensoit point autrement que les Sceptiques.

35. La quatriéme difference ne consiste pas dans la chose, mais dans la maniere de la chose: car les uns & les autres avoüent qu'ils sont attirez par quelques objets, mais les Academiciens disent que cette attraction se fait en eux avec une vehemente propension, ce que les Sceptiques ne disent pas; comme si les uns étoient portez vers les choses vraisemblables, & que les autres s'y laissassent seulement conduire; quoique ni les uns ni les autres n'y donnassent leur créance, ni leur consentement. *Quatriéme different.*

36. Sextus Empiricus met encore entr'eux une autre difference, sur les choses qui concernent la fin, disant que les Academiciens suivent la probabilité dans l'usage de la vie; & que les Sceptiques obéïssent aux loix, à la coûtume, & aux affections naturelles. En cela, comme en plusieurs autres choses, leur langage est different, quoi que leurs sentimens soient *Cinquiéme different.*

pa-

pareils. Car les Sceptiques obéïssent aux loix, à la coûtume, & aux affections, par ce qu'il leur paroît que c'est une bonne chose de faire ainsi, c'est-à-dire, de suivre l'idée qui est imprimée dans leur Esprit par cette image ou apparence de bonté, qui se trouve dans les affections, dans la coûtume, & dans les loix. Or de suivre l'idée imprimée dans l'Esprit, c'est ce que les Academiciens appellent approuver, ou avoir une opinion: & cette apparence de bonté, d'où cette idée est partie, c'est ce qu'ils appellent probable.

De sorte que quand l'Academicien obéit aux loix, il dit qu'il le fait par ce qu'il a opinion que cela est bon à faire, & que cela est probable: & quand le Sceptique fait la même chose, il ne se sert point de ces termes d'opinions & de probabilité, craignant que cela ne le mene à donner sa créance. Pareillement la fin des Sceptiques & d'Arcesilas, étant l'*Epoque*, c'est-à-dire, la Retention de la créance, & sa compagne l'*Ataraxie*, c'est-à-dire, l'Imperturbabilité, il est nécessaire que cela paroisse bon aux uns
&

& aux autres, comme il leur paroiſſoit en effet: car & lui & eux convenoient, que les Epoques particulieres étoient des biens; & que les aſſenſions ou conſentemens particuliers étoient des maux; & il eſt néceſſaire que les uns & les autres fuyent les uns, & ſuivent les autres. Or de pourſuivre une choſe, comme un bien, ſoit que vous appelliez cela approuver, où avoir opinion, ou quelque nom que vous lui donniez, la choſe demeure toûjours la même ſans nulle difference.

37. Sextus raporte encore une autre diſconvenance entre Arceſilas & les Sceptiques; en ce que & lui & eux diſant que l'Epoque, ou Retention de créance eſt un bien, & que la Créance, ou conſentement eſt un mal, les Sceptiques ne l'affirment pas, mais ils diſent ſeulement que cela leur paroît ainſi; au lieu qu'Arceſilas croit que la choſe eſt telle en effet, qu'il le dit, & de ſa propre nature. Mais Sextus ne lui attribue ce ſentiment que par ſoupçon & par conjecture, & Aulugelle (*a*) dit formellement le con-

*Sixiéme different.*

G

(*a*) *A. Gell.* Lib. II. cap. 5.

contraire : car il écrit que les Academiciens & les Sceptiques ont soûtenu, que les idées se forment des objets exterieurs, non pas selon la nature de ces objets, mais selon la disposition du corps & de l'Esprit de ceux en qui se forment ces idées.

D'ailleurs, la bonté de la fin est du nombre des choses relatives, comme nous l'avons dit ci-dessus en parlant de la Vérité des choses. Or la bonté de la fin se raporte à nous, & il n'y a point d'autre raison qui puisse faire dire que la fin soit bonne, que par ce qu'elle nous semble bonne. D'où il s'ensuit qu'Arcesilas n'a pu penser de la bonté de la fin, autrement que les Sceptiques. Croirons-nous enfin qu'Arcesilas ait pensé, que les choses ayent quelque chose de bon de leur nature, lui qui n'a pas été persuadé qu'elles ayent en elles rien de vrai?

Quant à ce qu'ajoûte Sextus, que quelques-uns ont cru qu'Arcesilas traitoit les matieres selon la methode des Pyrrhoniens, lors qu'ils instruisoit ses jeunes disciples, qui n'avoient pas encore pris la teinture de sa doctrine,

trine, pour connoître la portée de leur Esprit; & que lors qu'il les trouvoit ingenieux & subtils, il leur enseignoit la doctrine de Platon, affirmativement, & à la maniere des Dogmatiques, Sextus ne dissimule pas, qu'il ne raporte cela d'Arcesilas que sur des bruits incertains. Mais après tout, quand cela seroit vrai, il ne faudroit pas juger du mérite d'une doctrine, sur l'inconstance & la legereté du Docteur.

*Septiême different.*

38. Le dernier décord, qui se trouve entre les Academiciens & les Sceptiques, nous est proposé par Aulugelle *(a)*, Auteur qui tient bien plus du Grammairien que du Philosophe. Il consiste en ce que les uns & les autres demeurans d'accord que l'homme ne peut rien comprendre, & ne peut rien décider, les Academiciens ont de cela même *comme une comprehension*, & en font *comme une décision*; au lieu que les Pyrrhoniens disent que cela même ne leur paroît aucunement vrai, par ce que rien ne paroît vrai.

Pre-

(a) *A. Gell.* Libr. II. cap. 5.

Premierement, je ſçai ce que c'eſt que comprendre, & que décider; mais je ne ſçai ce que c'eſt que *comme comprendre*, & *comme décider*. Car ſi *comme comprendre* eſt comprendre, qu'étoit-il beſoin d'obſcurcir la ſignification du mot de *comprendre*, qui eſt ſi claire, en ajoûtant le mot de *comme*? Et d'ailleurs dira-t-on, que les Academiciens comprennent quelque choſe, eux qui font profeſſion de ne rien ſavoir, & de ne ſavoir pas même s'ils ne ſavent rien? Comment Arceſilas a-t-il penſé pouvoir comprendre quelque choſe, lui qui ne permet pas même d'avoir des opinions?

Que ſi *comme comprendre* c'eſt ne point comprendre, il n'y a plus de difference entre les Academiciens & les Pyrrhoniens, puiſqu'ils diſent les uns & les autres, qu'ils ne comprennent rien, & qu'ils ne comprennent pas même qu'ils ne comprennent rien. Que ſi *comme comprendre* une choſe, eſt ſembler à l'Eſprit qu'une choſe eſt ainſi, comme ſi lors que quelqu'un dit qu'il *comme comprend* qu'une choſe eſt vraie, il vou-

loit dire qu'il lui femble que cette chofe eft vraie, & partant qu'Aulugelle prétend qu'il femble aux Academiciens qu'ils ne comprennent rien; & qu'il ne femble pas aux Pyrrhoniens qu'ils ne comprennent rien, c'eft le troifiéme different que nous avons raporté ci-deffus après Sextus Empiricus, & dont nous avons fait voir la nullité.

Mais fi *comme comprendre*, eft comme vouloit Carneade, comprendre, mais non fans quelque fujet de douter, ce qu'il accordoit à l'Efprit humain; c'eft abufer du mot de *comprendre*, car cette comprehenfion eft une véritable opinion. Puifque ces differens des Sceptiques & des Academiciens, font donc nuls, ou très legers, c'eft avec raifon, que Sextus très intelligent dans la matiere, & qui les a ramaffez, trouve une très grande convenance entre la doctrine de Pyrrhon & celle d'Arcefilas, en forte qu'elles peuvent paffer pour une même Secte. Seneque *(a)* même a écrit qu'elles roulent l'une & l'au-

G 3

(*a*) *Senec.* Epift. 89.

l'autre sur le même principe, de ne rien savoir: & Aulugelle (a) enfin nous apprend que les disciples de Pyrrhon, & ceux d'Arcesilas, étoient connus sous un même nom de Sceptiques, & d'Ephectiques, & d'Aporetiques; & c'est pour cette raison qu'Arcesilas, comme je l'ai déja dit, fut mis au nombre des Sceptiques.

*Pourquoi les Philosophes, qui font profession de douter, aiment mieux passer pour Academiciens que pour Pyrrhoniens.*

39. Pour moi, après avoir si bien reconnu que la Secte des Academiciens, & celle des Pyrrhoniens est la même Secte, je me suis souvent étonné pourquoi les Philosophes qui l'ont embrassée, ont mieux aimé être appellez Academiciens que Pyrrhoniens: comme si le nom de Pyrrhoniens leur fût honteux, & que celui d'Academiciens leur fût honorable. En cherchant les raisons de cette préference, deux m'ont paru assez vraisemblables; l'une est que fort peu de Philosophes sont sortis de l'Ecole de Pyrrhon, qui ayent eu quelque reputation; au lieu que l'Academie a donné beaucoup d'excellens hommes, aux-

(a) *A. Gell.* Libr. II. cap. 5.

auxquels il eſt glorieux de ſe voir aſſocié ; l'autre eſt que l'on a ridiculiſé Pyrrhon & les Pyrrhoniens, comme s'ils avoient reduit la vie des hommes à une entiere inaction : & que ceux qui ſe diront Pyrrhoniens, tomberont néceſſairement dans le même ridicule.

*Il eſt faux que la Secte des Sceptiques ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon.*

40. Mais reprenons la liſte de ceux, qui ſe ſont davantage ſignalez dans cet art de douter. Diogene de Laërte, ſur l'autorité d'Hippobotus & de Sotion, nous a donné la ſuite de cette liſte juſqu'à Saturninus Cythenas, diſciple de Sextus Empiricus, dont nous avons les ouvrages. Elle nous fait connoître que Menodotus s'eſt trompé, lors qu'il a écrit que Timon, diſciple de Pyrrhon, n'eût aucun ſucceſſeur, & qu'alors cette Secte fut entierement éteinte, juſqu'au tems de Ptolemée de Cyr, qui la retablit, & après lequel elle ſe maintint par une ſucceſſion continue juſqu'à Sextus. Car ce Ptolemée fut diſciple d'Eubulus, Eubulus le fut d'Euphranor, Euphranor de Timon, ſous lequel il eut beaucoup de compagnons d'étude.

Tous ces gens-là néanmoins ayant eu peu de reputation, il ne faut pas s'étonner, si Ciceron a dit en tant d'endroits que la Secte de Pyrrhon avoit été rejettée & anéantie longtems avant lui; & si Seneque *(a)* s'en plaint dans ses Questions naturelles. C'est pour cela même qu'Aristocles a écrit, au raport d'Eusebe *(b)*, que les Pyrrhoniens abandonnez & confondus, étoient demeurez muets, comme s'ils n'avoient jamais été, jusqu'au tems d'Ænesideme qui renouvella & resuscita leur Secte à Alexandrie.

*Timon de Phlius*

41. Nous ne parlerons ici que de quelques-uns des plus celebres, pour ne pas employer le tems inutilement; & principalement de Timon de Phlius, qui tourna en ridicule la hardiesse des Dogmatiques, par des vers moqueurs, que l'on appelle Silles. Il enseignoit que quiconque aspiroit à être heureux, devoit tenir toutes choses pour incertaines & indifferentes; que les Sens & les opinions ne nous

(a) *Senec. Nat. Quæst.* Libr. VII. cap. 32.
(b) *Euseb. Præp. Evang.* Libr. XIV. cap. 18.

nous apprennent point ce qui est vrai, ni ce qui est faux; qu'ainsi nous ne devions incliner nôtre Esprit, ni d'un côté ni d'autre; qu'il ne falloit rien assurer, mais que de quelque chose que l'on parlât, il ne falloit pas plûtôt dire qu'elle est, que de dire qu'elle n'est pas: & que quiconque demeureroit dans cette disposition, ne seroit exposé à aucun trouble d'Esprit, ni à aucune inquietude.

42. On met aussi Nausiphane de Teos au nombre des disciples de Pyrrhon. Seneque (*a*) témoigne qu'il disoit comme Timon, que de toutes les choses qui nous paroissent, nous ne devons penser qu'aucune soit plûtôt, qu'elle ne soit pas. Seneque ajoûte qu'il disoit de plus, que cela seul est certain, qu'il n'y a rien de certain. En quoi je ne croirois pas Seneque, quand il me le jureroit: car pour parler ainsi, il eût fallu que Nausiphane eût repassé dans l'ancienne Academie, après avoir abandonné l'Ecole de Pyrrhon, qui a enseigné fort constamment, qu'il n'y a rien de cer-

*Nausiphane de Teos.*

(*a*) *Senec.* Epist. 89.

certain. Timon & Nausiphane furent sectateurs de Pyrrhon, & Epicure le fut de Nausiphane.

*Theodose de Bithynie.*

43. Theodose de Bithynie, ou de Tripoli, suivit le même parti. C'étoit un fort bel Esprit, & qui a appuyé cette Secte par d'excellens ouvrages.

*Ænesideme de Cnosse.*

44. La même Ecole produisit encore Ænesideme de Cnosse. Il releva & enrichit à Alexandrie d'Egypte cette Secte, qui commençoit à décheoir.

*Ptolemée d'Alexandrie.*

45. Quelques-uns ont joint à cette liste Ptolemée l'Astronome, qui a soûtenu que l'accez des sciences étoit interdit à l'Esprit humain, ou à cause de la foiblesse de l'Esprit, ou à cause de l'obscurité des choses.

*Cornelius Celsus. Favorin.*

46. 47. Cornelius Celsus fit chez les Romains, ce qu'Ænesideme avoit fait chez les Alexandrins. Favorin fit la même chose; car s'étant declaré Sceptique, il exposa par des ouvrages exquis les dix modes des Pyrrhoniens, & soûtint qu'il n'y avoit en nous aucune faculté, par le moyen de laquelle nous pussions rien comprendre.

48. Mais

48. Mais le tems ayant consumé tous ces travaux, Sextus Empiricus a reparé cette perte par les siens : & par son excellent Livre des Hypotyposes, où la forme & la constitution de sa Philosophie est exactement exposée ; & par ses Dissertations contre les Dogmatiques, qui mettent dans un beau jour la vanité, & l'incertitude des sciences, que l'on estime les plus certaines.

49. Plusieurs ont cru que Sextus Empiricus étoit le même que Sextus de Chæronée, fils de la sœur de Plutarque, l'un des Précepteurs de l'Empereur Marc-Aurele. Ils ont vêcu en même tems, ils ont porté le même nom, ils ont été Philosophes, & ils ont eu l'un & l'autre un Précepteur nommé Herodote. Suidas, Auteur frivole, ne détruit pas cette opinion, lors qu'il dit que l'un étoit de Chæronée, & l'autre de Libye. On peut avoir dit qu'il étoit de Libye, à cause du long séjour, qu'il a fait à Cyrene, Ville de Libye; comme cet illustre Pomponius, fut surnommé Atticus, quoi qu'il fût Romain, pour avoir long-tems demeuré à Athenes.

*Savoir si Sextus Empiricus est le même que Sextus de Chæronée.*

L'objection que l'on tire de cet Herodote leur Précepteur, n'eſt pas plus concluante : car on dit qu'Herodote, Précepteur de Sextus de Chæronée, étoit de Philadelphie, & ainſi different d'Herodote, Précepteur de Sextus de Libye, qui étoit de Tarſe. Philadelphie & Tarſe ſont deux Villes de Cilicie, aſſez proches l'une de l'autre, & qui à cauſe de leur voiſinage peuvent bien avoir été confondues.

On objecte de plus, que Sextus de Chæronée fut Stoïcien, & que Sextus de Libye fut Pyrrhonien : car Capitolin dit que Marc-Aurele fut diſciple de *Sextus de Chæronée, neveu de Plutarque, de Junius Ruſticus, de Claudius Maximus, & de Cinna Catulus, Stoïciens.* Mais cette objection eſt nulle, car les termes de ce paſſage, de la maniere dont il eſt conçu, peuvent bien ſignifier que les trois derniers étoient Stoïciens, comme ils l'étoient en effet, mais non pas Sextus; car Suidas nous apprend, que l'un & l'autre Sextus fut Pyrrhonien.

Ils inſiſtent encore ſur ce que Sextus le Pyrrhonien, fut ſurnommé Empiricus, & non pas Sextus de Chæ-

Chæronée. Mais qui ne ſçait que l'on obmet ſouvent ces ſurnoms? Comme dans ces paſſages de Suidas, & dans l'Iſagoge, qui eſt attribuée à Galien, où l'on n'ajoûte aucun ſurnom au nom de Sextus. Caſaubon (*a*) ajoûte que l'Empereur Marc-Aurele a écrit, qu'il avoit appris de Sextus la methode de trouver, de comprendre, & de mettre par ordre les Dogmes qui ſont néceſſaires à la vie; ce qui ne peut convenir à Sextus Empiricus, qui enſeignoit que l'on ne pouvoit rien comprendre, & rejettoit toutes ſortes de Dogmes.

Mais il y a apparence que ces Dogmes néceſſaires à la vie, étoient de certaines Regles utiles pour la conduite de la vie; mais non pas des principes tendans à la recherche de la Vérité. Car telle eſt la doctrine des Sceptiques, qu'il faut ſuſpendre ſon conſentement & ſa créance, lors qu'on cherche la Vérité; mais que dans l'uſage de la vie, il faut ſuivre les apparences. C'eſt pourquoi je croi que cet Empereur a ainſi parlé de Sex-

(*a*) *Caſaub. in Capitol. Vit. Marc. Imp.*

Sextus, à dessein de faire connoître, qu'encore qu'il fût Sceptique en sa doctrine, il étoit Dogmatique en ses mœurs.

La preuve dont se sert Sanmaise, pour faire voir que ces deux Sextus ont été differens, n'est pas plus forte que les précedentes. Il la tire de ce que Sextus de Chœronée fut contemporain de Galien, & que Sextus Empiricus fut plus ancien que lui; étant mis par lui dans son Isagoge au nombre des Empiriques. Comme si pour être cité par Galien, il étoit nécessaire qu'il eût précedé l'âge de Galien, & comme si nous ne citions pas souvent nos contemporains. Mais sans nous servir de cette exception, il suffit de dire que cette Isagoge semble être l'ouvrage d'un autre Auteur que de Galien. Cependant je ne veux rien assurer ici, ni m'écarter si-tôt de la loi que j'établis de douter de toutes choses. Je laisse à chacun la liberté de son jugement.

*Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique,*

50. Au reste, ce Sextus dont nous parlons, avoit joint la profession de la Philosophie Sceptique, avec celle de cette Secte de Medecine, qui s'attache à

à l'experience, & pour cette raison est appellée Empirique, dont Acron d'Agrigente, & Philinus de Cos ont été les Auteurs. Menodote de Nicomedie, Saturninus Cythenas, & ce Marcellus, qui pour cacher son attachement à la doctrine Sceptique, voulut être appellé Empirique; ces trois, dis-je, joignirent, comme Sextus, la doctrine Sceptique à la Medecine Empirique. *& de la Secte Methodique.*

Néanmoins ce même Sextus (*a*) soûtient, que cette Secte de Medecine que l'on appelle Methodique, & dont Themison fut l'inventeur, approche davantage de la doctrine Sceptique, que la Secte Empirique, au cas que cette Empirique affirme que les choses incertaines ne peuvent être comprises: car la doctrine Sceptique défend de rien affirmer. D'où il s'ensuit, qu'à cette affirmation près, nous trouverons un très grand raport entre la Sceptique & l'Empirique, tel que Sextus l'a trouvé entre la Sceptique & la Methodique. D'autant plus que

(*a*) *Sext. Emp. Hypot.* Libr. I. cap. 34.

que nous lisons dans Celse (*a*) que l'Empirique enseignoit comme la Sceptique, que la nature est incomprehensible, & que rien ne peut être compris ; ce qui paroît par les contestations de ceux qui ont traité de ces matieres ; que la Medecine dépend uniquement de l'usage & de l'experience, sans que le raisonnement y ait aucune part.

Le même Sextus soûtient en d'autres endroits, non seulement que les Pyrrhoniens ne sont pas ignorans, comme on le croit, mais qu'ils surpassoient le reste des Philosophes en usage & experience des choses ; c'est-à-dire, qu'ils possedoient la doctrine Empirique, comme la signification du nom semble le montrer ; & que les Empiriques rejettoient toute sorte de raisonnement, ce qui est purement Sceptique, pourvû que l'on n'y mêle aucune affirmation.

Lucien. 51. Lucien de Samosate fut contemporain de ceux dont je viens de parler. Photius (*b*) le met au nombre

(*a*) *Cornel. Cels. De Re Medic.* Procem. Libr. I.
(*b*) *Phot. Tmem.* 128.

bre de ceux, dont le ſentiment étoit qu'il ne falloit adhérer à aucun ſentiment.

52. Uranius fit profeſſion ouverte d'être Sceptique. Il vêcut du tems de Juſtinien; & Choſroës Roi de Perſe, amateur de la Philoſophie, lui fit de grands honneurs, le combla de préſens, lui écrivit des Lettres pleines de marques de ſon eſtime & de ſa faveur, & voulut être enſeigné par lui. Il y a donc ſujet de s'étonner, qu'un Roi, qui n'étoit pas dupe & groſſier, ait eu tant d'eſtime pour un auſſi ignorant, & mal-habile homme que nous le repréſente Agathias *(a)*. Si ce qu'il en dit eſt vrai, il faut que la Secte Sceptique, qu'il ſuivoit, ait plu par elle-même à ces barbares, même dans un homme, qui en étoit peu inſtruit, & qui d'ailleurs étoit couvert de vices & d'infamie. Il y eut bien d'autres Philoſophes, attachez à la même Secte, dont je laiſſe la recherche aux gens ſtudieux. *Uranius.*

53. A-

(a) *Agath.* Libr. II.

*Et encore du nombre des Dogmatiques, Porphyre.* 53. Après avoir parcouru les Sectes des Philosophes, qui veulent qu'on doute de tout, & qui défendent de rien affirmer, retournons maintenant aux Dogmatiques. Et sans parler des Stoïciens, qui prostituant leur créance, jusqu'aux contes de vieilles, défendoient néanmoins à leurs Sectateurs la précipitation des jugemens, & donnoient un nom convenable à cette précaution, & l'appelloient *Aproptosie*, & la leur recommandoient soigneusement, nous allons recevoir des autres une confession bien expresse de leur ignorance, & principalement de Porphyre, qui fut sans contredit un très-grand personnage, si l'on en retranche son extrême aversión pour le Christianisme. Il a reconnu ouvertement dans son Livre de l'Ame, qu'il a addressé à Boëthus, qu'il n'y a rien de certain dans la Philosophie, & que toutes choses sont douteuses.

*Aristippe.* 54. Aristippe, Auteur de la Secte Cyrenaïque, qui fut bien plus ancien que Porphyre, & après lui Ariston de Chio, enseignerent que la Physique est incomprehensible, & est au des-

dessus de nous ; que nous n'avons aucun interêt à la Logique, mais seulement à la Morale, & non pas même à toute la Morale, mais seulement à cette partie qui traite des vertus & des vices, voulant que l'on préferât les vertus aux vices, & qu'on tînt le reste pour indifferent, jusqu'à la santé même, qu'il ne croioit pas devoir être préferée à la maladie. En toutes les choses de cette nature, il ne permettoit pas que l'on usât de choix & de préference.

55. Herillus de Carthage tenoit pareillement toutes choses indifferentes, & défendoit de préferer les unes aux autres ; exceptant seulement la science, en quoi il faisoit consister le souverain bien. *Herillus de Carthage.*

56. Menedeme d'Eretrie, disciple de Platon, ne s'attacha à aucun Dogme. *Menedeme d'Eretrie.*

57. C'est de lui, & de Phedon qui l'a précedé, qu'est venue la Secte des Eliaques, ou Eretriques. C'est d'eux, & des Megariques, qui suivent la doctrine d'Euclide de Megagare, & qui ont été nommez Eristiques ou Dialectiques : c'est d'eux, dis- *Les Philosophes Eretriques, & les Megariques.*

dis-je, que Seneque (*a*) a écrit en ces termes : *C'est à peu près la même matiere, qui fait l'occupation des Pyrrhoniens, & des Megariques, & des Eretriques, & des Academiciens, qui sont auteurs d'une nouvelle science, qui consiste à ne rien savoir.* Et Ciceron (*b*) met au nombre des Professeurs de cette science, Stilpon, Diodore, & Alexinus.

*Monime le Cynique.*

58. Monime le Cynique, disoit comme Anaxarque que toutes choses dépendoient des opinions, & étoient semblables à une peinture, & ne differoient en rien des visions des foux, ou de ceux qui dorment; & qu'il n'y a nulle Regle de Vérité.

*Parmi les Nations étrangeres, les Mages.*

59. Si nous passons aux Nations étrangeres, nous en trouverons plusieurs dans ce même sentiment, qu'il faut suspendre son jugement & sa créance. Diogene (*c*) de Laërte raporte qu'Anaxarque & Pyrrhon apprirent des Mages, & des Gymnosophistes des Indes, cette excellente methode.

(*a*) *Senec.* Epist. 89.
(*b*) *Cicer.* Libr. IV. *Acad.*
(*c*) *Diog. Laërt. in Pyrrhon.*

thode de philosopher, qui défend de croire que rien puisse être compris, & de donner sur rien son consentement & sa créance.

60. Les Brachmanes, selon le témoignage de Strabon (*a*) & de Megasthene, soûtenoient qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais; par ce que ce qui semble bon à l'un, semble mauvais à l'autre. Ce que je viens de dire fait voir, que la Philosophie Sceptique a pénétré jusqu'aux extrêmitez de l'Orient. *Les Brachmanes.*

61. Il se trouve parmi les Turcs une Secte de Philosophes, qu'ils appellent *Hairetis*, comme qui diroit *Les Etonnez*. Ils font profession de douter de toutes choses; ils n'affirment jamais rien, par ce qu'ils ne croyent pas qu'on puisse discerner le vrai du faux; tout est probable, selon eux, rien de certain; ils obéissent aux loix: mais ils sont trop Sceptiques, en ce qu'ils font passer leur methode de douter jusques dans l'usage commun de la vie. *Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.*

62. Quel-

(*a*) *Strab.* Libr. XV.

*Parmi les Juifs, les Esseniens.*

62. Quelques-uns des Juifs ont aussi retenu cet art de douter. Philon raporte, que les Esseniens tenoient pour maxime, que la Logique n'est point nécessaire pour acquerir la vertu; que la Physique est au-dessus de la portée de la nature humaine; & qu'il ne faut s'appliquer qu'à la Théologie, en ce qui concerne Dieu, & la création du monde. Ce qui a beaucoup de raport avec la doctrine d'Ariston de Chio.

*Et les Seboréens.*

63. Les Seboréens, Philosophes de la même Nation Juive, c'est-à-dire, les *Opinateurs*, car c'est-ce que leur nom signifie; ont pratiqué la methode Sceptique, en traittant les matieres Théologiques. C'étoit ainsi qu'ils examinoient la doctrine du Thalmud, disputans pour & contre sans rien affirmer.

*R. Moses fils de Maimon.*

64. Le Rabbin Moïse, fils de Maimon, qui ayant dégagé son Esprit des fadaises des Rabbins, s'étoit rempli d'une doctrine bien plus solide, a dit (*a*) que la capacité de l'Esprit hu-

(*a*) *Maimonid. De Idolol.* cap. II. §. 4, 5, 6.

humain eſt ſi bornée, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde ne peut parvenir à la connoiſſance de la Vérité, que pour cette raiſon il faut nous défaire de toutes les penſées, qui peuvent nous détourner du ſervice de Dieu, & de la pratique de ſa loi; que ſi on s'arrête à ces penſées, le culte légitime de Dieu ſera anéanti, & que c'eſt ce que Moïſe entendoit, lors qu'il diſoit aux Juifs; (*a*) *Ne vous appliquez point à rechercher après vôtre cœur & après vos yeux, après lesquels vous avez coûtume de rechercher.* C'eſt-à-dire, ne vous laiſſez point conduire par vôtre Eſprit, qui eſt ſi foible & ſi borné, & n'eſperez pas pouvoir acquerir la connoiſſance de la Vérité.

65. Les Arabes ont eu auſſi leurs Sceptiques. Les Juifs les appellent, *Medabberim*, c'eſt-à-dire, *Diſcoureurs*; ou plûtôt *Logiciens*, dont Averroës, & Moïſe fils de Maimon font ſouvent mention, & quelquefois même d'autres Rabbins. On pourroit les

*Et parmi les Arabes, les Diſcoureurs.*

(*a*) *Num.* XV. 39.

les nommer avec justice, les Théologiens Scholastiques des Arabes. Ayant appris l'art de douter des anciens Grecs, & des Syriens, ils ont eu des disputes continuelles avec les Dogmatiques, refusans toute créance aux Sens & à l'Entendement; tenans pour constante & principale Regle, qu'on ne peut rien savoir. De sorte qu'ils rejettoient comme vaines & trompeuses, toutes ces Démonstrations Geometriques, qui passent pour très-certaines. Et ce qui fait principalement à nôtre sujet, les Chefs de ceux qui ont premierement reçû cette doctrine, s'y porterent principalement, par ce qu'elle étoit fort propre à captiver les Esprits à l'obéïssance de la Religion & de la Foi.

## CHAP. XV.

*1. On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs. 2. La hardiesse des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs. 3. Les Academiciens, & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent se tromper; & ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes.*

1. Il faut donc demeurer d'accord que toute la Philosophie, & sacrée, & profane, & non seulement ceux qui sont profession de douter, mais même les Dogmatiques, veulent que l'on doute, que l'on suspende son jugement, & que l'on ne donne point sa créance legerement. Car ils voyent bien qu'on ne peut corriger, ni éviter les erreurs, qu'en se défaisant de toutes les opinions dont on étoit prévenu, par un doute general & constant. C'est par là que Des Cartes a commencé les Principes de

*On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs.*

ſa Philoſophie, perſuadé que par cette précaution on coupe la racine des erreurs, & que l'on travaille plus ſûrement à la recherche de la Vérité. Mais ce même homme, qui par une ſage prévoyance s'étoit ſoumis à cette loi de douter, l'a rejettée dans la ſuite, comme ſi elle n'avoit dû lui ſervir que pour rejetter les opinions des autres Philoſophes; & qu'elle fût devenue inutile pour examiner, ou pour rejetter les ſiennes. De ſorte que par une témerité pareille à celle des autres Dogmatiques, il a commis la même faute qu'il avoit repriſe dans les autres.

*La hardieſſe des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs.*

2. Or comme un homme qui voudroit aller à une Ville ſituée au Levant, ſi ne ſachant point le chemin il va vers le Couchant, il s'égarera moins en s'arrêtant dans un carrefour, que s'il continue ſon chemin en ſuivant un des divers chemins qui ſe préſentent à lui. De même l'Entendement humain, attaché à la terre, & enveloppé dans un corps terreſtre, reconnoiſſant que par cet obſtacle le chemin de la Vérité lui eſt bouché, il évitera bien plus ſûrement les chûtes

tes & les erreurs, s'il demeure dans ſon ignorance, & dans le doute qui accompagne l'ignorance, que ſi par de vaines tentatives il veut franchir les obſtacles, & qu'au lieu de Junon il n'embraſſe qu'une nuë. C'eſt en cela que conſiſte la difference entre les Dogmatiques & les Sceptiques: car quelles opinions monſtrueuſes n'a point produit la témerité des Dogmatiques, deſquels Ciceron & Varron, excellens hommes, & fort inſtruits de toutes les Sectes de la Philoſophie, ont écrit, comme je l'ai déja remarqué, qu'on ne peut rien dire de ſi abſurde, & qu'un malade ne peut concevoir de ſi étranges rêveries, qui n'ait été avancé par quelqu'un des Philoſophes.

*Les Academiciens, & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent ſe tromper, & ils ſont les ſeuls qui méritent le nom de Philoſophes.*

3. Mais pour les Academiciens & les Sceptiques, quelle abſurdité, & impertinence de Dogmes peut-on leur reprocher, puiſqu'ils ne ſoûtiennent aucun Dogme? Véritablement ils ſont les ſeuls qui méritent le nom de Philoſophes, ſi nous nous attachons à la véritable ſignification de ce nom. Car la Philoſophie, ſelon la ſignification du mot, n'étant autre choſe, que l'étu-

l'étude de la Sageſſe & de la Vérité; & la Sageſſe, ſelon la définition des anciens Philoſophes, étant la ſcience des choſes divines & humaines, & des cauſes qui dépendent de ces choſes, ceux qui s'appliquent à l'étude de la Sageſſe, méritent véritablement le nom de Philoſophes; & ceux qui ont acquis la ſcience des choſes divines & humaines, c'eſt-à-dire, la Sageſſe, ſont véritablement ſages. Or c'eſt cette ſcience que les Dogmatiques ſe vantent d'avoir acquiſe, & ils ſouffroient même autrefois qu'on les qualifiât du nom de ſages: nom que Pythagore rejetta le premier, étant convaincu de ſon ignorance, & conſentit ſeulement d'être appellé, Amateur de la Sageſſe.

Car comme a fort bien dit le Poëte Æſchyle, (a) *Savoir par conjecture eſt autre choſe que ſavoir clairement.* Cela convient proprement aux Academiciens, qui reconnoiſſent que non ſeulement ils ne ſavent rien, mais même qu'ils ne peuvent rien ſavoir des

(a) *Æſch. Agamemn.*

des choſes divines & humaines, & qu'ils ne ſont que les conſiderer de loin. Que les Dogmatiques ſe parent donc du nom de ſages, tant qu'ils voudront, puiſqu'ils croient pouvoir ſe donner cette licence, & qu'ils s'imaginent avoir acquis cette ſcience, en quoi conſiſte la Sageſſe; les Academiciens & les Sceptiques ſe contenteront du titre ſimple & modeſte de Philoſophes, puiſqu'ils aiment & reſpectent la Sageſſe, qui ſurpaſſe de ſi loin leur capacité. Quoi que cependant Lactance (*a*) en parlant d'eux, ait dit véritablement, que ceux qui ſe ſont connus en partie ont été plus ſages, que ceux qui ont cru être ſages.

(*a*) *Lactant.* Libr. IV. cap. 1.

*Fin du Livre premier.*

# LIVRE SECOND.

## On explique exactement quelle eſt la plus ſûre, & la plus légitime voye de Philoſopher.



CHAP.

## CHAPITRE PREMIER.

*L'Homme est naturellement dépourvû des moyens nécessaires pour connoître très clairement & très certainement la Vérité; laquelle encore qu'il puisse connoître en quelque sorte, il ne peut néanmoins la connoître très clairement & très certainement.*

APrès que nôtre Provençal eut ainsi parlé, comme il se préparoit à continuer son discours; Véritablement, lui dis-je, je n'ai jamais goûté cette hardie & imperieuse methode de Philosopher, qui s'attache si opiniâtrément à ses pensées & à ses opinions; & il m'a paru que c'étoit un chemin bien plus court, & bien plus droit pour parvenir à la Vérité, de garder quelque modération dans ses sentimens, & quelque modestie dans ses discours; & de ne soûtenir jamais aucun Dogme, quelque vraisemblable qu'il soit, avec tant de prévention & d'entêtement, qu'on

qu'on ne ſoit toûjours prêt d'écouter les objections, & même s'il le faut de changer d'avis. Mais d'un autre côté, il me ſemble que l'inſtabilité de la doctrine des Academiciens, bien plus prêts à dire ce qu'ils ne penſent point, que ce qu'ils penſent, jette beaucoup de trouble & de confuſion en toutes choſes, & anéantit toute ſorte de ſcience, puiſque l'on n'eſt pas plus aſſuré de ſavoir ce que l'on ſait le mieux, que ſi on ne le ſavoit point du tout.

C'eſt pourquoi vous me ferez plaiſir de m'apprendre juſqu'à quel point vous voulez que l'on doute. Car ſi l'on doute toûjours; ſi tout eſt obſcur, caché, incertain; ſi tous les chemins de la Vérité ſont bouchez, il n'y a plus de Philoſophie, & toutes les peines que nous prenons depuis tant d'années pour parvenir à la connoiſſance de la Vérité, ſont entierement inutiles. Voici ce qu'il me répondit.

Cette plainte que vous faites contre les Academiciens n'eſt pas nouvelle: & ſi elle étoit juſte, elle ne regarderoit pas tant les Academiciens,

que la nature même. Car eſt-ce la faute de l'Academie, ſi l'homme de ſa nature eſt fait de telle ſorte, qu'il ne puiſſe pas par lui-même parvenir à la connoiſſance de la Vérité? L'Academie n'en eſt pas plus reſponſable, que de ce que l'homme ne peut voler, & de ce qu'il n'eſt pas immortel. Véritablement nous ne voyons pas que les Academiciens, & les Sceptiques ayent moins profité de l'étude qu'ils ont faite de la Sageſſe, & en ayent tiré de moindres ſecours pour devenir plus ſages & plus ſavans, que les Dogmatiques. Mais c'eſt de quoi nous parlerons dans la ſuite. Quant à préſent, puiſque vous voulez que je vous expoſe juſqu'où je porte cette loi de douter, je veux bien vous expliquer mon ſentiment touchant cette premiere Philoſophie, ou plûtôt cette racine de la Philoſophie: car nous ſommes ſeuls, & je puis vous parler avec liberté: & je ne veux pas, & je ne dois pas vouloir, que cela ſe répande parmi le Vulgaire.

Quand je dis le Vulgaire, je n'entens pas le petit peuple qui vit du travail de ſes mains; mais j'entens le

Vul-

Vulgaire des gens de lettres, qui ont coûtume de regarder les Sceptiques & les Academiciens comme des insensez. Cette considération ne m'a pourtant pas rebuté de leur Secte, dont je vous expliquerai tout le systême, ou plûtôt le mien propre. Car je veux bien que vous sachiez, qu'en matiere de Philosophie je veux être libre, je veux suivre mes propres sentimens, & n'être point d'autre Secte que de la mienne.

Premierement, je croi qu'il paroît assez par toutes les raisons que je vous ai raportées, que la nature de l'homme est telle, qu'il ne peut connoître très clairement & très certainement la Vérité par sa propre force. Je ne nie pas que la Vérité ne se trouve dans les choses même, j'entens cette Vérité que l'on appelle *d'existence*: car Dieu connoît les choses, telles qu'elles sont. Mais il y a un empêchement dans l'homme, qui fait qu'il ne les peut connoître, & cet empêchement consiste dans le défaut des moyens propres & nécessaires pour connoître parfaitement la Vérité.

Je ne dis pas que l'homme ne puisse avoir aucune connoissance de la

Vérité; je dis ſeulement qu'il ne peut la connoître à fond, clairement, & avec une entiere certitude, à laquelle rien ne manque pour être parfaite, dont j'ai déja parlé, & dont je parlerai encore. Car il ſe peut faire que quelqu'un ait une Idée empreinte dans l'Eſprit, qui ſera ſemblable à un objet exterieur: je ne dis pas ſemblable d'une reſſemblance parfaite, propre, & abſolue, qui ne peut ſe rencontrer qu'entre des choſes de même genre, comme entre un homme & un homme, entre un arbre & un arbre; mais je parle d'une reſſemblance imparfaite, telle qu'elle peut ſe rencontrer entre l'original & la copie.

Mais lors que l'Entendement en veuë de cette Idée, forme un jugement de l'objet exterieur, d'où cette Idée eſt partie, il ne peut pas ſavoir très certainement & très clairement ſi ce jugement convient avec l'objet exterieur: & c'eſt dans cette convenance que conſiſte la Vérité, comme je l'ai dit. De ſorte qu'encore qu'il connoiſſe la Vérité, il ne ſçait pas qu'il la connoît, & il ne peut être aſſuré de l'avoir connuë;

&

& partant il ne connoît pas parfaitement la Vérité. Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître les choſes, ni la Vérité des choſes, j'entens une claire & certaine connoiſſance, par laquelle non ſeulement on connoît la Vérité, mais on ſçait encore très certainement que l'on connoît la Vérité. Car de connoître la Vérité, ſans ſavoir que vous connoiſſez la Vérité, c'eſt comme ſi vous ne la connoiſſiez pas.

J'ai donné ci-deſſus des preuves, qui d'ailleurs ſont aſſez évidentes, pour faire voir que l'homme ne peut ſavoir, ſi le jugement qu'il forme en veuë de cette Idée, qui eſt empreinte dans ſon Eſprit, convient avec l'objet exterieur, d'où cette Idée eſt provenue. La principale de ces preuves eſt, que nous ne pouvons appliquer les Idées des choſes, & les jugemens que l'Entendement forme en veuë de ces Idées, aux choſes mêmes; pour examiner & reconnoître la convenance de ces jugemens avec les objets exterieurs; dans laquelle convenance nous avons dit que conſiſte la Vérité. Car les eſpeces, ou

images des choſes, ne viennent point immediatement des choſes dans nôtre Entendement; mais elles paſſent par pluſieurs milieux, comme je l'ai fait voir, & par nos Sens qui les corrompent, & les alterent. Et il n'y a point d'autre voye, par où les Idées des choſes puiſſent parvenir à nôtre Eſprit.

---

## CHAP. II.

*La Foi ſuplée au défaut de la Raiſon, & rend très certaines les choſes, qui étoient moins certaines par la Raiſon.*

MAis Dieu par ſa bonté répare ce défaut de la nature humaine, en nous accordant ce don ineſtimable de la Foi, qui confirme la Raiſon chancellante, & corrige cet embarras des doutes qu'il faut apporter à la connoiſſance des choſes. Car, par exemple, ma Raiſon ne pouvant me faire connoître avec une entiere évidence, & une parfaite certitude, s'il y a des corps, quelle eſt l'origine du mon-

monde, & plusieurs autres choses pareilles, après que j'ai reçû la Foi, tous ces doutes s'évanouïssent, comme les spectres au lever du Soleil. C'est ce qui a fait dire à St. Thomas: (a) *Il est nécessaire à l'homme de recevoir comme par maniere d'articles de Foi, non seulement les choses qui sont au dessus de la Raison, mais même les choses qui peuvent être connues par la Raison, à cause de la certitude. Car la Raison humaine est fort defectueuse dans les choses divines: en signe de quoi l'on voit que les Philosophes, dans la recherche qu'ils ont faite des choses humaines par les voyes naturelles, se sont trompez en plusieurs chefs, & se sont trouvez opposez les uns aux autres. Afin donc que les hommes eussent une connoissance certaine & indubitable de Dieu, il a fallu que les choses divines leur fussent enseignées comme par Foi, & comme ayant été enseignées de Dieu même qui ne peut mentir.*

Il

(a) *Thom.* 2. 2. Q. 2. A 4.

Il ſemble que cela ait été pris de ce paſſage de Saint Auguſtin, que j'ai déja raporté, mais qui mérite de l'être encore, pour ſon importance, & pour le raport qu'il a au ſujet préſent. : (*a*) *Parce que l'Entendement des hommes obſcurci par l'habitude des tenebres, dont ils ſont couverts dans la nuit du peché, ne peut regarder fixement la clarté & la ſainteté de la Raiſon, ç'a été un établiſſement fort ſalutaire, que de laiſſer conduire par l'autorité, vers la lumiere de la Vérité, nôtre veuë chancellante & couverte des rameaux de l'humanité.*

Puis Saint Thomas ajoûte enſuite: *La recherche qui ſe fait par la Raiſon naturelle, ne ſuffit pas aux hommes pour connoître les choſes divines, & même celles que l'on peut prouver par la Raiſon.* Et dans un autre lieu il parle ainſi. (*b*) *Les choſes qui ſe peuvent prouver démonſtrativement, comme l'exiſtence de Dieu, l'unité de Dieu, & autres choſes ſemblables, ſont*

(*a*) *Auguſtin. De morib. Eccleſ. Cathol.* cap. 2.
(*b*) *Thom.* 2. 2. Q. 1. A 5.

*sont mises au nombre des choses qu'il faut croire, par ce qu'on les exige d'avance, comme devant précéder les choses qui sont de Foi: & il faut que ces choses soient du moins présupposées par ceux qui n'en ont pas la démonstration.*

Ce que Saint Thomas dit de la connoissance des choses divines, s'étend aussi à la connoissance des choses humaines, selon la doctrine de Suarez. (a) *Nous corrigeons souvent*, dit-il, *la lumiere naturelle par la lumiere de la Foi, même dans les choses qui semblent être des premiers principes, comme il paroît dans celui-ci: les choses qui sont les mêmes qu'une troisiéme chose, sont les mêmes entre elles; ce qui dans la matiere de la Trinité doit être restreint aux choses finies. Et dans les autres mysteres, principalement dans ceux de l'Incarnation, & de l'Eucharistie, nous apportons plusieurs autres limitations, afin que rien ne repugne à la Foi. C'est donc un signe que la lumiere de la Foi est plus*

(a) *Suar. Disp. VI. de Fide*, Sect. V. Art. 11.

*plus certaine, par ce qu'elle est fondée sur la premiere Vérité, laquelle il est plus impossible qu'elle trompe, ou qu'elle soit trompée, qu'il n'est impossible que la science naturelle de l'homme se trompe.*

(*a*) Saint Augustin ne veut pas même que l'on attribuë à la Raison la connoissance de la Vérité, que l'on croit que nôtre Entendement acquiert par la Raison; mais qu'on l'attribue à la lumiere même de la Vérité, dont elle est éclairée à proportion de sa capacité.

*A qui la Vérité est-elle connue sans Dieu?* dit Tertullien. (*b*) *A qui Dieu est-il connu sans le Christ? A qui le Christ est-il connu sans le Saint Esprit? A qui le Saint Esprit s'addonne-t-il sans le Sacrement de la Foi?*

De là vient que l'Apôtre, (*c*) après avoir fait retentir ces paroles: *Je perdrai la Sagesse des Sages, & je reprouverai la prudence des prudens,* où

(*a*) *Augustin. De Serm. Dom. in monte*, Libr. II. cap. 15.
(*b*) *Tertull. De Anim.* cap. 2.
(*c*) I. *Cor.* I. 19, 20.

*où est le Sage, où est le Scribe? où est celui qui s'applique à l'étude de ce siecle? Dieu n'a-t-il pas rendu insensée la Sagesse de ce monde?* Et après nous avoir avertis de ne nous laisser pas surprendre (*a*) *par la Philosophie, & la vaine tromperie, selon la tradition de homme & selon les élemens de ce monde*, il dit ensuite, que nous nous (*b*) soûtenons par la Foi, que nous marchons (*c*) par la Foi, & non pas par les apparences, & que nous sommez confirmez (*d*) par la Foi. De même donc que dans les choses de la Foi, la Foi vient au secours de la Raison chancellante; elle nous aide aussi dans toutes les autres choses que nous connoissons par la Raison, pour nous rassurer dans nos doutes, & pour rétablir la Raison dans ses droits, dont elle étoit décheüe; c'est-à-dire, dans la connoissance de la Vérité, qu'elle desire naturellement.

(*a*) *Col.* II. 8.
(*b*) II. *Cor.* I. 23.
(*c*) II. *Cor.* V. 7.
(*d*) *Col.* II. 7.

CHAP.

## CHAP. III.

1. *Il n'y a rien dans l'Entendement, qui n'ait été dans les Sens*, 2. *contre Platon*, 3. *contre Proclus*, 4. *& contre Des Cartes.*

*Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.*

1. MAis, lui dis-je, (car je l'interrompois souvent) qu'est-ce que je vous ai oui avancer tantôt, qu'il n'y a point d'autre voye, par où les Idées des choses viennent à nôtre Entendement, que les milieux qui se trouvent interposez, & nos Sens? N'avons-nous pas des Idées dans l'Entendement, qui sont nées avec nous, & n'ont point passé par nos Sens, comme les Idées que nous avons de nôtre Entendement même, des Anges, de Dieu? Comme celles que nous avons de ces Maximes, ou Notions communes, que les Dialecticiens appellent *des Axiomes?* Ne connoissons-nous pas ces natures universelles des choses, que le Vulgaire des Philosophes appelle *des Essences*, qui sont véritables, immuables, & éter-

éternelles, & ne sont pas sujettes à la dépravation des Sens, comme ces Idées qui viennent du dehors?

Vous me prévenez, me répondit-il, l'ordre des choses dont je vous ai promis l'éclaircissement, me conduisoit-là. Véritablement cette question est capitale, & a été débatue à outrance entre les Princes de la Philosophie. Car Pythagore, Timée, & les autres Pythagoriciens, Socrate, Platon, & tous les Platoniciens soûtiennent, que nous apportons en naissant des Idées avec nous. Democrite au contraire, & son Sectateur Epicure, Aristote, & toute l'école des Peripateticiens, rejettent toutes ces Idées nées avec nous, & n'en reconnoissent point d'autres que celles qui nous viennent du dehors, qui ont passé par les Sens, & que nous nous sommes formées. Je vous en dirai mon sentiment, puisque vous le desirez, & que l'ordre de cette dispute nous y mene. Mais vous entendrez ce qui ne sera pas du goût de tout le monde, ni peut-être du vôtre.

Comme l'opinion de Platon, touchant ces Idées qui sont nées avec

nous,

nous, me sembloit autrefois bien plus honorable à l'homme, & relever sa dignité, je souhaittois fort qu'elle se trouvât véritable: car il me paroissoit glorieux à la nature humaine, que nôtre Entendement nous fût donné, après avoir été embelli de la main de Dieu, & enrichi des dons du Ciel. Je cherchois donc des preuves de tous côtez, qui pussent me convaincre, & convaincre aussi les autres de la vérité de cette opinion. Je trouvois de certains raisonnemens dans Platon, j'en trouvois quelques-uns dans Proclus, & dans d'autres Platoniciens, qui étoient specieux, & qui pouvoient ébranler un homme peu attentif. Mais ces mêmes raisonnemens me paroissoient sans aucune force, lorsque je cessois de m'abandonner à l'orgueil qui est naturel à tous les hommes.

*Contre Platon.* 2. Le principal & presque l'unique argument dont se sert Socrate dans Platon, pour prouver que nous apportons ces Idées en naissant, se réduit à dire, que l'Entendement humain ne pourroit ramasser & concevoir cette varieté innombrable de notions,

tions, dans un tems auſſi borné qu'eſt celui de nôtre vie, étant enveloppé & voilé de cette maſſe de nôtre corps, s'il ne les eût apportées déja produites, & formées en lui; & qu'ainſi nous n'apprenons pas ce que l'on nous enſeigne, mais que nous nous en reſſouvenons.

Ces Diſcours ſont plus dignes d'un Orateur, qui parle en public, que d'un Philoſophe. Car qui niera ces choſes, comme je les nie, & qui dira que l'Entendement humain eſt de telle nature, qu'il eſt fort aiſé à ébranler, lorſque les Sens étant frappez par les objets exterieurs, & les fibres des nerfs & les eſprits étant émus, le cerveau en reçoit l'impreſſion; que l'Entendement étant averti par cette impreſſion du cerveau de ce qui ſe paſſe au dehors, il agite à ſon tour les eſprits, & faiſant une reveüe ſur les traits délicats qui ſont tracez dans le cerveau, raſſemblant ce qui eſt ſéparé, ſéparant ce qui eſt aſſemblé, & comparant enſemble les choſes qui ont du raport, il conſidere ce qui eſt préſent, & voit ce qui le précede & qui le ſuit, d'où dépend la con-

conduite de la vie, & l'enchaînement des ſciences: qui tiendra, dis-je, un tel langage, que lui répondra Platon?

*Contre Proclus.* 3. Les preuves dont ſe ſert Proclus, ſont d'un plus grand poids. Il dit que tout ce qui part des Sens eſt ſujet au changement; & que l'homme a des Idées, ou des eſpeces imprimées dans ſon Entendement, qui ſont éternelles & immuables, ſavoir les Idées des figures, des nombres & des mouvemens; & qui par conſéquent ne peuvent être venues des Sens; qu'autrement ſi des Idées ſi fixes & ſi conſtantes provenoient des Sens qui ſont ſi foibles, & ſi ſujets à l'erreur, l'effet ſeroit plus parfait que ſa cauſe. Mais pour nous nous ne connoiſſons point ces Idées éternelles. Car, par exemple, l'Idée d'un Triangle que je trouve en moi, eſt quelque choſe d'obſcur & de confus, qui n'eſt point circonſcrit ni déterminé, & qui a été produit en moi, par les Idées des Triangles particuliers que j'ai vus. Que cela ſoit dit une bonne fois de toutes ces Idées, que l'on

l'on appelle *de ſimple & de pure intelligence.*

Proclus ajoûte que les meilleures Démonſtrations ſont celles, qui ſont compoſées de propoſitions plus univerſelles, & que les Démonſtrations les plus imparfaites ſont celles qui ſont compoſées de propoſitions particulieres : que cependant il n'en iroit pas ainſi, ſi les choſes univerſelles étoient produites par les particulieres ; puiſque ce qui eſt produit par la cauſe eſt préferable, à ce qui eſt produit par l'effet. Sur cela je ne veux point diſputer de la force des Démonſtrations, compoſées de propoſitions univerſelles ou particulieres : je nie ſeulement que ce qui eſt produit par la cauſe, ſoit toûjours préferable à ce qui eſt produit par l'effet. Car comme pour nourrir un mouton, l'herbe vaut mieux que la terre qui a produit l'herbe : de même pour former une Démonſtration, les propoſitions univerſelles ſont plus utiles que les propoſitions particulieres ; quoi que les propoſitions univerſelles ſoient compoſées des particulieres, & qui dépendent des Sens.

La troisiéme preuve de Proclus eſt, que ſi l'Entendement humain reçoit de la matiere & des choſes ſenſibles, les principales & plus claires Idées des choſes, & qui exiſtent davantage, la matiere aura l'avantage ſur l'Entendement: ce qui vaut autant que ſi l'on diſoit, que le marbre dont ſe ſervit le Sculpteur Praxitele pour former la ſtatue de Venus, étoit plus noble que Praxitele, par ce qu'il renfermoit cette ſtatue de Venus que Praxitele en a tirée.

*Et contre Des Cartes.* 4. Des Cartes a pris un tour fort different, mais auſſi peu certain que les précedens, ſi je ne m'abuſe. Car des trois ſortes d'Idées qu'il propoſe, dont les unes viennent du dehors, comme l'Idée que j'ai du Soleil, & qui m'eſt venue de la veüe que j'ai eüe du Soleil; les autres ſont factices, & formées en nous par nous mêmes, comme l'Idée du Soleil qui eſt dans l'Entendement de l'Aſtronome, & qu'il s'eſt formée ſur ſes raiſonnemens, & ſur ſes obſervations, & les autres ſont naturelles, & nées avec nous, comme l'Idée de Dieu, & les Idées des principes Geometriques,

ques, & des Essences; de ces trois sortes d'Idées, dis-je, qui sont proposées par Des Cartes, il est clair que les deux premieres viennent des Sens. Pour la troisiéme, si nous la considerons avec attention, nous trouverons, que selon les raisonnemens mêmes de Des Cartes elle peut fort bien être provenuë des Sens, comme les deux premieres. Car puisque, selon lui, ces Idées naturelles sont la faculté même de penser qui est en nôtre Entendement, il s'ensuit que l'Idée de Dieu qui est en nous, n'est autre chose que la faculté de former des pensées de Dieu, qui est en nous; de même que les autres Idées naturelles, nées avec nous, qui sont en nôtre Entendement, ne sont autre chose que la faculté de former des pensées de ces autres choses-là qui est en nous.

Or cette faculté de penser, à quelque sujet qu'on l'applique, dont on puisse avoir quelque pensée, soit Dieu, soit un homme, soit le Soleil, est toûjours la même faculté. De même que la faculté de chanter, soit que l'on chante une Courante, ou une Sarabande, ou un

Menuet, eſt toûjours la même faculté. Cela étant ainſi, puiſque la faculté qui eſt en moi de former des penſées, ou du Soleil, ou d'un homme; c'eſt-à-dire, l'Idée du Soleil ou d'un homme, qui eſt en moi, m'eſt venue du dehors; & par conſéquent l'Idée de Dieu qui eſt en moi, m'eſt auſſi venue du dehors.

Des Cartes lui-même reconnoît qu'il n'y a point de difference entre ces Idées, lors qu'il dit que l'Idée même que nous avons d'un homme ou du Soleil, ne nous vient pas du dehors, mais que nôtre Entendement ſe les forme lui-même, après qu'il a été excité & ébranlé par de certains mouvemens corporels; & qu'à plus forte raiſon il faut dire la même choſe des Idées des choſes, qui ne ſont point formées par nôtre Entendement, après qu'il a été excité par des mouvemens corporels; telles que ſont l'Idée de Dieu, & les Idées des Eſſences, & des Axiomes Geometriques: ce que Des Cartes ne peut dire ſans attribuer la même origine & la même nature aux Idées qui nous viennent du dehors, & à celles qu'il appelle na-

naturelles, qu'il prétend être nées avec nous.

Pour moi, ayant appris que d'excellens Philoſophes avoient été perſuadez, que l'Entendement humain avoit été revêtu & orné de tous ces avantages, non pas à la faveur des Sens, mais dès ſon origine, je me ſuis appliqué, & ſouvent, & long-tems, & attentivement, à rechercher ces richeſſes cachées de mon Entendement, & à diſcerner ces biens que je tenois de la nature, de ceux qui m'étoient venus du dehors, & qui étoient acquis. Mais quelque diligence que j'aye apportée à cette recherche, je n'ai trouvé en moi aucune Idée, qui ne m'ait paru très-clairement être venue du dehors, & dont je n'aye reconnu la ſource dans les objets exterieurs d'où elle étoit partie, & la voye même par où elle a trouvé entrée dans mon Entendement.

J'ai cru enſuite pouvoir juger de l'Entendement des autres par le mien. Car je puis aſſurer que quiconque voudra ſe dépouiller de ſon amour propre, & developper, ſans s'en faire accroire, les plus cachez replis de

son Esprit, il ne trouvera en lui aucune Idée, qui ne se soit formée des especes des objets exterieurs.

Ceux qui sont dans une opinion contraire demandent, d'où m'est venue l'Idée d'un Triangle. Je répons qu'elle m'est venue d'une infinité de Triangles que j'ai vûs, d'où je me suis fait une Idée obscure & confuse de Triangle, qui n'est point déterminée, ni circonscrite par des bornes certaines. Ils demandent d'où m'est venue l'Idée de quelque nombre, comme de quatre. Je répons qu'elle m'est venue d'une infinité de choses que j'ai vûes, qui étoient au nombre de quatre, comme des quatre pieds d'un cheval, ou des quatre angles d'un quarré; ou même que je me la suis formée par la force naturelle de mon Entendement, qui quand je n'aurois jamais vû ensemble des choses au nombre de quatre, ajoûte aisément à deux choses que j'ai souvent veuës ensemble, deux autres choses; ou à trois choses en ajoûte une autre; & qui ensuite des choses nombrées sépare & abstrait le nombre, & le considere abstrait & séparé.

Ils

Ils demandent d'où m'eſt venue l'Idée du mouvement. Je répons qu'elle m'eſt venue de pluſieurs mouvemens des corps que j'ai ſouvent vûs ſe mouvoir ; d'où il eſt arrivé que mon Entendement ſéparant le mouvement de la choſe mobile, s'eſt formé une certaine Idée du mouvement; non pas une Idée claire, nette, & expreſſe du mouvement, mais informe & confuſe.

Ils demandent d'où m'eſt venue cette notion, que deux choſes égales à une troiſiéme ſont égales entre elles. Je répons qu'elle m'eſt venue de pluſieurs obſervations que j'ai faites de choſes, qui ayant été meſurées ſur la même meſure, ſe ſont trouvées égales ; & même que mon Entendement par ſa force naturelle a bien pû ſe la former, en ſe figurant quelque meſure imaginaire, à laquelle il applique deux choſes mentalement, & en les trouvant égales à cette meſure, il lui paroît qu'elles ſont égales entre elles. Et de là s'eſt formée en moi cette notion generale & vague, & détachée de toutes ſortes d'objets exterieurs, que toutes les fois que deux

choſes conviennent avec une troiſiéme, elles conviennent entre elles.

Ils demandent d'où m'eſt venue l'Idée de Dieu, & des choſes incorporelles. Saint Thomas *(a)* répond excellement, que *les choſes incorporelles, dont il n'y a point d'eſpeces, ſont connues de nous par comparaiſon aux corps ſenſibles, dont il y a des eſpeces: comme nous connoiſſons la Vérité, par la conſideration des choſes, dans leſquelles nous ſpeculons la Vérité.* Il ajoûte de plus, ſuivant l'opinion de Saint Denys, que nous connoiſſons Dieu comme cauſe, & pour parler ſelon le langage de l'Ecole, *par excez & retranchement*; & que tant que nous ſommes attachez à ce corps mortel, nous ne pouvons connoître toutes les autres choſes incorporelles, que *par retranchement, & par quelque comparaiſon aux choſes corporelles*; & que pour cela il eſt néceſſaire que *nous ayons recours aux eſpeces des corps, quoique les choſes incorporelles n'ayent point d'eſpeces.*

Mais

(a) *Thom. Part.* I. Q. 84. A. 7. & 8.

Mais c'en eſt trop ſur ce ſujet, quoi que ce ſoit un point capital; car il ſe trouve des gens, qui de cette vaine fiction des Idées naturelles & nées avec nous, tirent de merveilleuſes conſéquences. Mais reprenons nôtre matiere, ſi ce n'eſt, me dit nôtre Philoſophe, que vous n'ayez quelque Objection à me faire.

Quand à préſent, lui dis-je, je n'ai rien à vous objecter ſur cette theſe que vous ſoûtenez, ſavoir que tout ce que nous concevons, a paſſé auparavant par nos Sens, ou en tout, ou en partie: car je deſire ſeulement connoître vôtre ſentiment, ſans qu'il ſoit beſoin maintenant de vous propoſer le mien. Continuez donc, je vous ſupplie, de m'expliquer le reſte. Lors il reprit ainſi.

Il doit donc paſſer pour conſtant, que nous ne pouvons connoître clairement la Vérité; & partant que quelque diligence & quelque attention que nous apportions à la conſidération des choſes; que quelque vraiſemblance, & quelque Evidence que nous trouvions, il ne faut pas pourtant y ajoûter entierement foi, mais

qu'il faut toûjours les tenir pour douteuses. Il s'ensuit encore de ce que nous avons dit, que ceux qui s'appliquent à la recherche de cette Vérité claire & constante, & qui ne soit obscurcie d'aucun doute, se donnent une peine inutile, & perdent leur tems, cette Vérité étant au dessus de la portée de l'Entendement humain. Du reste, il faut nous souvenir de ce que j'ai dit dès l'entrée de ce discours, de ces divers degrez, & de ces divers genres de certitude: car il s'agit présentement entre nous de cette souveraine & entiere certitude, à laquelle il ne manque rien pour être au suprême degré de la perfection, & laquelle ni la Raison, ni les Sens ne nous peuvent donner; & dont nous ne pourrons joüir, que lors que nous serons unis à Dieu, qui est la source de la Vérité.

Quoi que je ne nie pas que pendant que nous sommes liez à ce corps mortel, nôtre Entendement puisse parvenir à cette souveraine certitude humaine, (*a*) *lequel bien qu'environné de*

(*a*) *Augustin. De morib. Eccl. Cathol.* cap. 2.

*de tenebres dans la nuit du peché, & obſcurci par les rameaux de l'humanité*, comme parle Saint Auguſtin, a néanmoins ſa pénétration, & peut porter des regards vers la Vérité, ſi non fixes, & ſans ébloüiſſement, au moins vifs & perçans. De même qu'encore que du Lybée, Promontoire de Sicile, je ne puiſſe pas diſcerner & compter les Vaiſſeaux, qui ſortent du port de Carthage; je puis néanmoins les compter, lors que je m'en ſuis approché: & quoi que je ne puiſſe pas regarder le Soleil, je puis néanmoins regarder la Lune & les étoiles. Nôtre Entendement eſt l'œil de nôtre Ame: la Vérité eſt le Soleil, dont nôtre œil ne peut pas ſoûtenir les rayons, s'ils ne ſont temperez, ou par la reflexion, ou par la refraction, ou par l'interpoſition de quelque milieu, qui les proportionne à nôtre foibleſſe.

## CHAP. IV.

*Il faut ſuivre dans l'uſage de la vie les choſes probables ; comme ſi elles étoient véritables.*

Nôtre intention n'eſt donc pas d'éteindre toute la lumiere de l'Eſprit, nous ne croyons point que nôtre Entendement ſoit dans un perpetuel égarement ; nous ne ſommes point devenus des troncs d'arbres, attachez à la terre, couverts d'une épaiſſe ignorance de toutes choſes dépourveus de conſeil, & de regle pour conduire nôtre vie ; ne ſachant pas même en quelle poſture nous devons être, comme nous l'objectent ſouvent des gens mal informez de nos ſentimens. Car encore que nous ne marchions pas à la lumiere du Soleil, & en plein midy, nous marchons au moins à la lumiere reflêchie de la Lune ; & encore que nous n'ayons pas une connoiſſance certaine de la Vérité, nous avons au moins des vraiſemblances.

Mais en diſant que certaines cho-

ſes

ſes nous paroiſſent vrayes, je n'aſſure pas pour cela qu'elles ſoient vrayes: car autre choſe eſt de paroître, autre choſe d'être. Bien plus je n'aſſure pas même que ces choſes nous paroiſſent vrayes; je dis ſeulement que cela me paroît ainſi. Car comme je dis que ce qui eſt vraiſemblable eſt incertain, je dis auſſi que l'Idée du vraiſemblable eſt incertaine. De ſorte que quand je dis qu'une choſe me paroît vraiſemblable, cela même que je dis ſujet à la même loi eſt de l'incertitude. Or ce ſont ces vraiſemblances & ces probabilitez, que nous devons ſuivre dans l'uſage de la vie au défaut de la Vérité; ſoit lorſque l'inclination naturelle de nôtre Entendement & de nos Sens, nous attire; ſoit lors que nous ſommes preſſez par les beſoins de nôtre corps, comme par la faim & par la ſoif; ſoit lorſque nous ſuivons les coûtumes & les loix; ſoit lors qu'il faut pratiquer les arts néceſſaires à la vie. Nous devons au contraire rejetter comme des fauſſetez, les choſes qui n'ont ni vraiſemblance, ni probabilité: de peur de demeurer dans l'inaction, ou plûtôt de peur de devenir des ſouches & des rochers.

Lors que l'on nous demande donc, si nous demeurons d'accord que l'on puisse former des opinions, nous voulons que ce terme d'*opinions* soit purgé des mauvaises acceptions qu'il peut avoir. Car l'on appelle *opinion*, le consentement que l'on peut donner aux choses douteuses, dans les méditations & dans les disputes de Philosophie, & l'affirmation d'une chose incertaine comme véritable, un homme sage doit se dépouiller de ces sortes d'opinions. Et c'est ici qu'il faut appliquer ce mot de Theognis ; *L'opinion est un grand mal parmi les hommes, mais l'experience au contraire est très-utile.* Car lors qu'il s'agit de la Vérité, la souveraine loi est de ne donner point legerement & inconsiderément sa créance & son consentement, & de ne rien affirmer témerairement. Que si par le mot d'*opinion* l'on entend la détermination & la resolution que l'on prend de suivre ce qui est probable dans l'usage de la vie, nous ne défendons point les opinions.

Il faut apporter une pareille distinction aux termes de *créance*, & de

*con-*

*consentement*. Si on le faisoit, on termineroit de grandes contestations, qui ont donné beaucoup d'exercice aux anciens Academiciens. Il faut donc apporter le même soin & la même diligence à discerner les choses probables, que les autres veulent que l'on apporte à la recherche de la Vérité. Et comme les autres reglent leur vie sur ce qu'ils croyent être véritable, nous reglerons la nôtre sur ce qui nous paroîtra vraisemblable. Et nous ne serons Zetetiques, c'est-à-dire, *Chercheurs*, que pour tâcher de trouver ce qui sera probable.

## CHAP. V.

### *Regle, ou* Criterium *de la Probabilité.*

COmme les Dogmatiques ont un *Criterium*, ou Regle de Vérité, pour discerner le vrai du faux, soit les Sens, soit l'Entendement, soit tous les deux; nous avons aussi une Regle de Vérité pour discerner les choses probables de celles qui ne le sont pas. Ce que j'ai dit ci-dessus fait

fait assez entendre, quand je n'en dirois rien, qu'il y en a deux; l'une prochaine & l'autre éloignée : la prochaine, est la disposition & l'arrangement des fibres du cerveau; & la forme des traces, que soit les nerfs, soit les esprits, ébranlez par les objets exterieurs, & par le moyen des Sens, ont laissez dans le cerveau ; & les Idées qui en sont produites. Car l'Entendement appercevant ces Idées & ces traces, forme de là son jugement sur leur cause, leur origine, & leur signification; & il fait une estimation convenable des especes des choses, d'où dépend la vraisemblance. La Regle de Vérité éloignée, sont les Sens, qui étant ébranlez par les objets exterieurs, impriment de certaines traces dans le cerveau, par le moyen des nerfs & des esprits, qui étant apperçûes par l'Entendement, il porte son jugement sur les objets exterieurs.

CHAP.

## CHAP. VI.

### *Quelle est la fin que l'on se propose dans l'art de douter.*

APrès avoir proposé la Regle de Vérité, qui fait la conduite de nôtre doctrine, il faut aussi exposer quelle en est la fin. J'appelle la fin, le but à quoi se raportent toutes les parties d'un Systême, & la derniere de toutes les choses que nous voulons acquerir par ce Systême. Or ce Systême a pareillement deux fins, l'une prochaine, & l'autre éloignée. La fin prochaine, est d'éviter l'erreur, l'opiniâtreté, & l'arrogance. La fin éloignée, est de préparer l'Esprit à recevoir la Foi. Car puisque nous avons été créez de Dieu, pour l'aimer & le servir pendant cette vie, & pour jouïr de la béatitude éternelle après nôtre mort, la doctrine que j'établis nous fournit pour cela de grands secours. Car Dieu nous a donné en naissant un grand desir de la béatitude, n'y ayant personne qui ne

ne desire d'être heureux. Et par ce que la connoissance de la Vérité est une partie de la béatitude, jusques-là que quelques Philosophes qui ne sont pas méprisables, ont fait consister le dernier de tous les biens dans l'acquisition de la science, nous sentons en nous un grand desir de connoître la Vérité, & nous sommes attirez à sa recherche.

Mais parce que cette vie mortelle n'est pas capable de la béatitude, elle ne l'est pas aussi de la Vérité. Nous avons seulement une inclination naturelle à connoître la Vérité; & cette inclination est un aiguillon qui nous excite à rechercher la béatitude, dans laquelle consiste la connoissance parfaite de la Vérité. Car la béatitude consiste dans la veuë de Dieu, qui est une source éternelle & immense de la Vérité. Pour exciter & entretenir ce desir de savoir, qu'il a mis dans l'homme, il a joint à son Entendement des étincelles, comme un foyer, & une connoissance des choses, obscure & douteuse, insuffisante pour nous faire connoître la Vérité avec une entiere cer-

certitude, & une parfaite Evidence, mais suffisante pour la conduite de nôtre vie ; & par laquelle l'homme étant averti de sa foiblesse & de son ignorance, entrât dans une juste défiance de sa Raison, évitât l'erreur, la précipitation de son jugement, l'imprudence de son consentement & de sa créance, & l'arrogance de ses affirmations, se depouillât de toute opiniâtreté ; & après avoir reconnu le peu de secours qu'il pouvoit tirer de sa Raison, pour la découverte de la Vérité, il se trouvât engagé à chercher quelque moyen plus utile.

Or ce moyen est la Foi par lequel l'homme pendant sa vie acquiert quelque connoissance de Dieu, & des choses divines ; & ayant enfin acquis la béatitude après sa mort, il jouït d'une parfaite connoissance de la Vérité. *Car*, comme nous l'enseigne l'Apôtre, (*a*) *nous connoissons en partie : mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est en partie sera evacué. Car nous voyons maintenant dans un miroir énigmatiquement*, *mais*

(*a*) *I. Cor.* III. 9, 10, 12.

*mais alors nous verrons face à face.* Mais la Foi eſt un don du Ciel, que Dieu veut bien accorder à ceux qui ne ſe confient pas trop aux forces de la nature, ni ne préſument pas trop de la penétration de leur Raiſon, ni ne ſont pas attachez à leurs ſentimens avec trop d'opiniâtreté, & préparent ſoigneuſement leur Eſprit à la recevoir. Et c'eſt là l'effet que produit cet art de douter que nous établiſſons ici.

En nous attachant donc aux choſes probables, au défaut des véritables, ſervons-nous de cette connoiſſance des choſes informe & ébauchée, que Dieu nous a accordée, qui nous ſuffit pour la conduite de nôtre vie, & qui nous eſt principalement utile pour ſoumettre nôtre Entendement à la Foi. Servons-nous auſſi de cette connoiſſance imparfaite dans l'étude de la Philoſophie, de peur que nous ne prenions les choſes inconnues pour des choſes connues, & que nous ne tombions dans l'erreur, qu'il eſt honteux de ne pas éviter lors que l'on en a le pouvoir.

CHAP.

## CHAP. VII.

*Il ne faut point s'attacher aux ſentimens d'aucun Auteur.*

GArdons nous ſur toutes choſes de nous attacher aux ſentimens d'aucun Auteur, & de prendre parti dans aucune Secte, & principalement dans aucune Secte des Dogmatiques, qui croyans pouvoir parvenir par le ſecours de leur Raiſon, à une connoiſſance certaine & indubitable de la Vérité, péchent dans les principes, & tombent ſur le ſeuil même de la Philoſophie. Il ne faut pas même nous livrer de telle ſorte aux Academiciens & aux Sceptiques, que nous ne ſoyons prêts de les abandonner, s'il le faut, en peſant toutes choſes à la balance de nôtre Eſprit, nous reſervant toûjours une entiere liberté de penſer & de parler ſur toutes les matieres de la Philoſophie.

Car, comme Arceſilas changea le Syſtême de Pyrrhon, & Carneade celui d'Arceſilas, & Philon celui de Car-

Carneade, & Antiochus celui de Philon, il eſt juſte que nous ayons le même droit. Par exemple, nous abandonnons les Academiciens & les Sceptiques, en ce qu'ils font profeſſion de chercher la Vérité, & d'examiner toutes choſes pour la trouver, & de les conſiderer de tous les côtez, ce qui leur a fait donner le nom de Zetetiques. Car quelle Vérité ont-ils trouvée par une ſi longue & ſi conſtante recherche? Ils devoient dire qu'ils évitoient la fauſſeté & l'erreur, & non pas qu'ils cherchoient la Vérité. On évite la fauſſeté & l'erreur, en ſuſpendant ſon jugement, & retenant ſa créance & ſon conſentement, ce qui dépend de nous: mais il ne dépend pas de nous de parvenir à la connoiſſance claire & certaine de la Vérité, comme je l'ai fait voir. Car c'eſt une entrepriſe vaine & frivole, de chercher ce qu'on ne peut trouver.

Nous nous éloignons de plus du ſentiment des Sceptiques en pluſieurs autres chefs, mais principalement en ce qui regarde la fin des biens, qu'ils

qu'ils font consister dans un état fixe & constant de l'Ame, & qui ne soit sujet à aucun trouble, dans les choses qui dépendent de l'opinion, qu'ils appellent Ataraxie; & que dans les choses qui sont forcées, & qui ne dépendent point de nous, ils appellent Metriopathie, c'est-à-dire, la modération & la fermeté pour les supporter. Mais nous, nous faisons consister la fin des biens, à éviter l'opiniâtreté, & l'arrogance, & à préparer l'Esprit pour recevoir la Foi.

---

## CHAP. VIII.

*Il faut choisir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.*

SAns nous attacher donc à aucune Secte, nous les examinons toutes, & nous en prenons pour nôtre usage tout ce qui a quelque apparence de Vérité; & sans nous arrêter à celui qui a dit quelque chose, nous n'avons attention qu'à ce qui a été dit. Que si par nôtre

nôtre propre nduſtrie nous pouvons trouver quelque choſe d'utile, nous nous y attachons auſſi, & nous ne rejettons pas nos propres biens: ſans jamais toutefois nous départir de cette ſouveraine loi de douter, toûjours prêts de rejetter ce que nous avions approuvé, ſitôt que nous trouverons quelque choſe plus probable: & nous conſervant toûjours une entiere liberté de nôtre jugement, nous ne nous aſſujettirons jamais à aucune néceſſité, ni à aucune autorité.

---

## CHAP. IX.

*Sur toutes choſes il faut prendre garde de ne rien admettre, qui ſoit contraire à la Foi.*

NOus avons principalement une grande attention à ne rien admettre qui ſoit contraire à la Foi revelée: tenant pour très certain & indubitable ce que Dieu a marqué dans nôtre Ame par la Foi, guide & maîtreſſe de la Raiſon; & tenant pour dou-

douteux tout ce que la Raiſon nous enſeigne.

---

## CHAP. X.

### *La Secte des Eclectiques a été ſuivie par de grands hommes.*

DU reſte dans cette maniere libre & dégagée de Philoſopher, & de parcourir toutes les Sectes, nous ſuivons l'exemple de pluſieurs grands hommes : principalement de Platon, qui a formé ſa Secte des opinions de Pythagore, d'Epicharme, de Parmenide, d'Heraclite, & de Socrate, & qui l'a enrichie des Dogmes des Egyptiens. Car il a pris de Pythagore la methode d'appliquer aux choſes naturelles les Nombres, & les Démonſtrations Geometriques, & d'examiner la nature des choſes, que nous concevons par nôtre Entendement. Il a pris d'Heraclite la methode d'examiner la nature de nos ſenſations. Il a pris d'Epicharme la doctrine des Idées. Il a pris de Socrate ſa Morale, ſa Politique, & ſon

Æconomique. Il a pris des Egyptiens la methode d'expliquer ſa doctrine, par des fictions & par des fables.

Quoique Ciceron ſe porte pour Academicien, il ſe promene néanmoins dans les Ecoles des autres Philoſophes; il en prend & s'approprie tout ce qui eſt à ſon goût: car il veut paſſer pour Socraticien & pour Platonicien. Il s'attache quelquefois aux Stoïciens; & quelquefois il eſt entierement ſien. Horace (*a*) ne ſuit point ſi fidelement Ariſtippe & Epicure, qu'il ne devienne quelquefois Peripateticien, ou Stoïcien, ſans ſe lier à aucune Secte. Seneque (*b*) déclare ouvertement qu'il ne s'attache à perſonne, & qu'il ne veut porter le nom d'aucune Secte; qu'il a beaucoup de déference pour le jugement des grands hommes, mais qu'il défere auſſi quelque choſe au ſien; qu'il ſuit ſa propre route, & qu'il ſe ſuit lui-même;

(*a*) *Horat. Carm.* Libr. I. Od. 34. & *Epiſt.* Libr. I. *Epiſt.* 1.

(*b*) *Senec. Epiſt.* 16, 21, 33, 46, 80. *De otio Sap.* cap. 30.

même; qu'il s'abandonne à lui-même pour trouver quelque chose de nouveau, pour le changer, & pour le quitter ; qu'il n'est point esclave de ceux qui l'ont devancé, mais qu'il leur prête son consentement.

Si quelqu'un a donc dit quelque chose à propos, il le saisit, & l'applique à son usage. Il dit qu'il faut faire la même chose dans la Philosophie que dans le Senat : lors que quelqu'un y propose un avis, dont une partie plait, & l'autre non ; on divise l'avis, & on en prend ce qui agrée: parce que de s'attacher inséparablement à quelqu'un, ce n'est pas une association, mais une faction. Il se mocque de ces Philosophes devoüez, marchans toûjours sur les traces des autres, & jamais sur les leurs, dans l'importante recherche dont il s'agit; je veux dire celle de la Vérité, que l'on cherche encore depuis si long-tems, & qu'ils ne trouveront jamais; particulierement s'ils se contentent de ce qui est déja trouvé. Il ne défend pas que l'on ne marcherdans le chemin battu : mais si l'on n touve un plus uni, il veut qu'on

le ſuive. Quoi qu'il eût donc pris parti avec les Stoïciens, il les abandonne ſouvent, & devient Epicurien.

Je ne puis pas me diſpenſer d'alleguer Origene *(a)*, qui avoit coûtume de parcourir les Ecoles des Philoſophes, & d'en enlever quelque butin. Il ſuivoit en cela la pratique de Clement Alexandrin *(b)*, ſon maître, qui jugeoit que la ſeule Secte qui méritoit le nom de Philoſophie, étoit, non pas celle qui reclame Platon pour ſon Auteur, ou Ariſtote, ou Epicure, ou Zenon, mais celle qui prend ce qu'il y a de meilleur dans chacune de ces Sectes, & que l'on appelle Eclectique.

Lactance *(c)* eſt de ce même ſentiment; il déclare qu'il ſuivra ceux, qui ramaſſeront la Vérité qui eſt répandue dans les Sectes differentes, & la reduiront en un ſeul corps; mais que cela ne ſe peut faire que par un homme qui connoiſſe la Vérité; & que

(a) *Origenian.* Libr. II. cap. 1. §. 4.
(b) *Clem. Alex. Strom.* Libr. I.
(c) *Lactant.* Libr. VII. cap, 7.

que personne ne peut connoître la Vérité, que celui qui sera instruit de Dieu. Il reprend fortement ceux qui s'étant addonnez à une Secte, rejettent toutes les autres, comme vaines & fausses, & combattent sans discernement toutes les raisons de leurs adversaires.

Dans cette Secte de Medecins, que l'on appelle Methodique, & qui approche fort de la doctrine des Sceptiques, selon le témoignage de Sextus Empiricus, quelques-uns ont fait profession d'être Eclectiques. De ce nombre étoit Archigene d'Apamée. Cette nouvelle Societé de Philosophes Anglois, qui a élevé tant d'excellens Esprits, condamne l'arrogance des Dogmatiques, & sans s'attacher à aucune Secte, elle s'employe uniquement à choisir & à cultiver ce que l'on a trouvé jusqu'ici de meilleur, ou à trouver quelque chose de mieux; plus digne d'être suivie par ceux qui viendront après elle, que de suivre ceux qui l'ont devancée. Si vous ajoûtez à cette liste tous ceux qui ne se sont pas tellement devoüez à une Secte, qu'ils ne se soient reservé la liberté de faire des

courſes dans les autres, & de les piller, le nombre ira à l'infini.

Contre cette methode on m'alleguera la contradiction, qui ſe trouvera entre ces opinions ramaſſées. Car étant tirées de principes differens, il ne ſemble pas qu'elles puiſſent convenir enſemble. Mais j'entens que l'on commence ce choix par les principes mêmes: car après qu'on les aura établis, l'on n'admettra aucunes opinions, qui ne conviennent entre elles, & avec ces principes. Si quelqu'un, par exemple, admet le Vuide avec Democrite, il ſera ridicule, s'il ſoûtient avec Des Cartes que la nature du corps conſiſte dans l'étendue en longueur, largeur & profondeur.

On s'abuſeroit bien, ſi l'on croioit que Potamon, & les Eclectiques, dont il a été le Prince, ont été ſi inconſiderez, que d'embraſſer des opinions repugnantes & contradictoires. Il avoit formé un certain Syſtême, dont il avoit renfermé les élémens dans un petit Livre. Peut-on douter qu'il n'eût trouvé quelque raport, & quelque convenance entre les parties de ce Syſtême. Il faut croire le ſembla-

blable des autres Eclectiques, qui ont été en cela si circonspects, qu'ils ne se sont pas même assujetis à toutes les opinions de Potamon, mais seulement à sa methode de prendre de tous côtez ce qui semble le meilleur. Pour moi, quoi que j'approuve fort cette voye, je ne prétens pas pour cela passer pour Potamonicien, ou pour Eclectique; car ce seroit m'attacher à une Secte, & c'est ce que je veux éviter sur toutes choses, de peur de me priver de la liberté de mes sentimens.

D'ailleurs, il y a apparence que Potamon a été Dogmatique: & on le peut conjecturer de ce que ceux qui ont ramassé les principaux chefs de son Systême, n'en raportent aucun, qui ait quelque convenance avec les Sectes qui établissent la Loi de douter; & à peine en trouverez-vous un parmi les Eclectiques, qui se soit attaché aux Academiciens, ou aux Sceptiques. Enfin il y a plusieurs points, sur lesquels je suis dans des sentimens bien differens de ceux de Potamon, & des autres Eclectiques.

## CHAP. XI.

*Puisqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiciens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la sienne propre.*

SI quelqu'un me demande maintenant, ce que nous sommes, puisque nous ne voulons être ni Academiciens, ni Sceptiques, ni Eclectiques, ni d'aucune autre Secte; je répondrai que nous sommes nôtres, c'est-à-dire, libres, ne voulans soumettre nôtre Esprit à aucune autorité, & n'approuvans que ce qui nous paroît s'approcher plus près de la Vérité. Que si quelqu'un par mocquerie, ou par flaterie, nous appelle ἰδιαγνώμονας, c'est-à-dire, attachez à nos propres sentimens, nous n'y repugnerons pas.

*Fin du Livre second.*

LIVRE

# LIVRE TROISIEME.

## On propose les Objections de nos adversaires, & on les refute.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Premiére Objection, que nous ôtons l'usage de la Vie.*

NE croyez pas, mes Amis, que je me sois rendu sans resistance à cette doctrine captieuse, & que j'aye trahi la véritable Philosophie par un lâche silence. J'ai pris au contraire le parti des Dogmatiques avec chaleur. Je veux vous rendre compte de la suite de nôtre entretien. Car nôtre Provençal croyant avoir épuisé cette matiere, & établi son Systême hors de toute contradiction, & m'avoir entierement convaincu, il mettoit la conclusion à sa dispute par ces paroles: Vous avez entendu le discours d'un homme qui n'est pas peutêtre assez modeste, ayant osé devant vous me constituer, non seulement arbitre; mais même censeur & reformateur entre tant d'habiles Philosophes. Mais vous l'avez voulu, & il a fallu vous obéir; & j'ai cru faire une moindre faute de m'engager

dans l'examen de ces questionss embarrassées & difficiles, que de manquer d'égards pour le desir d'une personne que je fais profession d'aimer & d'honorer.

Assurément, lui dis-je, vous m'avez fait un très grand plaisir, car vous étes entré dans des recherches qui m'ont agréablement instruit, & sur lesquelles il me sera fort doux dans l'avenir de faire de longues & de sérieuses reflexions. Mais ne croyez pas être quitte tout à fait de cette dissertation, que vous avez bien voulu entreprendre à ma priere. Car vous avez maintenant à combattre contre des troupes de Dogmatiques, gens mutins & peu traitables, dont je crains que vous ne puissiez pas soûtenir l'assaut. Voici le premier coup qu'ils vous porteront. Vous l'avez bien prévu; mais il me semble que vous ne l'avez pas tout à fait évité. Ils vous diront, que puisque la Philosophie que vous suivez ne souffre point qu'on s'arrête au témoignage des Sens, obscurcit l'Entendement, confond le vrai avec le faux, & prive l'homme de sa propre approbation &

de

de son jugement, il s'ensuit que cette Philosophie *renverse tout l'état de la Vie*, pour parler comme Tertullien (*a*), trouble tout l'ordre de la nature, ôté toute sorte d'action, & que personne n'a plus la liberté de se remuer.

---

## CHAP. II.

### *Seconde Objection, que nous nous privons de la Science.*

NOus suivons, dites-vous, les coûtumes, nous obéissons aux loix, nous nous laissons entraîner par le mouvement des autres hommes, de peur que nous demeurions immobiles & attachez à la terre, comme des troncs d'arbres. Mais vous vous privez de la science, qui est la plus claire lumiere de l'Entendement, sans y laisser la moindre étincelle, qui vous aide à voir la Vérité. C'est principalement pour cette cause, que la Secte des Pyrrhoniens s'est éteinte par la longueur du tems, ou

(*a*) *Tertull. De Anim.* cap. 17.

ou a été rejettée par les Payens. Car en la recevant, il falloit abandonner toutes les autres Sciences. C'est pourquoi l'on a vû sortir peu ou point de gens savans des Ecoles des Sceptiques, ni même de l'Academie moderne, que je conviens avec vous avoir été un véritable Pyrrhonisme.

---

## CHAP. III.

*Troisiéme Objection, que nous avons le* Criterium, *ou la Regle du discernement du vrai & du faux.*

CE que vous dites, que vous suivez les vraisemblances, au défaut des Véritez, ne nous satisfait pas davantage. Car si vous demeurez d'accord qu'il se trouve dans les choses quelque apparence & quelque marque de Vérité, que vous puissiez suivre, vous serez obligez d'avoüer que vous avez quelque Regle du discernement du vrai & du faux. Car cette apparence ou marque de Vérité, qu'est-ce autre chose que ce qui fait le discernement du vrai & du faux?

faux? Que si je vous fais avoüer qu'il y a quelque Regle du discernement du vrai & du faux, l'accez est ouvert à la Vérité.

Voyez de là ce qui s'ensuit: quand vous trouvez en quelque chose quelque apparence de Vérité, qui vous donne lieu de dire que cette chose est vraisemblable & probable, vous comprenez & connoissez que cette chose est vraisembable; & vous affirmez ensuite ce que vous avez ainsi compris & connu, & vous le suivez dans l'usage de la vie, & par conséquent vous y donnez vôtre consentement & vôtre créance. Et lorsque vous ditez qu'il y a de certaines choses qui sont vraisemblables, mais qu'il n'y a rien de vrai, & que tout est incertain, vous avancez cela même comme une chose véritable: car si vous l'avancez comme une fausseté, nous nous en tenons là, & nous n'avons que faire de chercher d'autre réponse.

Pourquoi dónc soutenez-vous qu'on ne peut rien comprendre? Pourquoi défendez vous que l'on n'affirme rien; puisqu'il est visible que vous compre-

prenez, & que vous affirmez? Donc ces tenebres des doutes s'évanouïssent, les fondemens de la ſcience ne ſont point ébranlez, & toutes ces ſubtilitez des Academiciens & des Sceptiques ſont détruites.

---

## CHAP. IV.

*Quatriéme Objection, que nôtre maniere de Philoſopher ne fait point de Secte.*

C'Eſt encore un grand ſujet de reproche à faire à vôtre maniere de Philoſopher, que ne faire point de corps, ni de véritable Syſtême de doctrine; car errante, vagabonde, incertaine comme elle eſt, ne ſe fixant à rien, n'ayant aucuns Principes, ennemie de toutes les autres Sectes, pourroit-elle s'attribuer le tître de Secte, qu'elle refuſe à toutes les autres?

CHAP.

## CHAP. V.

*Cinquiéme Objection, que lors que nous disons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, ni de Démonstration, nous nous condamnons nous-mêmes.*

DE plus vous qui tendez des pieges à tous les autres Philosophes, vous vous embarrassez vous-même dans des entraves, d'où toute l'addresse du monde ne vous peut dégager. Car lors que vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, que l'Esprit humain puisse comprendre; ou cela est vrai, ou il est faux. Si cela est vrai, il y a donc quelque chose de vrai, & partant vous vous trompez, quand vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Si cela est faux, vous vous trompez encore, en avançant quelque chose de faux. Vous vous jettez dans un pareil embarras, lors que vous dites qu'il n'y a point de Démonstration. Car, ou les argumens que vous apportez pour le prou-

prouver, le prouvent, ou ils ne le prouvent pas. S'ils le prouvent, puisque prouver par argumens, c'est démontrer, il faut que vous avouïez qu'il y a des Démonstrations. S'ils ne le prouvent pas, puisque vous aurez entrepris vainement de prouver qu'il n'y a point de Démonstrations, vous serez forcé d'avouër qu'il y a des Démonstrations.

## CHAP. VI.

*Sixiéme Objection, qu'on ne peut presque pas douter sans impieté, si Dieu n'a pas fait l'homme de telle sorte, qu'il se trompe toûjours.*

VOici encore une autre batterie que l'on dresse contre vous. Si Dieu avoit fait l'homme de telle nature, qu'il se trompât toûjours, même dans les choses qui lui paroissent les plus évidentes, comme Des Cartes l'a proposé, il s'ensuivroit que Dieu seroit trompeur; ce qu'aucun homme craignant Dieu, & d'un sens rassis, ne dira jamais, & moins encore

core un homme aussi sage que vous. Car Dieu est (a) *plein de Vérité*; il est *la voye, la Vérité, & la vie; il éclaire tout homme venant en ce monde*; tant s'en faut qu'il le forme de telle sorte, qu'il se trompe toûjours.

---

## CHAP. VII.

*Septiéme Objection, que cette Loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soûmettre à la Foi, & favoriser la corruption des mœurs.*

ENfin cette methode de douter, de suspendre son jugement, & de ne donner jamais son consentement; cette methode, dis-je que vous croyez si propre à soûmettre nos Esprits à la Foi, me semble au contraire les en éloigner. Car qu'y a-t-il de si éloigné de la soumission que l'on doit à la Foi, que de ne vouloir pas ajoûter Foi aux choses les plus évidentes. Qui sera celui, dont l'Esprit accoûtumé

(a) *Joh.* I. 14. & XIV. 6. & I. 9.

tumé par un long exercice, à resister au témoignage des Sens & à la force de la Raison, se soûmettra volontiers aux mysteres de la Foi, qui sont obscurs de leur nature, & n'empruntent le secours ni des Sens, ni de la Raison.

Tertullien (*a*) en parle en homme sage: *Que fais-tu, téméraire Academicien, tu renverses tout l'état de la vie; tu troubles tout l'ordre de la nature; tu rends aveugle la providence de Dieu, qui pour rendre ses ouvrages intelligibles, habitables, & pour nous les dispenser & nous en faire joüir, les a fait dépendre des Sens trompeurs & menteurs.* Il dit ensuite: *Il ne nous est pas permis de douter de la fidelité des Sens, de peur que l'on n'en doute aussi en ce qui regarde le Christ, & que l'on ne die peut-être qu'il aura vû faussement Satan précipité du Ciel; ou qu'il aura entendu faussement la voix du Pere lui rendant témoignage.* Saint Augustin (*b*) a parlé avec la mê-

(*a*) *Tertull. De Anim.* cap. 7.

(*b*) *Augustin. Enchirid. ad Laurent.* cap. 20. & *De Civit. Dei.* Libr. XIX. cap. 18.

même sagesse, lors qu'il a dit: *Si vous ôtez le consentement vous ôtez la Foi; par ce qu'on ne croit rien sans le consentement.* Et dans un autre endroit, parlant des Academiciens, à qui toutes choses sont incertaines: *La Cité de Dieu*, dit-il, *déteste une telle methode de douter, comme une extravagance, ayant sur les choses qu'elle comprend par l'Entendement & la Raison, une science, petite à la Vérité (à cause du corps qui appesantit l'Ame, parce que comme le dit l'Apôtre, Nous savons en partie) mais néanmoins très-certaine: & elle ajoûte foi aux Sens, dans l'évidence de chaque chose, desquels l'Entendement se sert par le corps: parce que ceux qui ne croyent pas qu'il faille jamais se fier à eux, se trompent d'une maniere bien plus digne de compassion.*

C'est assurément avec beaucoup de justice, que les Peres de l'Eglise prennent la protection de la Raison contre les Academiciens. Car si nous n'écoûtons pas la Raison, ce fondement, *Dieu est*, sur lequel la Raison appuye la Religion Chrêtienne, sera détruit. Ces premiers principes,

qui

qui nous ſont connus par la lumiere naturelle, & d'où dépend la Foi, deviendront incertains ; une méme choſe ne peut pas être, & n'être pas en même tems ; une même choſe ne peut pas être en même tems, cela, & autre choſe ; une même propoſition ne peut pas être en même tems vraye & fauſſe, être crue & n'être pas crue.

Toutes les concluſions Théologiques deviendront auſſi incertaines, ſi les deux propoſitions d'où elles ſont tirées, ne ſont certaines d'une certitude divine : car ſi l'une des deux n'eſt certaine que d'une certitude humaine, & qu'elle ſoit ſeulement connue par la lumiere naturelle, la concluſion qui ſelon la doctrine de l'Ecole, ſuit toûjours la plus foible des deux propoſitions, ne ſera certaine que d'une certitude humaine. Prenons pour exemple cette concluſion: Jeſus-Chriſt eſt un Animal raiſonnable, qui eſt tirée de ces deux propoſitions, Tout homme eſt Animal raiſonnable, Jeſus-Chriſt eſt homme. La premiere de ces deux propoſitions n'eſt certaine que d'une certitude humaine.

maine. L'autre eſt certaine d'une certitude divine.

Les motifs de credibilité, qui nous propoſent les myſteres de la Foi comme croyables, perdront auſſi leur force & leur effet: car ſi ils ne paroiſſent pas croyables à l'Eſprit avec certitude & évidence, mais ſeulement avec probabilité, la volonté ſe portera vers une choſe inconnue, & l'Entendement croira avec imprudence, & non ſans quelque crainte d'erreur. La Foi étant ainſi ébranlée, elle ſera ſuivie de la corruption des mœurs: car quiconque penſera qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, il penſera auſſi qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais. Et c'eſt-ce que les Sceptiques n'ont pas eu honte de dire. Comment un Eſprit prévenu de cette erreur, pourra-t-il refrener ſon libertinage? Et c'eſt cette autre raiſon, & peut-être la principale, qui a obligé les Chrétiens à rejetter entierement la Secte des Pyrrhoniens; par ce qu'elle détruit la Foi, & qu'elle corrompt les bonnes mœurs. C'eſt auſſi ce qui a obligé le grand défenſeur de la Vérité, & de la pieté, St. Auguſtin, dont je viens de

de vous raporter le témoignage, de combattre les Academiciens étant Chrêtien, après avoir ſuivi leurs ſentimens étant Payen. C'eſt à vous de voir maintenant, comment vous pourrez vous tirer de toutes ces difficultez, qui ne me paroiſſent pas aiſées à reſoudre.

---

## CHAP. VIII.

### *On répond aux Objections de nos adverſaires.*

POur moi, dit nôtre Provençal, je ne trouve pas ces difficultez ſi embarraſſantes qu'elles vous paroiſſent. Mais avant que d'entreprendre d'y répondre, il faut vous avertir, que c'eſt un des avantages que nôtre Philoſophie a par deſſus les autres, d'être fortement confirmée par les Objections, qui détruiſent les autres. Car cela fait voir l'obſcurité des choſes, la foibleſſe des jugemens, & l'égalité du poids des raiſons contraires qui ſe trouve en toutes choſes: puiſque dans les choſes même que nous ne

ne propoſons qu'en héſitant, & avec incertitude, nous ne ſommes pas à couvert des contradictions; de ſorte que nous ne ſaurions rien ſavoir ni rien ignorer avec aſſurance.

Il faut auſſi vous avertir, que vous ne devez pas eſperer davantage de vos Objections, que ceux qui ayant attaqué les Academiciens & les Sceptiques par une infinité de diſputes, ont enfin reconnu, qu'ils n'y avoient rien gagné. Car nous apprenons de Plutarque, (*a*) que cette doctrine, après avoir été attaquée avec chaleur, par d'excellens Philoſophes, & par une infinité de volumes, n'a pourtant point été entamée, & s'eſt conſervée en ſon entier. Afin que vous en faciez vous-même l'épreuve, il faut examiner vos Objections.

(*a*) *Plutarch. contr. Colot.*

## CHAP. IX.

### *Reponse à la premiére Objection.*

VOus dittes premierement que nous privons l'homme de ses Sens, que nous aveuglons son Esprit, que nous confondons le vrai & le faux, & partant que nous renversons tout l'usage de la vie. C'est une vieille plainte & usée, & souvent refutée par les anciens Academiciens, & Sceptiques; qui ont répondu, comme je vous l'ai déja dit, qu'autre chose est de vivre, autre chose de Philosopher.

Lors qu'il s'agit de conduire sa vie, de s'acquitter de ses devoirs, nous cessons d'être Philosophes, d'être contrarians, douteux, incertains; nous devenons idiots, simples, credules; nous appellons les choses par leurs noms; nous reprenons nos mœurs & nôtre Esprit; nous conformons nos mœurs aux mœurs des autres hommes, à leurs coûtumes, à leurs loix. Moi qui doutois tantôt si j'étois, s'il

y

y avoit d'autres hommes, je bannis maintenant toutes ces penſées; & comme étant aſſuré que je ſuis, & que les autres hommes ſont, je mange, je bois, je marche, je vais voir mes Amis, je les ſalue, je les entretiens, j'affirme, je nie, j'aſſure que cela eſt vrai, que cela eſt faux. Car, comme dit Ciceron (*a*), *Il y a grande difference entre la ſubtilité avec laquelle on recherche la Vérité dans la diſpute; & celle avec laquelle on ajuſte ſon diſcours à l'opinion commune.*

Mais, me direz-vous, cela même fait vôtre conviction; car vous vous trouvez convaincus par vôtre experience & par l'uſage de la certitude des choſes dont vous aviez douté, & cette néceſſité vous retire de vôtre égarement & vous remet dans le bon chemin. N'eſt-ce pas une choſe ordinaire & uſitée, de nous ſervir de pluſieurs choſes comme véritables, & d'en jouir, quoique nous ſachions bien qu'elles ſont incertaines,

(*a*) *Ciceron. Offic.* Libr. II.

nes, ou même entierement fausses.

Les Astronomes ont inventé de certaines descriptions des Orbes celestes, qu'ils appellent des Systêmes, & des Hypotheses. Ils ne les croyent point véritables, & ne les donnent point comme telles, & en effet elles ne peuvent être toutes véritables, l'Hypothese de Copernic étant differente de celle de Tycho, & l'une détruisant l'autre. Chacun d'eux se sert pourtant utilement de son Hypothese, pour expliquer les mouvemens des Astres, & pour prédire les Eclipses du Soleil & de la Lune. Il est faux que la Terre ne soit qu'un point; & néanmoins dans l'usage de l'Astronomie, & dans la description des Quadrans Solaires, on supose cela comme certain.

Dans cette partie que l'on appelle l'Analyse, on a coûtume de suposer la chose que l'on cherche & qui est inconnue, comme véritable & connue, & par là on vient à la connoissance de ce que l'on cherchoit. Combien les hommes préparent-ils de secours pour leur vieillesse, à laquelle ils ne savent pas s'ils parviendront.

Un

Un Voyageur qui ne ſçait point le chemin qu'il doit tenir, ne s'arrête pas pourtant dans le carrefour qu'il rencontre.

---

## CHAP. X.

### *Réponſe à la ſeconde Objection.*

PAr vôtre ſeconde Objection, vous prétendez que j'éteins la lumiere de la ſcience, & que je répans les tenebres d'une profonde ignorance. N'avez-vous point autre choſe à me dire, que ce qui a déja été dit cent fois ? J'attendois quelque choſe de vous, plus nouveau, & plus exquis. Contre cet argument ſuranné, j'uſerai d'une réponſe qui n'eſt pas vaine, & dont je me ſuis déja ſervi, que vous nous attribuez ſans raiſon la faute de la nature, ſi toutefois on peut dire que la nature ſoit capable de quelque faute.

Celui qui a dit que l'homme étoit un bouillon d'eau, eſt-il cauſe que l'homme n'eſt qu'un bouillon ? Si je dis que l'homme ne peut pas regar-

der le Soleil, suis-je responsable de la foiblesse de ses yeux? Ecoutez ce que dit Seneque (*a*): *La Vérité est profondement cachée, & nous ne pouvons pas nous plaindre de la malignité de la nature, par ce que rien n'est difficile à découvrir, que les choses dont la découverte ne raporte point d'autre fruit, que d'avoir été découvertes. Tout ce qui peut nous rendre meilleurs, & plus heureux, a été mis par la nature devant nous ou près de nous.* C'est donc sans sujet que le même Seneque (*b*) se plaint en un autre endroit, que la Philosophie qui enseigne à douter, ne nous fournit aucune lumiere, qui conduise nôtre Esprit à la Vérité, mais qu'elle se créve les yeux à elle-même.

Cette Philosophie ne se créve point les yeux; mais elle vous avertit de vôtre aveuglement, vous qui croyiez avoir des yeux fort clairvoyans. De même que celui qui dit qu'une taupe n'a point d'yeux, ne crêve pas les yeux

(*a*) *Senec. De benef.* Libr. VII. cap. 1.
(*b*) *Senec.* Epist. 88.

yeux de la taupe. Si vôtre vaine opinion vous fait plaisir, si vous aimez que l'on vous flatte, si vous voulez paroître savoir ce que vous ne savez pas, jouïssez de vôtre erreur; mais qu'il nous soit permis d'ignorer ce que nous ignorons. Nous ne nous relâcherons pas pour cela dans l'étude de la science; nous ne renoncerons pas au travail, & aux bonnes Lettres: car tandis que vous cultiverez les Sciences, dans la vaine esperance de connoître la Vérité; nous les cultiverons de nôtre côté, dans l'esperance de trouver ce qui est de plus probable, & de plus vraisemblable.

Accuserez-vous de paresse & d'ignorance tant d'excellens Philosophes, dont nous avons opposé un si grand nombre aux Dogmatiques? Certainement si nous voulons leur rendre justice, nous les reconnoîtrons pour les Auteurs & les Princes de la plûpart des Sciences, & des beaux Arts. Ce n'a donc pas été de peur de l'ignorance, que ces Philosophes pleins de vent ont rejetté la Secte d'Arcesilas, de Carneade & de Pyrrhon; mais ils l'ont rejettée, de peur

d'être contrains d'avouër leur ignorance. Il faut ajoûter à cela, que ne nous attachans à aucune Secte, & suivans seulement la probabilité, nous sommes obligez de peser les argumens des partis opposez, comme le pratiquent les Academiciens : ce qui ne se peut faire sans beaucoup d'étude, & d'érudition. Les Dogmatiques au contraire s'appliquent uniquement à connoître la nature, la constitution, & les argumens de la Secte qu'ils ont embrassée, sans se mettre en peine du reste. C'est ainsi qu'en usent aujourd'hui la plûpart des Professeurs de la doctrine d'Aristote.

Après avoir appris cette methode de Philosophie, que l'on enseigne dans les Ecoles, & qu'ils l'ont reduite en préceptes proportionnez à la portée de leurs disciples, ils se soucient fort peu de ce qu'ont pensé Platon, Epicure, & Zenon. Ils ne se donnent pas la peine de lire Aristote, & ils ne savent pas même si la doctrine des Peripateticiens, qu'ils font profession d'enseigner, est véritablement la doctrine des Peripateticiens. Epicure lui-même, après s'être contenté

tenté de replâtrer la doctrine de Democrite, il ne méprisa pas tant les autres Sciences, qu'il fit semblant de les mépriser, pour cacher son ignorance, prétendant qu'elles étoient inutiles pour acquerir la véritable science: quoique cependant Nausiphane, qui lui avoit enseigné la Philosophie, & qui avoit été disciple de Pyrrhon, fût un très savant homme. Et dans la suite plusieurs Academiciens, & même plusieurs Sceptiques, sont parvenus à un haut degré d'érudition.

Pour Des Cartes, quoi qu'il eût étudié avec soin les anciens Philosophes, & plusieurs des modernes, il affectoit cependant de paroître les ignorer, pour être cru l'unique inventeur de sa doctrine. En quoi plusieurs de ses Disciples l'ont trop suivi, car ils ont imité sa feinte ignorance par une ignorance véritable. Cependant ces défenseurs de l'ignorance, ces ennemis de l'érudition, ce qui ne paroît que trop par leurs ouvrages, ne laissent pas pourtant de redire toûjours la même chanson contre les Academiciens, & de les ac-

cuser d'une profonde ignorance: parce que, disent-ils, par la profession qu'ils font de ne rien savoir, ils se reconnoissent les plus ignorans de tous les hommes. Comme si lors qu'ils ne savent rien, ils avoüoient que les autres en savent plus qu'eux.

Mais ces Philosophes si attentifs, qui nous recommandent l'attention par tous leurs ouvrages, auroient du faire attention, que le mot de *savoir* est équivoque, & qu'autre chose est de savoir avec une entiere évidence, & une parfaite certitude; autre chose de savoir probablement; que les Academiciens savent de cette derniere maniere, ainsi que tous les autres hommes; mais que personne ne sçait de la premiére maniere. Ils disent que les Academiciens affectent de paroître douter de toutes choses, & même des plus certaines, pour se donner dans le public la reputation de gens d'Esprit. C'étoit donc pour paroître gens d'Esprit, que les Cartesiens, & Des Cartes avant eux, vouloient que pour connoître la Vérité, on se dégageât l'Esprit des opinions dont on étoit prévenu, & qu'ils appel-

pellent des Préjugez. Mais il est aisé d'appercevoir, & par ce reproche qu'ils font, & par tous leurs ouvrages, qu'ils n'ont aucune teinture de la belle Literature, & qu'ils n'ont même jamais sçû quels ont été les sentimens des Academiciens & des Sceptiques.

---

## CHAP. XI.

### *Réponse à la troisiéme Objection.*

PAssons à vôtre Objection, par laquelle vous nous voulez faire accroire que nous voyons ce que nous ne voyons point, je veux dire le vrai & le faux, & que nous les pouvons discerner à de certaines marques qui les distinguent. Il est véritablement assez surprenant que vous sachiez ce que je vois, & que je ne le sache point. J'ai dit qu'il se trouve dans les choses une apparence de Vérité que nous suivons. Vous inferez de là que nous avons une Regle de discernement entre le vrai & le faux, puisque cette apparence de Vérité est ce qui nous fait discerner le vrai,

 d'avec

d'avec le faux. Mais cette apparence de Vérité, n'est pas une marque certaine de Vérité, qui étant apperçûe nous face connoître, que ce qui la porte est véritable; c'est seulement une apparence exterieure, laquelle étant apperçûe dans quelque objet, nous fait dire, non pas que la Vérité s'y rencontre, puisque cette même apparence se rencontre quelquefois avec la fausseté, mais seulement que la vraisemblance & la probabilité s'y rencontre.

Car comme Zeuxis ayant vû l'image d'un rideau peint dans le tableau de Parrhasius, trompé par la ressemblance, crut que c'étoit effectivement un rideau; si après avoir reconnu son erreur, il eût vû un rideau effectif étendu sur le tableau, il eût douté si ç'auroit été véritablement un rideau; & il eût cru seulement qu'il y auroit eu là une apparence de rideau, soit véritable, soit faux, jusqu'à ce qu'il eût examiné de plus près la Vérité. Nous pareillement ayant remarqué souvent dans les choses une apparence de Vérité, où nous avons sçû que la la Vérité ne se rencontroit pas, lors

que

que cette même apparence de Vérité ſe préſente à nous, nous devons penſer, ſi nous ſommes ſages, que la vraiſemblance ſe trouve là, mais non pas la Vérité; & qu'une telle vraiſemblance peut provenir de la Vérité & de la fauſſeté. Tant s'en faut donc que cette apparence ſoit une Regle pour diſcerner le vrai & le faux, puiſque nous avons reconnu qu'elle eſt commune au vrai & au faux, nous nous reſolvons de nous abſtenir à l'avenir de diſcerner le vrai du faux, & d'y donner nôtre créance & nôtre conſentement.

Mais, direz-vous, pour reconnoître la vraiſemblance, il faut connoître auparavant la Vérité. Car je ne puis pas ſavoir ſi le portrait de Pierre reſſemble à Pierre, ſi je ne connois Pierre auparavant. Or les connoiſſances que nous avons, & de la Vérité, & de Pierre, ſont également incertaines : car nous n'avons ces connoiſſances que par des Idées qui ſe trouvent dans nôtre Eſprit: & je vous ai fait voir fort au long, que ces Idées ſont des marques très-incertaines de la Vérité des choſes.

 Et

Et par ce que nous n'avons aucune Regle de Vérité, à laquelle nous puissions appliquer nos Idées, l'Idée de Pierre, qui est provenue de Pierre, est aussi incertaine que l'Idée de la Vérité que je me suis formée; & je ne suis pas plus assuré que l'Idée que j'ai de Pierre est véritable, que l'Idée que j'ai de la Vérité. De même donc que lors que je dis que l'image de Pierre est semblable à Pierre, cela signifie que l'Idée que j'ai de l'image de Pierre me paroît semblable à l'Idée que j'ai de Pierre; ainsi quand je dis que l'apparence de Vérité que je trouve dans un objet est vraisemblable, c'est-à-dire, est semblable à la Vérité, cela signifie que l'Idée que j'ai de cette apparence, me paroît semblable à l'Idée que j'ai du vrai.

Quant à ce que vous ajoûtez, que si l'on ne connoît le vrai, l'on connoît au moins le vraisemblable; par ce que quand nous disons que l'apparence de Vérité se trouve dans quelque chose, nous connoissons cela, & nous l'affirmons; & que quand nous suivons cette apparence, ou ref-

ressemblance de Vérité, nous y donnons nôtre consentement; & partant que nous n'avons pas raison de dire que l'homme ne peut rien comprendre, qu'il ne doit rien affirmer, qu'il ne doit jamais donner sa créance: il est aisé de vous répondre. Car lors que je dis que je découvre en quelque chose une apparence de Vérité, je veux dire que j'ai deux Idées empreintes dans mon Esprit; savoir l'Idée de l'apparence de la Vérité, & l'Idée de la Vérité, lesquelles étant comparées ensemble, me paroissent semblables. Comme quand je vois Pierre, l'Idée de Pierre se trouve aussi-tôt dans mon Esprit. Et par ce que je ne puis pas comparer l'Idée de Pierre avec Pierre même, par ce que Pierre n'est pas dans mon Esprit, mais seulement son Idée; l'origine de cette Idée est entierement incertaine, ainsi que la ressemblance qu'elle a avec la chose qu'elle représente; & je ne connoîtrai jamais par elle avec certitude & avec évidence que Pierre est là présent. Cela me paroît néanmoins probable, par ce qu'en d'autres rencontres des Idées sembla-

bles

bles entr'elles m'ont paru ſignifier une convenance avec les choſes.

Or comme la Vérité n'eſt autre choſe, comme je l'ai dit, que le raport & la convenance de l'objet exterieur avec le jugement que fait nôtre Entendement, en veüe de l'Idée provenue de cet objet : de même la vraiſemblance n'eſt autre choſe, que l'apparence du raport & de la convenance de l'objet exterieur avec le jugement que forme mon Eſprit, en veüe de cette Idée. Quand j'applique donc mon Eſprit pour conſiderer l'Idée de Pierre qui eſt en moi, il me ſemble y appercevoir une certaine apparence de raport & de convenance avec Pierre. Je compare enſuite l'Idée de cette apparence avec l'Idée de Pierre; & les trouvant ſemblables, je dis que cette apparence eſt vraiſemblable.

Donc, dittes-vous, nous connoiſſons du moins que ces Idées ſont ſemblables. Nullement; car connoître c'eſt ſavoir très-ſûrement & très-évidemment. Or je ne connois pas toutes les Idées que j'ai dans mon Entendement. Pluſieurs traits, pluſieurs ſil-

fillons, plusieurs traces se forment dans mon Esprit, sans que je le sache, & sans que j'y pense; une grande quantité d'esprits se porte à mon cerveau, une grande quantité s'en retire; ils sont agitez en diverses manieres. De là vient que sans le vouloir je retiens & j'oublie une infinité de choses; je ne me sens pas toûjours la même force d'Esprit; je ne me sers pas toûjours également de ma Raison; & par conséquent je ne suis pas maître des Idées des choses; je ne suis pas assez instruit de la nature des Idées, de leurs causes, de leur origine, & de leur extinction; & cela fait que je ne connois pas assez sûrement leurs ressemblances. Or je ne puis pas assurer avec certitude ce que je ne connois pas avec sûreté.

Je crois vous avoir suffisamment prouvé, que la fidélité du cerveau est douteuse, & que nous ne connoissons point la nature de nôtre Entendement. Or il y a des images dans le cerveau, à savoir ces traits qui y sont imprimez par le mouvement des esprits & des nerfs. C'est de là que l'Entendement forme des Idées, qu'il com-

compare entre elles, & y trouve des ressemblances. Quelle connoissance certaine & indubitable puis-je donc tirer des instrumens d'une foi douteuse? Que puis-je affirmer sans une perception sûre & constante? Quand donc un Academicien dit qu'il n'y a rien de vrai, que tout est incertain, qu'on ne sçait rien, il n'avance pas ces propositions affirmativement, mais narrativement. C'est là que doit avoir lieu cette exception de Carneade & des Sceptiques, que j'ai déja alleguée, savoir que ces propositions s'enferment elles-mêmes; & que quand quelqu'un dit qu'on ne peut rien connoître, il n'en excepte pas cela même qu'il dit, & que son discours se détruit en détruisant tous les autres discours: comme lors que Samson s'enveloppa sous la même ruine, dont il écrasa tous ses Spectateurs.

L'Objection d'Aristocle (*a*) ne nous ébranle pas, lors qu'il dit que si ces propositions, par lesquelles nous détrui-

(*b*) *Aristocl. apud Euseb. Praef.* Libr. XIV. cap. 18.

truiſons les autres, ſont incertaines, & ſe détruiſent elles-mêmes, il eſt inutile de nous en ſervir, & qu'elles ne prouvent rien. Elles ne ſont pas inutiles, & nous ne nous en ſervons pas vainement, ſi elles détruiſent les autres propoſitions en ſe détruiſant elles-mêmes: car c'eſt ſeulement pour cela qu'on les employe, & non pas pour les établir & les ſoûtenir.

---

## CHAP. XII.

*Reponſe à la quatriéme Objection.*

IL nous importe peu, que vous refuſiez à nôtre doctrine, le titre de Secte & de Philoſophie: car pourvû que la choſe ſubſiſte, nous ne nous mettons guére en peine du nom qu'on lui voudra donner. Ne l'appellez point Secte, mais le balai de toutes les Sectes; appellez la (*a*) *la Philoſophie de ne point philoſopher*, comme

(*a*) *Lactant.* Libr. III. cap. 5.

me quelques-uns l'ont appellée, j'y consens. Nous aurions mauvaise grace d'usurper le titre de Secte, lorsque nous le refusons aux autres, puisque nous ne connoissons pas mieux qu'eux la Vérité, dont l'ignorance nous leur fait refuser ce titre.

Nous demeurons volontiers d'accord, qu'Arcesilas s'est percé du même trait, dont il a percé tous les autres Philosophes, comme Lactance (*a*) le lui a reproché. La Philosophie Dogmatique, & la Philosophie Aporetique, c'est-à-dire, la Philosophie affirmative, & la Philosophie qui apprend à douter, auront un même sort. Mais nous aurons cet avantage sur eux, qu'ils ne savent pas qu'ils ne savent rien, & que nous le savons, quoi qu'incertainement & en doutant. De plus, ils ne nous contestent pas la vraisemblance que nous suivons; & nous leur refusons la Vérité, qu'ils recherchent.

Puisque nos vûes vont donc plus loin que les leurs, & que nous avons pour

(*a*) *Lactant.* Libr. III. cap. 5.

pour nous nôtre ſuffrage & le leur ; & qu'ils n'ont que le leur ſeul, nous méritons mieux qu'eux ce nom éclatant de Philoſophes, & nous avons plus de droit qu'eux au titre de Secte. De plus, ils ſont ſujets à ſe tromper, ce qui eſt indigne de gens qui ſe qualifient Philoſophes : mais nous qui n'affirmons rien, & qui ſuſpendons nôtre jugement en toutes choſes, tant que nous demeurerons en cet état, nous ne nous tromperons point, & nous ne pourrons nous tromper.

Laquelle donc de leur doctrine, ou de la nôtre, méritera mieux le nom de Secte? Sera-ce celle, qui prenant des Dogmes incertains pour des véritables ; & en tirant des conſéquences, qui ne ſont pas plus certaines, & les mettant par ordre, & en compoſant un Syſtême, les ſoûtient comme véritables, & s'y attache avec opiniâtreté ? Ou celle qui n'avançant aucuns Dogmes, n'affirmant rien, ne niant rien, ſe contente de propoſer ce qui lui paroît probable, & donne pour vraiſemblable ce qui eſt vraiſemblable, & en forme

me un espece de tissu ? Lesquels sont mieux logez & plus sûrement, ou ceux qui de foibles roseaux & presque cassez, bâtissent une haute maison, & s'y logent ? Ou ceux qui ayant reconnu la foiblesse de ces materiaux, & n'en trouvant point de plus solides, craignans d'être écrasez de la chute d'un tel bâtiment, & d'être enveloppez sous ses ruines, choisissent pour leur retraite le fond d'un rocher, & une caverne naturelle, & y mettent leurs meubles, & leurs provisions en assurance ?

Ces probabilitez même que nous suivons, se peuvent fort bien arranger en forme de Systême, composé de toutes ses parties, & en état de se défendre contre toutes les attaques des Dogmatiques. Sextus Empiricus en est un bon témoin, qui nous a laissé une exacte description de cette doctrine modeste des Sceptiques, composée de toutes ses parties, bien liées, & bien unies entr'elles. Le tems a consumé plusieurs autres ouvrages, qui enseignoient ce que Sextus a enseigné.

CHAP.

## CHAP. XIII.

### *Reponse à la cinquiéme Objection.*

NOus nous demêlerons auſſi ſans peine de ces filets que vous nous tendez, & que vous croyez inſurmontables, lors que vous raiſonnez ainſi: Si lors que nous ſoûtenons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, nous diſons vrai, il s'enſuit qu'il y a donc quelque choſe de vrai, & partant que nous nous trompons. Que ſi en diſant qu'il n'y a rien de vrai & de faux, nous ne diſons pas vrai, il s'enſuit que nous nous trompons encore, en avançant une choſe fauſſe. Cet argument revient à ce que vous nous avez déja objecté, que lors que je dis qu'on ne peut rien comprendre, & qu'il ne faut rien affirmer, je comprens du moins cela & je l'affirme. Il faut donc nous ſervir de la même réponſe, ſavoir que lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette propoſition s'enferme elle-même, & qu'elle n'eſt pas exceptée de la loi generale qui prononce, qu'il n'y a rien de vrai ni de faux.

Vous

Vous verrez mieux à quoi aboutit cet argument, si nous le mettons en forme, comme vous l'allez voir. Lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en disant cela ou je dis le vrai, ou je dis le faux. Si je dis le vrai, j'ai donc dit le faux quand j'ai dit qu'il n'y a rien de vrai ni de faux: Si je dis le faux en disant qu'il n'y a rien de vrai ni de faux; cette proposition que j'ai avancée est donc fausse; savoir qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. D'où il s'ensuit, que soit que j'aye dit le vrai, soit que j'aye dit le faux; en avançant cette proposition, qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette proposition est fausse.

Pour réponse à ce raisonnement, je ne vous accorde pas la premiere proposition dont il est composé, c'est-à-dire, la majeure, que voici; Lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en disant cela, ou je dis le vrai, ou je dis le faux: car c'est une manifeste petition de principe, pour me servir des termes des Dialecticiens; puisque vous prenez ce qui est en question pour une chose constante, & qui vous ait été accordée, en suppo-

posant qu'il n'y a point de proposition qui ne soit vraye ou fausse; car nous vous soûtenons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Vôtre raisonnement étant donc fondé sur cette proposition qui est incertaine & douteuse; la conclusion que vous en tirez est nulle.

On apporte dans les Ecoles l'exemple d'un argument semblable, qu'ils appellent Asystate, c'est-à-dire, qui ne peut subsister. Ils suposent qu'un homme a songé en dormant qu'il ne faut point croire aux songes; & sur cela voici comme ils raisonnent; si cet homme croit à ce songe, il croira en même-tems, & ne croira point aux songes: il croira aux songes, puisqu'il croit à ce songe: il ne croira point aux songes, puisqu'il croit à ce songe qui défend de croire aux songes. Que si cet homme ne croit point à ce songe, il croira encore en même tems, & ne croira point aux songes: il croira aux songes, puisqu'il obeira au précepte de ce songe, qui défend qu'on ne croye aux songes; il ne croira point aux songes, pnisqu'il ne croit point à ce songe qui défend de

croire aux ſonges. Ces propoſitions ſemblent ſe contredire & ſe détruire les unes les autres ; mais la ſolution eſt la même que celle des précedentes : car ce ſonge en dérobant la créance aux autres ſonges, ſe la dérobe à ſoi-même. Ce ſongeur ne refuſera donc pas ſa créance aux autres ſonges, par ce qu'il croit à celui-là, mais étant ſeulement averti par celui-là, & non pas perſuadé, il tiendra tous les ſonges pour faux, & celui-là comme les autres.

Nous n'aurons pas plus de peine à refûter ce que vous nous avez donné pour une démonſtration. Les preuves, dittes-vous, que nous apportons pour montrer qu'il n'y a point de démonſtration, ou elles prouvent qu'il n'y a point de démonſtration, ou elles ne le prouvent pas : ſi elles le prouvent, il y a donc des démonſtrations, puiſque une preuve qui ſe fait par raiſon eſt une démonſtration : ſi elles ne le prouvent pas, il y a donc encore des démonſtrations, puiſque les preuves que vous avez apportées pour montrer qu'il n'y a point de démonſtration, ne le prouvent pas.

Pour réponſe à ce raiſonnement,

je

je vous dis que vous ſupoſez encore comme véritable, & comme une choſes accordée, ce qui eſt en conteſtation; ſavoir que toute argumentation, c'eſt-à-dire, toute preuve qui ſe fait par raiſon, prouve, ou ne prouve pas. Quand j'ai entrepris de prouver qu'il n'y a point de démonſtration, la preuve dont je me ſuis ſervi pour cela ſe renferme ſoi-même avec toutes les autres preuves, & ſe détruit. Donc, direz-vous, ſi cette preuve eſt vaine & ſans effet, il s'enſuit qu'il y a des démonſtrations, puiſque la preuve que j'ai apportée pour montrer qu'il n'y a point de démonſtration eſt ſans effet. J'avoüe que cette preuve n'eſt pas véritable, puiſqu'il n'y a rien qui ſoit conſtamment vrai: j'avoüe qu'elle ne conclud rien de certain, puiſqu'il n'y a rien qui ſoit inconteſtablement certain. Je dis qu'elle eſt ſeulement vraiſemblable : & ce qui n'eſt que vraiſemblable, ne conclud rien de certain; ce qui eſt pourtant néceſſaire pour une démonſtration.

C'eſt une pure badinerie, que cet autre argument que nous oppoſent

les Epicuriens, lors qu'ils disent que nous savons ce que c'est que démonstration, ou nous ne le savons pas; que si nous le savons, il s'ensuit qu'il y a des démonstrations; si nous ne le savons pas, nous sommes fort malavisez de combattre une chose que nous ne connoissons pas.

Pour réponse à cet argument, je dis qu'il prouve trop, & par conséquent qu'il ne prouve rien. Il prouve trop, par ce qu'il peut être employé contre tous ceux qui nieront que quelque chose existe; comme, par exemple, contre ceux qui diront qu'il n'y a point d'Hippogryphe. Car les Epicuriens leur diront, qu'ils savent ce que c'est qu'un Hippogryphe ou ils ne le savent pas: s'ils le savent, il s'ensuit qu'il y a des Hippogryphes; s'ils ne le savent pas, ils sont malavisez de combattre une chose que nous ne connoissons pas. Il n'y a ni démonstrations, ni Hippogryphes, mais on peut se former des Idées des choses qui n'existent pas, & en raisonner comme si elles existoient.

## CHAP. XIV.

### *Reponse à la sixiéme Objection.*

VOus dittes ensuite, que si Dieu nous avoit formez de telle sorte, que nous nous trompassions toûjours, même dans les choses les plus claires, nous serions forcez d'avoüer que Dieu seroit trompeur; ce que l'on ne peut ni dire, ni penser sans impieté. C'est à Des Cartes à répondre à cette Objection, puisqu'il est Auteur de ce raisonnement, que j'ai seulement raporté, sans l'approuver: car nôtre sainte Religion nous enseigne autre chose. Mais figurez vous que vous ayez affaire à Des Cartes: il ne manquera pas de vous dire, que quand Dieu nous auroit créez de telle nature, que nous nous trompassions toûjours, il ne faudroit pas dire pour cela qu'il fût trompeur. Car puisqu'il nous a créez de telle nature, que nous nous trompons quelquefois, & que cependant on ne peut pas pour cela l'appeller trompeur,

 peur,

peur, on ne pourroit pas non plus l'appeller trompeur, quand noûs nous tromperions toûjours.

De plus, quand Dieu nous auroit formez de telle nature, que nous nous trompassions toûjours, cela ne suffiroit pas pour pouvoir dire que Dieu feroit trompeur; mais il faudroit outre cela, qu'il nous eût faits de telle sorte, qu'étant toûjours trompez, nous crussions certainement que nous ne serions pas toûjours trompez. De même, qu'on ne peut pas accuser d'être menteur, celui qui raconte des fables; mais bien celui qui racontant des fables, veut persuader à ceux qui l'entendent, qu'il leur dit des choses véritables. De même encore, qu'on ne peut pas accuser d'être trompeur un homme qui vend une maison bâtie de mauvais materiaux & ruineuse; mais bien celui qui vendant une maison si mal conditionnée, auroit assuré qu'elle feroit faine & entiere. On estimera au contraire sa probité, si en vendant cette maison, il en a fait connoître les défauts.

Telle est la conduite que Dieu tient avec les hommes. Il nous a fait connoître

noître que nos Sens sont infideles, que nôtre Raison est trompeuse, que nôtre Esprit est foible, que nos perceptions sont obscures & incertaines. Il nous en a avertis par les oracles de sa parole, que j'ai raportez ci-dessus; par la nature même de nos Sens, & de nôtre Raison, & par nôtre experience. Car ayant éprouvé que nous nous trompons souvent, nous avons dû penser que nous pouvons nous tromper toûjours; ou que s'il arrive quelquefois que nous ne nous trompions pas, nous ne pouvons savoir que nous ne nous trompons point alors. En cela Dieu nous fait voir qu'il est *plein de Vérité*, & la Vérité même, nous avertissant que nous sommes sujets à l'erreur, & que nous errons souvent, & nous sollicitant par des exhortations interieures & continuelles, que nous attendions une connoissance certaine de la Vérité, non pas des Sens & de la Raison, mais de lui par la Foi.

Mais de plus, il nous a été plus avantageux que Dieu nous ôtât la connoissance de la Vérité, que s'il nous eût dressé un chemin ouvert & aisé

pour y parvenir : car lors que nous aurons bien reconnu, que nous ne pouvons connoître la Vérité avec une entiere certitude, & une parfaite clarté, nous suſpendrons nôtre jugement, & nous ne nous tromperons jamais. Au contraire, nous nous tromperons ſouvent, ſi nous eſperons acquerir la connoiſſance de la Vérité. C'eſt ainſi que Des Cartes pourra ſe défendre de vôtre attaque. Mais ce ſont ſes affaires : nous ne ſommes pas garants de ſes opinions.

---

## CHAP. XV.

### *Reponſe à la ſeptiéme Objection.*

VOus finiſſez par cette importante Objection, qu'en ſuſpendant nôtre jugement, & nôtre conſentement, nous nous éloignons de la ſoumiſſion que nous devons à la Foi, & nous donnons entrée à la corruption des mœurs. Mais nous ne manquons pas de moyens de concilier la Foi & la Raiſon, & il eſt bien certain que la

Foi

Foi n'a rien à craindre de la part de la Raiſon : car la Raiſon a ſa lumière, quoique foible & obſcure; mais elle ne peut pas tirer de cette lumiere, non plus que des Sens & de la nature, tout le ſecours néceſſaire pour acquerir une connoiſſance certaine & inebranlable de la Vérité. Mais pour les connoiſſances que nous avons, par cette lumiere divine qui éclaire nôtre Entendement au deſſus des loix de la nature, nous devons nous y ſoûmettre ſans reſiſtance. Et quand nous avons reçû la Foi, nous ſommes obligez de regler nos mœurs ſuivant ſes préceptes. Mais quand nous n'aurions pas cette ſainte regle, nous avons les loix & les coûtumes, qui nous en ſerviroient pour la conduite de nôtre vie.

Quand à cette vehemente déclamation de Tertullien (*a*) en faveur des Sens, qu'en négligeant leur témoignage nous renverſons l'état de la vie, nous troublons l'ordre de la nature, nous rendons aveugle la pro-



(*a*) *Tertull. De Anim.* cap. 7.

vidence de Dieu. Ce sont de vieilles plaintes des Dogmatiques, auxquelles j'ai suffisamment satisfait par tout ce qui vient d'être dit: & assurement il ne devoit pas tirer sa preuve de l'humanité de Jesus-Christ, qui a été jointe à la Divinité, & n'a pas été moins exemte d'erreur que de péché. Pour les Apôtres, & les autres Saints, dont les actions & les paroles servoient à la propagation de la Foi, Dieu a conservé en eux toute la fidelité & la certitude de la Raison, & des Sens, dont la nature humaine est capable, & les a défendus de l'erreur par les secours de sa grace.

J'accorde à Saint Augustin (a) que sans le consentement il n'y a point de Foi: mais je dis que ce consentement que demande la Foi, est d'un autre genre que celui que demande la Raison. Il bannit les doutes de la Cité de Dieu, & avec justice; si on fait entrer ces doutes dans les choses de la Foi, & qu'elles donnent atteinte à la

(a) *Augustin. Enchir. ad Laurent.* Cap. 20. & *De Civit. Dei.* Libr. XIX. Cap. 18.

la Foi. Il assure que nous pouvons acquerir une science très-certaine par la Raison : je l'avoüe, mais cette science sera très-certaine d'une certitude humaine, & Saint Augustin reconnoît ailleurs que cette certitude humaine est foible & imparfaite ; que l'Entendement humain plongé dans les ordures de la chair, & enveloppé des tenebres de l'erreur, ne voit qu'obscurement, & ne peut envisager la lumiere de la Vérité. Suivons vos autres Objections.

Si nous n'écoutons pas la Raison, dittes-vous, vous renversez ce fondement de la Religion, que la Raison a établi dans nôtre Entendement, *Dieu est.* Pour répondre à cette Objection, il faut vous dire que les hommes connoissent Dieu en deux manieres. Ils le connoissent par la Raison, d'une entiere certitude humaine; & ils le connoissent par la Foi, d'une entiere certitude divine. Quoi que par la Raison nous ne puissions acquerir aucune connoissance plus certaine que la connoissance de Dieu; de sorte que tous les argumens que les impies opposent à cette connois-

fance, n'ont aucune force, & se refutent aisément, néanmoins cette certitude n'est pas entierement parfaite.

De là vient que les Peres de l'Eglise croient à peine que celui-là connoisse Dieu, qui ne le connoît que par la Raison, & non par la Foi, & qu'ils ne comptent presque pour rien la connoissance de Dieu, que l'on a par la Raison. Car que signifient ces paroles de Tertullien (*a*) que j'ai déja raportées: *A qui Dieu est-il connu sans le Christ? A qui le Christ est-il connu sans le Saint Esprit? A qui le Saint Esprit s'addonne-t-il sans le Sacrement de la Foi?* Que veut dire Saint Athanase, (*b*) lors qu'il nous enseigne que la divinité ne se persuade point par des raisonnemens, mais par la Foi, & par de saintes méditations, qui se font avec pieté? Que veut dire Saint Chrysostome, (*c*) lors qu'il se mocque des Philosophes, qui ne vouloient pas croire que le monde eût été créé du néant, & qui croioient sans

(*a*) *Tertull. De Anim.* Cap. 2.
(*b*) *Athanas. ad Serapion.*
(*c*) *Chrysost. Hom.* 22. *in Epist. ad Ebr.*

ſans peine que Dieu n'avoit point de commencement, & n'avoit point été engendré, quoi que cela ſoit bien moins croyable, & que l'on ne ſache ni l'un ni l'autre par la Raiſon, mais par la Foi?

Que veut dire Pierre d'Ailly, (*a*) lors qu'il parle ainſi: *Quoi que cette propoſition, Dieu eſt, ne nous ſoit pas évidente, & qu'elle ne ſe puiſſe pas démontrer évidemment, elle eſt pourtant naturellement probable.* Témoignage allegué par Gabriel Biel, (*b*) lors qu'il déclare que *l'on connoît ſuffiſamment, quoi que non pas évidemment, qu'il faut qu'il y ait un premier Etre Auteur de la conſervation, comme il y a un premier Etre Auteur de la production.* Que veut dire Saint Thomas, (*c*) lors qu'il raiſonne ainſi: *La Raiſon humaine eſt fort défectueuſe dans les choſes humaines. Et ce qui le montre, c'eſt que les Philoſophes qui ſuivant la nature ſe ſont appliquez à la*

(*a*) *Petr. de Alliaco in* 1. *Quaeſt.* 3. Lit. x.
(*b*) *Biel in* 1. *Diſt.* 2. *Quaeſt.* 10. *Art.* 3. *Dub.* 1.
(*c*) *Thom.* 2. 2. Q. 2. A. 4.

*à la recherche des choses humaines, se sont souvent trompez, & se sont contredits les uns les autres. Pour faire donc en sorte que les hommes eussent une connoissance indubitable & certaine de Dieu, il a fallu que les choses divines leur fussent enseignées comme articles de Foi, & comme des paroles de Dieu qui ne peut mentir.*

Or quoi que pour prouver l'Existence de Dieu, on puisse apporter des argumens, qui joints ensemble n'ont pas moins de force pour convaincre les Esprits, que les Principes Geometriques, & les Theorémes qui en sont tirez, & qu'il ayent une entiere certitude humaine ; néanmoins parce que d'habiles Philosophes ont ouvertement combatu ces Principes, il est clair que ni, dans cette connoissance naturelle que nous avons de Dieu, & que nous acquerons par la Raison, ni dans la Science qui est fondée sur les Principes & sur les Theorémes Geometriques, l'on ne trouve point une certitude parfaite & accomplie de tous points ; mais seulement cette certitude humaine dont j'ai parlé, à laquelle néanmoins tout hom-

homme ſage doit ſoûmettre ſon Entendement. Cela ne repugne pas aux témoignages du Livre de la Sageſſe, (*a*) & de l'Epître (*b*) aux Romains, qui déclarent que les hommes, qui de l'ouvrage du monde n'ont pas connu la puiſſance & la divinité de l'Ouvrier, ſont inſenſez & inexcuſables.

Car pour me ſervir des paroles de Vaſquez: (*c*) *La Sainte Ecriture prétend ſeulement par ces paroles, qu'il y a toûjours eu un ſuffiſant témoignage de Dieu dans la fabrique du monde, & dans ſes autres effets, pour le faire connoître aux hommes: mais elle ne s'eſt pas miſe en peine ſi cette connoiſſance eſt évidente, ou très probable: car ces termes,* ſont vûs, *&* ſont regardez, *dans leur ſignification commune & uſitée, ſignifient toute connoiſſance de l'Entendement avec un conſentement déterminé.* Il ajoûte enſuite: *Car ſi quelqu'un nioit préſentement le Chriſt, ce qui le rendroit inexcuſable, ce ne ſeroit pas par ce qu'il*

(*a*) *Sap.* XIII. 1. & Seq.
(*b*) *Rom.* I. 20.
(*c*) *Vaſq. in Thom. I. Part.*

*qu'il en auroit pu avoir une connoissance & une raison évidente, mais parce qu'il auroit pu le croire par la Foi & par une connoissance prudente.*

C'est donc avec raison que Suarez, (*a*) enseigne, que *l'Evidence naturelle de ce principe, Dieu est la premiere Vérité, qui ne peut tromper, n'est point nécessaire, & ne suffit point pour croire par la Foi infuse, ce que Dieu revele.* Il prouve par le témoignage de l'experience qu'elle n'est point nécessaire, car les Chrêtiens ignorans & simples, quoi qu'ils ne connoissent rien de Dieu clairement & certainement, ils croyent néanmoins certainement que Dieu est. Les Chrêtiens mêmes qui ont de l'esprit & du savoir, comme Saint Thomas (*b*) l'a remarqué, croient que Dieu est, avant que de le connoître par la Raison. Suarez montre ensuite que la clarté naturelle de ce principe n'est pas suffisante, par ce que la Foi divine, qui est infuse dans nôtre Entendement, ne peut pas être appuyée sur la seule Foi humaine,

(*a*) *Suar. Disp.* III. *de Fid. Sect.* 6.
(*b*) *Thom.* 2. 2. Q. 2. A. 4. & 5.

maine, quelque claire & ferme qu'elle soit, comme sur un objet formel, parce qu'un consentement plus ferme, & d'un ordre plus noble, & plus relevé, ne peut pas tirer sa certitude, d'un consentement plus infirme.

Tel est le sentiment de Saint Thomas, (*a*) & des autres Théologiens, & non seulement touchant les vertus Théologales, mais encore touchant les vertus morales; infuses de Dieu, qui ne peuvent pas être regies selon leur dignité par la Raison naturelle. Il ne faut pas s'imaginer que cela soit détruit par cette sentence de Saint Paul; (*a*) *Il faut que celui qui vient à Dieu, croye qu'il est*: car il veut qu'on croye cela, d'une Foi, non pas naturelle, mais infuse de Dieu: car il dit immediatement auparavant, *Il est impossible de plaire à Dieu sans la Foi.* C'est ainsi que l'ont expliqué les Peres du Concile de Trente (*c*). Quand à cette proposition

(*a*) *Thom.* 2. 2. Q. 2. A. 4. & 1. 2. Q. 63. A. 3. *in corp. & ad* 3. *um.*
(*b*) *Ebr.* XI. 6.
(*c*) *Concil. Trid. Sess.* VI. Cap. 6.

ſition de Saint Thomas, *Nous croyons Dieu, & à Dieu, par un même acte,* elle nous apprend que cette Foi divine, par laquelle nous croyons que Dieu eſt, vient de Dieu même, & non pas de la nature, & de la Raiſon humaine: *Car comme dit Suarez, l'excellence de la premiere Vérité mérite, que lors que la reſolution ſe fait de l'objet materiel à l'objet formel, ce même objet formel ne ſe reſolve point en un autre, mais ſoit cru par lui-même, parce qu'il peut rendre témoignage de lui-même.*

Quant à ce que vous avez ajoûté, qu'il arrivera que la Foi dépendra de choſes incertaines, ſi les premiers principes, qui ſont connus par la lumiere naturelle, ſont incertains, tel qu'eſt celui-ci, une même choſe ne peut pas être en même tems & n'être point, Suarez (*a*) y donne une excellente réponſe: *S'il ſe trouve quelque premier principe, néceſſairement enveloppé dans le conſentement de la Foi, il ſera auſſi cru par la Foi, & la*

(*a*) *Suar. Diſp. VI. de Fide*, Sect. 3. Art. 13.

*la Foi ne dépend point de ce principe, comme naturellement connu. Comme par exemple, si je crois que Dieu est Trine, je crois nécessairement qu'il n'est pas unique en personne, & qu'il n'y a pas quatre personnes: non pas à cause de ce principe naturel, Toute chose est, ou n'est pas, en tant qu'il est naturel: mais par ce que la Foi même, qui fait croire que l'affirmation est véritable, fait croire aussi que la négation est fausse. Et ainsi des autres.*

Le Foi ne dépend donc point de ces premiers principes, mais elle les supose comme certains, de cette souveraine certitude humaine dont j'ai parlé; à laquelle la Foi venant à se joindre, de certains qu'ils étoient d'une souveraine certitude humaine, ils deviennent certains d'une certitude divine. Ce que j'ai déja prouvé de telle sorte, que vous en avez paru persuadé. De là vous avez peu aisément connoître, que tant que l'Entendement humain, s'appuyant sur la Raison, se fonde sur ces premiers principes, à peine peut-il se soûtenir; mais que sitôt que la Foi vient à son

secours,

secours, il demeure ferme & inebranlable, comme je l'ai déja dit. Faites reflexion sur cet axiome si commun, & approuvé par un consentement unanime de toute l'ancienne Philosophie, *De rien il ne se fait rien.*

Platon s'appuyant sur ce fondement, comme très-solide, & inebranlable, a cru que le monde avoit été formé d'une matiere éternelle. Aristote a cru qu'il n'avoit point eu de commencement. Ce principe a été corrigé & rejetté par la Foi. Pourquoi ne croirai-je pas qu'il en peut arriver autant aux autres Axiomes par la puissance de Dieu? Des Cartes n'a-t-il pas cru, qu'il se pouvoit faire par la puissance divine, qu'une même chose fût & ne fût pas en même tems? qu'une même proposition fût vraye & fausse en même tems? D'où il s'ensuit manifestement, que lors que la Raison s'applique aux premiers principes, quoi qu'elle y trouve une souveraine certitude humaine, il leur manque néanmoins quelque chose pour être certains d'une parfaite certitude; & que ce défaut est suppléé par la Foi.

Non

Non ſeulement ces axiomes, & ces premiers principes, mais encore toutes ces autres propoſitions qui ſont d'une moindre étendue, & qui ne trouvent pas une ſi facile créance dans l'Eſprit humain, tirent leur force & leur certitude de la Foi. Telles qu'on en trouve pluſieurs dans les Livres Sacrez, dans les Conciles, & dans les Decrets de l'Egliſe: comme, par exemple, cette propoſition, que vous avez avancée, Jeſus-Chriſt eſt un animal raiſonnable, non ſeulement elle acquiert ſa certitude par l'argument que vous avez propoſé, & par la Raiſon, mais encore par la Foi. Ces autres propoſitions me deviennent encore certaines par la Foi, l'Homme eſt composé d'un corps & d'une Ame; L'Homme ſent & vit; Je ſuis & je vis, puiſque je croi, & que je ſçai que je croi. Ces propoſitions, que je trouvois certaines par la Raiſon d'une certitude humaine, lors que la Foi ſurvient, deviennent certaines d'une certitude divine, & toutes ces tenebres qui occupoient mon Eſprit, ſe diſſipent. Véritablement c'eſt un

grand

grand avantage que nous tirons de la Foi, & de la Théologie, avec plusieurs autres, que nôtre Entendement chancelant soit confirmé, & qu'il soit amené à une pleine, à une claire, & à une certaine connoissance de la Vérité.

Vous pourrez insister, & dire que du moins la forme que l'on appelle Syllogistique, n'est pas du domaine de la Foi; & que dans cette forme il ne peut y avoir d'autre certitude qu'une certitude humaine, & que néanmoins la certitude de la conclusion dépend de cette forme; & que si cette conclusion appartient à la Foi, cette conclusion appartenant à la Foi, n'aura point d'autre certitude, qu'une certitude humaine.

Mais vous devez savoir que la certitude de cette conclusion qui appartient à la Foi, ne dépend point de la certitude de la forme Syllogistique, qui à son égard, pour parler en termes de l'Ecole est purement accidentelle. Car les Théologiens, & principalement Saint Thomas (*a*) enseignent

(*a*) *Thom.* 2. 2. Q. IX. A. 1.

gnent que *la Science divine n'est pas discursive, ou ratiocinative, mais absolue & simple*; & que l'Entendement se porte par un même acte vers l'objet materiel, à cause du formel; & que par un seul & même acte on croit à Dieu, & Dieu: par ce que la Foi, entrant dans nôtre Entendement, fait que, & elle même, & les choses qu'elle propose pour être crues, sont reçûes & crues. De même que la lumiere rend les autres choses, & soi-même, visibles.

Sur cela Saint Chrysostome *(a)*, dont j'ai déja allegué le témoignage, dit fort à propos que les choses obscures sont rendues visibles par la Foi; & que celles qui sont visibles sont confirmées & rendues certaines par celles qui ne sont pas visibles; & que la Foi ne peut pas se soûtenir, si elle ne nous persuade plus certainement des choses qui ne sont pas visibles, que nous ne sommes persuadez des choses qui sont visibles.

Pour ce qui regarde les motifs de cre-

*(a) Chrysost. in Eb.* XI. 2. *Homil.* 21.

credibilité, qui préparant l'Entendement à recevoir la Foi, doivent être selon vous, non seulement certains d'une souveraine certitude humaine, mais d'une souveraine certitude absolue, je vous opposerai Gabriel Biel (a), qui prétend qu'il suffit pour recevoir la Foi, que les motifs de credibilité soient proposez comme probables. Croyez-vous que des enfans, qui ont à peine l'usage de raison, des gens barbares, grossiers, ignorans, & qui néanmoins ont reçu le don de la Foi, conçoivent très clairement & très fermement ces motifs de crédibilité? non sans doute; mais la grace de Dieu, & la lumiere interieure vient au secours & elle soûtient l'imbecillité de la nature & de la Raison.

Telle est l'opinion commune des Théologiens. La Raison a besoin de ce secours de la grace divine, non seulement dans les hommes grossiers, mais dans ceux mêmes qui ont de l'Esprit & du savoir; car quelque clair-voyan-

(a) *Biel in* III. *Disp.* 24. Art. 3. Dub. 1.

voyante qu'elle ſoit, elle ne peut toutefois nous faire avoir la Foi, ſi une lumiere celeſte ne nous éclaire au dedans; par ce que, comme je l'ai déja dit, la Foi divine étant d'un ordre ſuperieur, ne peut pas tirer ſa force de la Foi humaine. C'eſt pourquoi l'Egliſe a condamné les Semi-pelagiens, par ce qu'ils croioient, que le commencement de la Foi venoit de nous, & non pas de Dieu. Et c'eſt ce qui a donné lieu à ce decret du Concile d'Orange (*a*): *Si quelqu'un ſoûtient, que ſans l'illumination & l'inſpiration du Saint Eſprit, par les forces de la nature, il peut penſer d'une maniere convenable, ou choiſir, ou conſentir à la prédication qui lui eſt faite, de quelque bien, qui concerne le ſalut, il eſt trompé par un Eſprit d'héréſie.*

A ce Decret convient celui-ci du Concile de Trente: (*b*)*Si quelqu'un dit: que ſans l'inſpiration prévenante du Saint Eſprit, & ſans ſon ſecours, l'homme peut croire de la maniere qu'il faut croire pour que la grace de la juſtification lui ſoit conferée, qu'il*



(*a*) *Concil. Arauſ.* Cap. 7.
*Concil. Trid. Seſſ.* VI. *Can.* 3.

*soit Anatheme.* Telle est la doctrine de Saint Thomas (*a*) : *La lumiere de la Foi fait voir les choses qui sont crues.* Il dit encore, *Lès fideles ont connoissance des choses de la Foi, non pas comme d'une maniere démonstrative, mais en tant que par la lumiere de la Foi elles paroissent devoir être crues.*

---

## CHAP. XVI.

### *Pourquoi la doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejettée.*

DU reste, les causes qui ont fait rejetter la doctrine des Pyrrhoniens, ne sont pas celles que vous soupçonnez. Vous croyez qu'elle a été rejettée par les Payens, de peur que les Sciences ne tombassent dans le mépris; quoi que je vous aye fait voir qu'elles ont été soigneusement cultivées par d'excellens hommes, qui pratiquoient cet art de douter. Vous croyez qu'elle a été rejettée par les Chrétiens, de peur qu'elle ne nuisît à la Foi, & aux bonnes mœurs; quoi que cependant du tems de Ci-

ce-

(*a*) *Thom.* 2. 2. Q. I. A. 4. ad 3. & A. 5. ad 1.

ceron, où elle tomba entierement, comme il le dit souvent ; ou pour parler plus juste, elle fut reduite à peu de personnes. Or en ce tems-là les Chrétiens, qui n'avoient pas encore paru, n'avoient rien à craindre pour leur Religion, ni pour leurs mœurs, de la part des Sceptiques. Cela est plûtôt arrivé par l'orgueil qui est naturel à l'homme : car étant naturellement rempli & boufi de cette opinion, que sa Raison le rend fort superieur à tous les autres animaux, qu'il est doüé d'intelligence, capable des Sciences, né pour raisonner, pour connoître, pour savoir, il est fâché de se voir dépouillé de tous ces avantages, & en quelque sorte dégradé, & condamné aux tenebres d'une perpetuelle ignorance.

Il ne peut donc souffrir qu'on le desabuse d'une si agréable érreur ; & il préfere une honorable folie à une pauvre & obscure sagesse. Et pour ne se voir pas chassé par les Sceptiques de cette ancienne possession de Science, comme d'un riche héritage qu'il tient de la nature, il aime mieux les combattre à main ar-

mée & par violence, comme des raviſſeurs de la Raiſon, & comme des deſtructeurs de la ſcience, que d'agir contr'eux par des voyes juridiques, prévoyant que par là il ſera débouté de cette poſſeſſion qu'il avoit uſurpée ſans aucun droit.

Vous voyez donc maintenant, ſi je ne me trompe, combien ſont foibles & frivoles toutes les contradictions & les objections des Dogmatiques. Elles pourroient néanmoins m'ébranler, ſi parmi les Philoſophes il ſe trouvoit quelque Secte, qui fût exemte de contradictions; ou ſi quelque Philoſophe approuvoit une autre doctrine que la ſienne. Mais puiſqu'ils ſe ſont entr'eux une guerre continuelle, nous ne devons pas prétendre qu'ils entretiennent la paix avec nous. Et puiſque nous faiſons profeſſion de contredire tous les autres, ſi nous voulons être équitables, nous ne devons pas trouver mauvais que pluſieurs nous contrediſent. Comme nos Objections ne les retirent pas de leur erreur, & qu'ils ne ſe rendent pas à nos remontrances, il eſt juſte qu'ils ſouffrent que nous ne nous laiſſions pas ſurprendre par leurs reproches.

Cette

Cette ſavante Secte des Pythagoriciens, qui eſt parvenue à une ſi prodigieuſe érudition, après avoir été premierement tourmentée d'une infinité de calomnies & de railleries, a été enfin tout à fait anéantie: ſoit par ce-que Platon, Ariſtote, Speuſippe, & d'autres encore, ont pillé leurs plus belles découvertes, & ſe les ſont appropriées, après les avoir racoûtrées & reformées; & qu'ils en ont ſéparé & ramaſſé ce qui pouvoit ſervir de matiere à la mocquerie, & que par là ils ont donné occaſion aux railleurs de tourner cette Secte en ridicule, comme Porphyre (*a*) l'a conjecturé: ſoit que ſuivant le ſoupçon d'Jamblique (*b*), certains petits Livres ſupoſez, & des Symboles étranges & choquans que l'on a attribuez à cette Secte, lui ayent attiré tant de contradiction: cependant le mépris où elle eſt tombée, n'a pas empêché, ni Jamblique que je viens d'alleguer, ni pluſieurs autres, de demeurer conſtamment attachez à ce parti, & de ſe vanter d'être ſoûtenus de la protection divi-



(*a*) *Porphyr. Vit. Pyth.*
(*b*) *Jambl. Vit. Pyth.* Lib. I. Cap. 1.

ne, sur laquelle ils se reposoient.

Quelles injures n'a-t-on point dittes aux Epicuriens, pour avoir attaqué les Dieux, pour avoir renversé la Religion, pour avoir corrompu les mœurs, pour avoir banni la pudeur, pour avoir autorisé le libertinage? Elle est devenue si infame que les Juifs de ces derniers tems, se sont servis du nom d'Epicure, pour former des noms à l'arrogance, à l'impureté, & aux lieux mêmes de débauche. Nous avons vû néanmoins dans ces derniers tems, s'élever Gassendi, portant le caractere de Prêtre, qui a fait renaître cette Secte, abolie depuis tant d'années, & qui a mérité l'approbation de plusieurs personnes doctes & pieuses. Des Cartes même n'a pas été exemt de censure, quoi qu'il ait tâché de démontrer l'Existence de Dieu, & la distinction de l'Ame & du corps: & néanmoins nous voyons plusieurs personnes de tous états, gens graves & savans, entrer dans ses sentimens, & les soûtenir.

## CHAP. XVII.

### *Conclusion.*

LEs choses étant telles que je viens de les montrer, nous ne pouvons pas nous promettre du Vulgaire un plus favorable accueil ; mais les soupçons que l'on formera contre nous, & les plaintes que nous entendrons, ne nous feront pas abandonner le dessein où nous sommes, de suivre ce qui nous paroîtra probable, jusqu'à ce que nous soyons attirez par une plus grande probabilité. Cependant rien ne nous fera avouër que nous sachions ce que nous ne savons point, & nous préfererons toûjours la liberté de nôtre jugement, à l'approbation des gens prévenus de leurs vaines Idées.

La vôtre, me disoit cet excellent homme, plein de beaucoup de politesse & d'honêteté, seroit auprès de moi d'un grand poids, pour me confirmer dans ces pensées, & je souhaitterois fort de la pouvoir mériter. Véritablement cette methode libre & dégagée de Philosopher, dont vous faites profession, qui parcourt toutes les sciences, sans s'attacher à aucune,

ne, montre assez que vous avez quelque penchant pour nôtre parti, ou du moins que vous n'en avez pas beaucoup d'aversion. Que si vous êtes dans un autre sentiment, je ne m'y opposerai pas, & je n'ai garde de prétendre, que vous abandonniez cette liberté Philosophique, que je me conserve si soigneusement.

J'avoue, lui dis-je, que vous m'avez émeu ; mais c'est une affaire à examiner, & elle mérite bien d'être approfondie, à loisir. Que si d'autres considérations m'éloignoient de vôtre doctrine, quoi qu'en matiere de Philosophie, on doive peu déférer à l'autorité, la vôtre néanmoins m'inclineroit vers vous, & m'y rapelleroit. J'aime mieux, me répondit-il, que vous le faciez par amitié, que par déférence, de crainte qu'une diversité d'opinions ne vînt troubler l'étroite liaison, & l'uniformité de vie & d'études qui est entre nous.

Telle fut la conversation que nous eûmes ensemble, cet habile Philosophe & moi, qui ne fut ni frivole, si je m'y connois, ni desagréable; car pourquoi le dissimulerois-je? & véritablement j'en fus ébranlé.

FIN.

KONSERVIERT DURCH
ÖSTERREICHISCHE FLORENZHILFE
WIEN 1967



